

# LA REVUE MODERNE



*"Simplicité" par Reynolds*

LITTERATURE, POLITIQUE, ARTS (*Revue mensuelle*)

PRIX : 25 SOUS



**Petits Meubles - Lampes - Abat-jour - Miroirs - Coussins -  
Rideaux - Draperies - Gravures - Cadres de Style - Objets d'Art.**

*Les collections du "Studio DesRosiers" offrent toujours d'heureuses suggestions pour la décoration intérieure des maisons. Le groupement ci-haut, une récente disposition caractéristique du goût français, prouve que le beau peut être la saillie de l'utile. Vous serez les bienvenus à nous consulter au sujet de la décoration de votre "Home."*

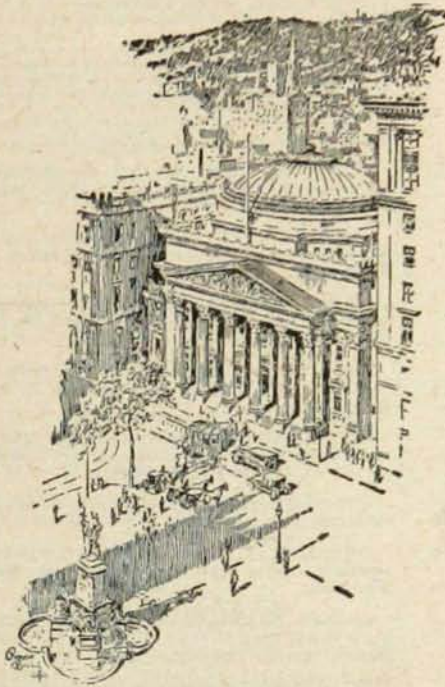
## *Armand DesRosiers Limitée*

478, rue St-Denis, près de Sherbrooke, Montréal.

Direction Artistique,  
Armand DesRosiers.

Tel. Est 4090

Direction Commerciale  
Agapit DesRosiers.



BUREAU CHEF  
MONTREAL

# L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de \$1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompt attention.

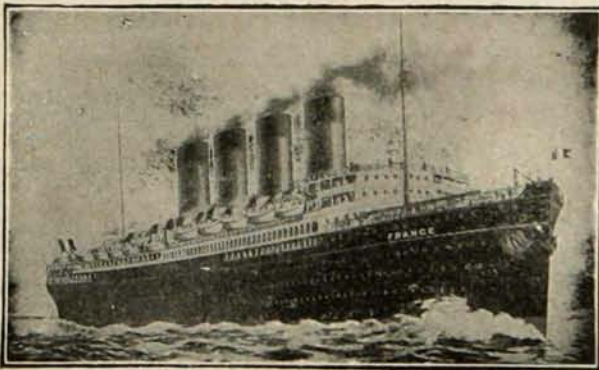
*Vous êtes cordialement invité à devenir l'un de nos déposants.*

## BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Capital Payé	- - - - -	\$ 22,000,000
Réserve	- - - - -	\$ 22,000,000
Profits indivis	- - - - -	\$ 1,531,927
Actifs totaux	- - - - -	\$507,199,946

### COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE LIGNE FRANÇAISE



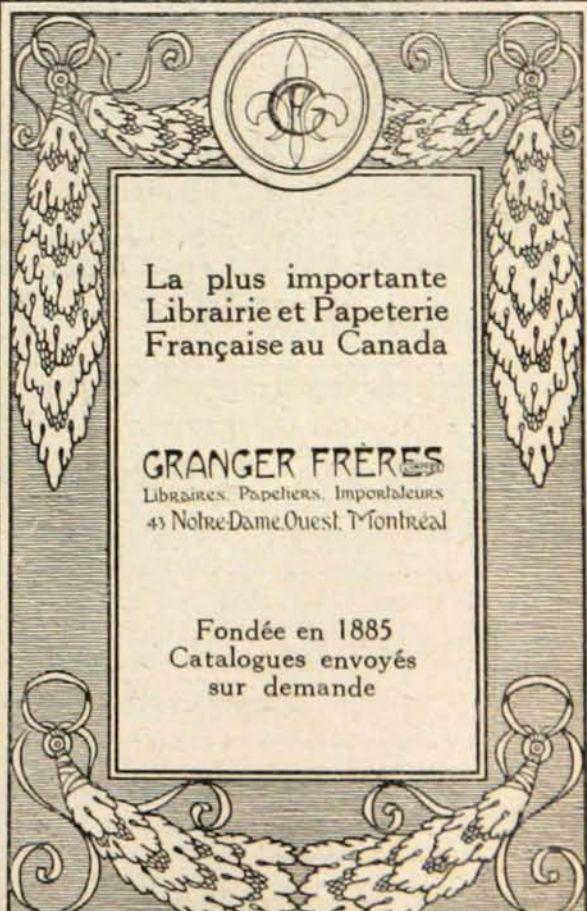
Service hebdomadaire postal...

#### NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices  
PARIS, FRANCE, LAFAYETTE, LA LORRAINE, LA SA-  
VOIE, ROCHAMBEAU, LEOPOLDINA, CHICAGO, LA-  
TOURNAINE, ROUSSILLON, LA BOURDONNAIS

**GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée**  
Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2605. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

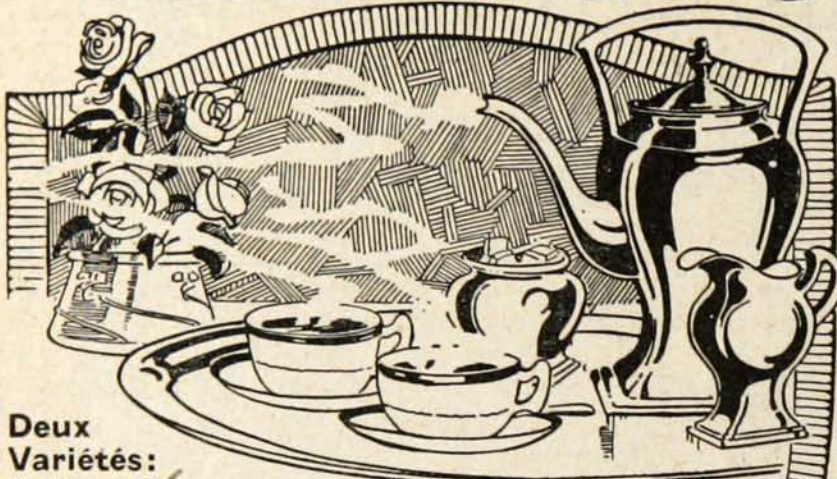


La plus importante  
Librairie et Papeterie  
Française au Canada

**GRANGER FRÈRES**  
Libraires, Papeters, Importateurs  
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Fondée en 1885  
Catalogues envoyés  
sur demande

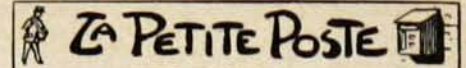
# THÉ PRIMUS



Deux  
Variétés:  
Noir et Vert

Préférè par les connaisseurs à cause de son arôme riche et délicat. Choisi par les ménagères parce qu'elles en obtiennent un plus grand nombre de tasses par livre de thé.

Essayez les produits 'PRIMUS' garantis de la plus haute qualité  
L. CHAPUT, FILS, & CIE LIMITEE MONTREAL



CONDITIONS — la 5 sous du mot. La Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

ROMEO recherche "Juliette". En attendant, venez me causer gentilles Mam'z'elles. M. E. May, casier 159 Sherbrooke.

JEUNES FILLES désireraient nombreux correspondants. Mlles M. A. Rire, M. A. Jaser, poste restante, Sherbrooke.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondants distingués. Francine Bonnier, poste restante, St-Henri, Co. Lévis.

DEMOISELLE accomplie désire correspondant âgé, instruit. "Minerve", boîte postale 35, Station N. Montréal.

CORRESPONDANT demandé: d'âge mûr, instruit, actif; plutôt noble que riche. Mlle "Rubis", boîte postale 35, Station N., Montréal.

QUI parmi vous correspondrait avec Claude Bernard, Chicoutimi, Qué.

DEMOISELLE, 29 ans, désirerait aimables correspondants. Mlle Lebrun, poste restante, Station N., Montréal.

JEUNES FILLES demandent correspondants instruits 18 à 22 ans. Mlles C. Valmont et M. Vanier, 1305, Notre-Dame O., Montréal.

D'ARTAGNAN, collégien de 18 ans, gai et romanesque, demande correspondantes. Station B. Montréal.

JE DESIRE correspondre avec jeunes filles sérieuses. Pierre E. E. M., poste restante, Station Delorimier, Montréal.

JEUNE FILLE de bonne éducation recherche correspondants distingués et instruits, de 28 à 40 ans. Marcelle Brabant, casier 343, Montréal.

QUI fera renaître Clémence Isaure? Lachute Mills, Qué.

JEUNE PARISIENNE de 21 ans désire correspondants distingués. Suzette Lafrance, poste restante, Station C. Montréal.

QUEBECOISE accepterait correspondant sérieux et distingué de 25 à 35 ans. But: rencontrer son idéal. M. Lafleur, bureau central, Haute-Ville, Québec.

AFFECTUEUSE brunette distinguée demande correspondants sérieux. Gaétane Lebrun, casier postal 2220, Montréal.

GEORGETTE JASMIN, poste restante, Ottawa, Ont. demande correspondants.

TELEPHONE EST 1235

## LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

**ASSURANCE FUNÉRAIRE.**—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

**DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT**

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

DEMOISELLE désire faire connaissance avec monsieur de 40 à 45 ans; garçon ou veuf. But: sérieux. Mlle Léa Laurin, Ste-Rose, Co Laval, Qué.

JEUNE FILLE distinguée, désire correspondant sérieux. But littéraire. Gaby de Laborière, boîte "B", Saint-Jérôme, Qué.

JEUNE FILLE distinguée instruite, désire correspondre avec jeunes gens. But: ma réponse vous le dira. Marguerite, 498, Drolet, Montréal.

HUGUETTE BROUSSAILLES désire correspondant gai. Poste restante, Montréal.

JEUNES FILLES qui de vous veut correspondre avec moi? G. Boncoeur, casier 20, Deschailions, Qué.

QUI correspondra avec Mlles Rose Bayard et Marguerite Després, casier 35, St-Hyacinthe.

DEUX célibataires devant prochainement payer la taxe, demandent correspondants gais pour distraire leurs loisirs de vieux garçons J. Suis et J. Reste, poste restante, bureau central, Montréal.

DEUX correspondants pour Pierrette d'Altanges, Bérengère Dys, St-Jérôme, Co Terrebonne.

JEUNE FILLE distinguée, aimerait à correspondre avec Messieurs distingués de 28 à 35 ans. But: le plus aimable le saura. Carmen Bertrand Bureau de Poste Central Casier Postal 1495 Montréal.

BRUNETTE 18 ans, désire correspondants, jeunes, distingués Andrée Dussaults 200 Des Commissaires Québec.

## Courrier Poétique

LA DERNIERE VALSE DE MARGUERITE.— Fautes de français et de versification. "Mousselines" est du genre féminin en vers comme en prose. Dans "hideux", l'"h" est aspirée et ne s'élide pas.

TOMBEE DES FEUILLES.— REVERIE.— REVEZ.— Vous ignorez tout de la versification. Lisez "l'Art des Vers", d'Auguste Dorchain.

DESILLUSION.—MATIN.— Ces vers méritent une place dans la REVUE MODERNE.

PENSÉE D'AUTOMNE.— Ces vers dénotent du talent. Mais le poète a encore besoin de travailler avant de se produire en public. Il est digne d'encouragement.

LE MIROIR DE MAHMOOD.— Pièce qui n'offre aucun intérêt dans le fond et dans la forme. Nous conseillons à l'auteur d'abandonner ce genre.

VOIX D'HIVER.— Vers d'écuyer. Fautes de versification et fautes... de talent.

LE COUVENT.— LE BAISER.— DOUCE CRAINTE.— Vos vers ne sont pas mauvais, mais votre langue n'est pas bonne. Les métaphores sont surprenantes. Veuillez les assagir: elles n'en seront que meilleures.

REVE DE PRINTEMPS.— Vers tantôt de 8, tantôt de 9, tantôt de 6 syllabes. Le compte est mal fait. Nombreuses fautes.

SOUVENIR.— DESESPERANCE.— LES PASSANTS.— MON PREMIER SONNET.— Des pièces que la REVUE MODERNE pourrait insérer à titre d'encouragement.

JUST.



**Répondez, cet Hiver, à l'Appel des Mers Tropicales**

Un ciel d'azur et la mer bleue, des îles de corail couvertes de palmiers, les fleurs et les amusements sans les soucis de la vie vous invitent à venir aux Antilles, loin des rigueurs et des inconvénients de l'hiver. Quatre semaines dans les mers du sud vous permettront de visiter Cuba, la Jamaïque, Panama, le Vénézuéla, les Grandes et les Petites Antilles, les Îles Vierges, Porto Rico et (3ième croisière) les Bermudes. Départ de New York:

**MEGANTIC** le 17 Jan., \*18 Fév., 20 Mars  
— Le plus grand paquebot sur la ligne des tropiques. (déplacement de 20,000 tonnes).  
\*Nassau est le dernier port d'escale pendant la 1ère croisière

Ou bien oubliez l'hiver au milieu des attractions de la Méditerranée à Madère, Gibraltar, Alger, Monaco, Gènes, Naples, Athènes et Alexandrie pour l'Égypte et le Nil.

**LAPLAND** (19,000 tonx.) 4 Février  
**ADRIATIC** (24,540 tonx.) 18 Février  
**ARABIC** (17,324 tonx.) 21 Jan., 8 Mars

Passage pour n'importe quel port. Excursions à terre au choix. Ces Excursions aux Antilles et à la Méditerranée se font au milieu du plus grand luxe et avec tout le confort possible. Demandez aujourd'hui même une brochure qui vous donnera tous les renseignements.

13a

**WHITE STAR-DOMINION LINE**  
211 Rue McGill, MONTREAL, ou chez les Agents locaux.



— Mais, ma chère amie, tu vas me ruiner avec tes toilettes!  
— Pour une pauvre robe! alors que tu as dit toi-même que tu avais épousé un trésor.



**MALLE GARDE-ROBE A PIGNON**

Les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, sont éliminés.

Vendus dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

**LAMONTAGNE LIMITÉE**

Seuls manufacturiers au Canada.

No. 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.



**HORLICK'S LAIT MALTÉ**

Employé partout avec succès depuis plus de trente ans

Préparé dans des conditions hygiéniques, d'un lait riche et pur combiné avec un extrait spécial d'orge malté.

Ce breuvage-aliment se prépare simplement en délayant la poudre dans de l'eau.

C'est un merveilleux fortifiant pour "les Bébés" et les Enfants. Convient aussi parfaitement aux estomacs les plus faibles des invalides et des personnes âgées. Réconfortant comme collation au Bureau ou chez soi.

DEMANDEZ LE VERITABLE **Horlick's**

SERVICE

SERVICE

## AVIS AU GRAND PUBLIC

**N**OUS avons l'honneur et le plaisir de vous informer que notre succursale de Montréal bien que de création toute récente, est à même de vous procurer un service absolument incomparable pour toutes les affaires de Bourse, achat ou vente d'actions, obligations, valeurs, etc... et cela en raison de l'installation ultra-moderne de nos bureaux.

Nos services et agents spéciaux, nos fils privés nous reliant directement avec notre maison de New-York, nos 26 téléphones directs, et notre contact constant avec les différents marchés du monde entier, nous mettent en effet en mesure d'exécuter avec une rapidité sans égale, toutes les opérations financières, de quelque nature soient-elles—

Une visite à nos bureaux, visite qui d'ailleurs ne vous entraîne à aucune obligation vis à vis de nous, vous convaincra des nombreux perfectionnements que nous sommes fiers d'avoir introduits sur la place de Montréal.

## Friedman, Markelson &amp; Company

Courtiers en placements

30, RUE DE L'HOPITAL,

MONTREAL

Tél. MAIN 8213

SIEGE SOCIAL: 45 Beaver St., New-York

SUCCURSALES:

1823, B Broadway, New-York

742, Main St., Hartford, Conn.

SERVICE

SERVICE

Dictionnaire pratique de  
MÉDECINE et D'HYGIÈNE

par les Drs DESEQUELLE &amp; NIEWENGLOWSKI

Un volume petit in-8 de 332 pages, contenant environ 600 figures diverses, avec planches en couleur et cartes, relié pleine toile . . . . . \$2.50

Que faire en présence d'un accident subit (blessure, hémorragie, asphyxie, syncope etc), survenu loin de tout secours médical? C'est l'un des buts principaux visés dans cet ouvrage où les personnes étrangères aux choses de la médecine trouveront les notions des soins d'urgence à donner en attendant l'arrivée du médecin.

Le second but, aussi important que le premier, est de donner quelques connaissances sommaires de médecine qui permettront de discerner un état morbide, de faire soigner ainsi le malade à temps par le médecin et, en attendant l'intervention de ce dernier, de savoir ce qu'il faut faire et surtout ce qu'il ne faut pas faire.

À côté de ces notions succinctes de médecine ont pris naturellement place quelques notions de pharmacie avec l'indication des principaux caractères des médicaments les plus usités, de leur action physiologique et de leurs propriétés thérapeutiques. Le lecteur aura ainsi une appréciation plus exacte des usages de ces médicaments aussi bien que des inconvénients et des dangers que peuvent présenter certains d'entre eux lorsqu'ils sont employés sans l'avis du médecin. Il y trouvera aussi la liste de ceux qui ne peuvent être délivrés par le pharmacien que sur prescription médicale.

La prophylaxie et l'hygiène, et autres sujets ayant trait à la médecine, à la pharmacie, constituent d'autre part autant de chapitres intéressants et instructifs, dans lesquels les auteurs ont condensé des notions élémentaires indispensables à tous ceux qui considèrent avec juste raison la santé comme le capital le plus précieux et le plus productif.

## La Librairie Déom

251, est, rue Ste-Catherine, Montréal.

Tél. Est 2551

Tél: Est 799-4624

## RESTAURANT à la CARTE

Salons particuliers pour "Party"  
retenus par Téléphone:  
Est 4928.

BIERES ET VINS DE 1<sup>ER</sup> CHOIX

Cuisine pour  
la ville,  
banquets,  
etc.

Notre salle  
de thé, la plus  
jolie de Montréal  
est à louer tous les  
après-midi pour par-  
ties de cartes, euchre—  
(75 tables)

Essayez nos Cafés Noirs,  
(dernière création de la maison)  
Moulus et en grains, 60c la lb.

KERHULU & ODIAU, Limitée  
Propriétaires

184 Rue S.-Denis, - Montréal.

Succursale: 4901 Sherbrooke Ouest. Tél. : Westmount 7909

# LA REVUE MODERNE

## ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	\$3.00	\$1.50
Etranger:	\$4.00	\$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418  
DIRECTION  
RÉDACTION  
ANNONCES  
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3<sup>ème</sup> Année—No. 4

S'unir pour grandir.

Montréal. 15 février 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

## SOMMAIRE :

	Pages
Bravo!	7
Au Secours!	7
L'Illustre Chef de l'Eglise	8
La Terre Etrangère (poésie)	8
"L'Age de Sang"	9
Les Monuments Historiques	12
Les Beausoleil (poème)	13
Lettres de France	14
Livres et Revues	16
Revue Artistique	17
La Vie Sportive	18
Mon Carnet de Vol	20

### ROMAN:

La Folle Histoire de Fridoline (au complet)	GUY CHANTEPLEURE . . . 22
---	---------------------------

### LE COURRIER DE MADELEINE.

Lettres Intimes — Le Lien	MADELEINE . . . 56
A propos de Suffrage	MME HENRIETTE TASSÉ . 57
Les Choses Féminines	SOEUR MARTHE . . . 58
Les Jolies Modes de Paris	MICHELINE . . . 59
L'Entre-Nous	MADELEINE . . . 60
Les Etudes Graphologiques	CLAUDE CEYLA . . . 63
La Petite Poste	. . . 2
Courrier Poétique	JUST . . . 3

NOS ILLUSTRATIONS:—Le Fort de Chambly;—M. Dion, le premier conservateur du Fort de Chambly;—Partie de Hockey;—Les Beausoleil; (dessin inédit de M. A. S. Brodeur)—Une promenade en skis;—Parade de nos raquetteurs;—M. Fernand Dhavrol;—Choses de Cuisine;—Les jolies Modes de Paris;—Les Patrons de la Revue Moderne etc. etc.

## CLINIQUE PRIVEE DU Dr. PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New - York

### Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie  
et des organes génitaux

460 rue ST-DENIS

Maladies vénériennes  
et maladies de la peau

Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"  
Faites-vous de bons et loyaux  
amis à

## La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine  
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand  
choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551



**Joues au  
teint rose**

Oh! Comme vous avez désiré donner à vos joues l'éclat de ce beau teint rose qui respire la santé. Les fards, les poudres et le maquillage avec leur effet trop apparent ont prouvé être très peu utiles et inappropriés.

Depuis des années, notre laboratoire a travaillé dans le but de combler vos désirs et maintenant nous pensons qu'avec la

# Crème Orientale rose de Gouraud

Nous avons complètement réussi à vous donner ce que vous cherchiez. Cette crème donne à vos joues un teint rose délicat et raffiné d'un effet si naturel et si subtil que l'on ne soupçonne guère l'usage d'une préparation de toilette. Dans notre nouveau produit on retrouve toutes les qualités de la Crème Orientale de Gouraud. Cette peau douce et veloutée, cet effet calmant et antiseptique ne sont que quelques-uns des effets bienfaisants qu'elle produit sur votre peau et votre teint. Essayez-la aujourd'hui et elle vous ouvrira une nouvelle porte pour arriver à la beauté.

## Essayez ces trois préparations GOURAUD

Envoyez-nous simplement 25c et le nom de votre marchand et nous vous enverrons une bouteille de Crème Orientale de Gouraud (rose ou blanche) un pain de savon médicamenteux Gouraud et un tube de Cold Cream de Gouraud. Ils embellissent, purifient et nettoient la peau et le teint.

Ferd T. Hopkins & Son, Montreal



# Bravo!

*La fondation d'un prix littéraire par le gouvernement Taschereau, et sur l'initiative du brillant Secrétaire de la Province, M. Athanase David, nous comble de joie, et nous félicitons chaleureusement l'auteur de cette fondation ainsi que le gouvernement qui l'a accordée. La création d'un Conservatoire artistique nous cause également une grande satisfaction, et nous nous inclinons devant ce nouveau geste de M. David, sur lequel nous n'avons jamais cessé de compter, et qui justifie hautement nos meilleurs espoirs.*

*M. David est un Mécène, un vrai. Il a bien mérité de sa race.*

LA DIRECTRICE.

## Au Secours!

Par MADELEINE

Depuis à peu près un an, nous avons eu une série de meurtres terrifiants: Chicoyne, policier, assassiné lâchement, en plein devoir; Blanche Garneau, tuée avec un luxe d'abominations; Adeline Malherbe, frappée, en pleine rue, avec une hache; le malheureux Jobin déchiqueté et martyrisé dans son magasin, à une heure d'activité et en plein centre de la ville; et hier, Raoul Delorme, jeune, riche, heureux, tué bêtement et sauvagement dans une embuscade... Quatre de ces crimes semblent être classés. Autour du dernier l'on s'agite, et le mystère qui entoure cette cause prête à des suppositions insensées et terribles, qui jettent la perturbation dans l'imagination populaire si encline à verser dans l'impossible et le mystérieux. Ces racontars sont le fait, croyons-le bien, du résultat négatif des enquêtes faites autour des crimes qui ont précédé celui-ci. Dérouté par tant d'insuccès et de vaines recherches, le public réclame à tout prix un coupable, et il va le chercher n'importe où.

Le meurtre de Blanche Garneau, qui plane toujours dans le plus absolu mystère a provoqué des commentaires terribles, et, en soulevant l'esprit de justice du peuple l'a mal disposé à accepter la mise à l'oubli des crimes Malherbe, Jobin et Delorme. Il faut absolument des coupables, et si la justice reste impuissante à les découvrir, le peuple, lui, en désignera, et son choix peut devenir terrible. Il faut à tout prix sortir de cette obscurité et faire la lumière sur des meurtres qui n'ont pu être commis sans laisser trainer dans leur sinistre entourage, le détail qui doit permettre de rejoindre un coupable.

Nos détectives et nos policiers sont sur les dents. L'on sent que le travail que dirige le Chef Lepage est attentif et persistant. Il ne faudrait donc pas songer à douter de la volonté comme de la ténacité de ses hommes.

Le métier de détective exige non seulement des qualités de finesse et de flair, d'endurance et de persévérance, mais il demande aussi, outre les aptitudes spéciales, de l'expérience, et je dirai plus, de l'étude. Nos hommes sont-ils bien formés à faire face à la situation qui nous fut récemment créée, car autrefois notre pays connaissait moins l'assassinat et le vol, mais il semble que des monstres abominables l'aient dernièrement envahi. Les procédés des meurtriers ne sont plus grossiers et ordinaires. Ils comportent des détails que l'habitude aiguë d'observer, de scruter et de dépister les plus habiles criminels peut seule permettre de découvrir. Devant la répétition de crimes aussi affreux, nos autorités ne devraient-elles pas agir avec plus de force encore? Si les perquisitions sont trop lentes ou trop difficiles, ne pourrait-on donner à M. Lepage le secours de détectives plus habitués à des enquêtes aussi ardues, et qui nécessitent l'emploi d'hommes habiles à trouver les meurtriers les mieux cachés? Ces détectives extraordinaires se trouvent à Paris et à Scotland Yard, à Londres. Il ne serait nullement humiliant pour nos détectives, dont, encore une fois, il ne faut nullement attaquer la volonté et la ténacité, de travailler avec, et même sous des spécialistes de ce genre. Ceux-là ont eu l'occasion de s'exercer, ils ont travaillé sous les maîtres qui les ont précédés, et qui possédaient eux-mêmes d'exceptionnelles qualités policières. L'on ne s'improvise pas policier détective, et ce métier exige, plus que tout autre, de l'étude et de l'expérience. Pourquoi n'envoie-t-on pas M. Lepage travailler quelques temps sous les policiers célèbres d'Europe. Intelligent, actif, d'une conduite parfaite, gentilhomme et travailleur, il aurait vite fait de pénétrer les méthodes qui devront dorénavant s'appliquer ici, si l'on ne veut pas que les crimes s'y multiplient furieusement, sans que jamais le coupable soit at-

teint. Certes, nous savons très bien que les coups les plus audacieux se répètent constamment dans les grandes villes européennes. Mais il arrive rarement que les coupables ne soient pas atteints et punis, tandis que chez-nous, on les recherche trop souvent en vain.

Une lacune existe certainement. Je la fais reposer non dans l'incompétence, mais dans l'insuffisance du nombre des employés de la justice,—puisque je ne saurais soupçonner personne de manquer à son devoir,—et cette lacune, il convient de la combler, en renforçant notre corps policier, et tout de suite, avant que l'imagination populaire ne se porte à des erreurs enfantées tout naturellement par l'horreur des tragédies et par le besoin de voir punis ceux qui ont commis de tels crimes.

A l'heure qu'il est, la question est bien simple: puisque notre corps policier est incomplet, qu'on l'augmente d'unités remarquables, et qu'on ne laisse pas s'ajouter de nouvelles horreurs aux horreurs déjà accomplies. Agissons vite, avant surtout que la folie du crime n'ait trop monté. Car l'on sait qu'un crime en appelle fatalement un autre. Et comment veut-on que le criminel ait peur, puisqu'à la suite de tous ces meurtres non vengés il peut avoir la certitude d'opérer sans danger, dans la quiétude et l'impunité. Il ne s'agit plus de tergiverser et d'attendre. La série doit s'arrêter là. Elle est déjà trop longue. Nous avons le droit de demander de la protection, et puisqu'on assassine chez nous, au grand jour comme en pleine nuit, il est grand temps de crier: Au secours!

MADELEINE.

Le 18 janvier 1922

NOTE—Il se peut très bien qu'au moment où la *Revue Moderne* paraîtra, la Justice ait réussi à jeter de la lumière sur l'affaire Delorme, et que le travail consciencieux de nos policiers ait atteint enfin le résultat si attendu. Nos lecteurs devront alors tenir compte du fait que la première partie de notre revue va sous presse plusieurs jours avant sa parution.

MADELEINE.

## LE PROGRES DE LA REVUE MODERNE

La Revue Moderne aura bientôt une charte d'incorporation, peut-être même à l'heure où paraîtra cette édition de février, et elle se formera en société avec un capital-action assez considérable pour lui permettre de marcher vers le grand progrès. Dans notre prochain numéro, nous donnerons les détails complets de notre organisation nouvelle, faite sur des bases d'affaires absolument sérieuses, et qui assureront, non seulement le progrès, mais encore la vie à perpétuité d'une œuvre que le public a accueillie à cœur ouvert, la sentant indissolublement sienne!

LA DIRECTRICE.

L'illustre Chef de l'Eglise, Sa Sainteté Benoit XV vient de mourir, et les regrets causés par le trépas du Père de la Catholicité sont immenses. Benoit XV aura vécu le règne le plus triste de nos Papes, et son cœur n'a cessé de saigner douloureusement aux épouvantables heures de la guerre, alors qu'il assistait impuissant au massacre de ses enfants. La plus grande consolation lui fut accordée lorsque, sur son cœur, il put serrer de nouveau, cette France, Fille aînée et bien-aimée de l'Eglise.

Devant la tombe de ce grand Pape, tout le monde catholique s'est incliné profondément.

## La Terre Etrangère

En pieux hommage à la  
mémoire de Louis Hemon

*Ce que tu m'as donné, ô ma terre étrangère,  
Devrait guérir mon cœur de son ingrat souci;  
Quand tu verses d'en haut tes corbeilles légères,  
Une paix blanche, en moi, devrait descendre aussi.*

*Là-bas, il y avait des champs de violettes,  
Mais lorsque avant le jour je viens sur le balcon  
Suivre des yeux le vol mystique des flocons,  
Serais-je sous ton ciel, France, à pareille fête?*

*Le vent berce, là-bas, l'hiver comme un berceau,  
Et l'âme est une plante à la fenêtre ouverte;  
La voici maintenant allègre, chaude et verte,  
Comme une herbe, à travers la glace d'un ruisseau.*

*O ma terre étrangère, en muelles sandales  
J'ai passé sur ta neige où mon ombre avait froid,  
Mais ta forêt d'hiver, devinant mon effroi,  
Balança sa lanterne au milieu des rafales.*

*Et j'ai trouvé ta hutte, un rouge feu, des voix,  
Des cœurs simples et droits ainsi que des fûts d'arbres,  
Et j'ai compris, enfin, le poème de marbre  
Que tu formes avec la neige, au fond des bois.*

*Les arbres avaient l'air de filer de la laine,  
Le fleuve desserrait, au soleil, ses réseaux,  
Le givre mollissait aux opaques carreaux,  
Et sur le seuil rêvait Maria Chapdelaine.*

Marie Le Franc.

1er décembre, 1921.

## . . . L'Age de Sang. . .

par Jean Charbonneau

Ce titre, avec sa suggestion cruelle, ne donne qu'une idée incomplète du livre de M. Charbonneau. C'est, en réalité, tous les âges du monde qu'il a voulu synthétiser dans ces poèmes : l'âge de sang n'en est que le dernier cycle, celui dans lequel l'humanité affolée vient de se débattre et dont elle souffre encore les spasmes. Le plan du poète fut donc de retracer en forme de tableaux toute la marche de la société terrestre, depuis ses origines mythiques jusqu'au présent qui nous englobe et dont nous sommes les atomes constitutifs. Il choisit pour cela, à tous les degrés de l'histoire, des faits ou des légendes représentant l'esprit, le signe, la physiognomie d'un temps; il leur donne le relief de symboles typiques, et entend susciter de leur ensemble le défilé total du progrès humain. Pour grouper ces esquisses, l'antique cosmogonie lui fournit des cadres artificiels, mais commodes; et l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer se déroulent tour à tour sous des épigraphes du vieil Ovide, chacun apportant son appoint de chroniques ou de traditions. Il passe ensuite à l'âge moderne, qui se résume pour lui dans les explosions tragiques qui l'ont ébranlé sous nos yeux.

La donnée, on le voit, est grandiose, et le sujet d'une envergure immense. Un fabliau de cette nature rivalise de portée avec l'histoire universelle; il contient la matière d'innombrables chansons de gestes et de quelques centaines d'épopées; il enserme même, pourrait-on dire, toute la substance de la poésie sublunaire. Cette tâche exigeait donc une préparation encyclopédique, épuisant le domaine de l'érudition, jointe à une inspiration protéenne, apte à revêtir les formes les plus éloignées et les plus contraires.

Il fallait recréer à chaque âge sa ligne, sa lumière, son atmosphère; devenir, selon le portrait, lyrique, descriptif, épique, primitif ou profond, sombre ou éclatant, utopiste ou philosophe; et en tout cas rester poète, et couler toute cette fonte en images puissantes, en rythmes et en rimes. La tentative, je vous le dis, réclamait un cœur intrépide.

Son audace s'accroissait du fait des entreprises rivales qu'il fallait égaler ou dépasser. L'auteur, sans doute, s'est rendu compte qu'il s'aventurerait sur le champ de Chénier, de Vigny, de Leconte de Lisle, épris comme lui des origines du monde, chanteurs de fables exotiques et lointaines; il n'a pu oublier qu'il aurait Hugo même pour compagnon aux routes de son œuvre, qu'il refaisait un chemin taillé par l'Ancêtre et n'aspirait à rien moins qu'à recommencer la *Légende des Siècles*. En fait, le programme des deux chants est identique, leur tracé suit les mêmes contours, et la comparaison devait s'imposer à chaque pas.—Hugo a voulu, lui aussi, peindre l'évolution humaine par le moyen de larges fresques la saisissant à ses moments significatifs; il a procédé, lui aussi, par étapes et par épisodes, parcourant les mêmes stades et plus d'une fois s'arrêtant aux mêmes jalons que son plus récent émule. Et nulle part, on le sait, le maître n'est monté plus haut. Il a donné dans la *Légende* sa pleine mesure de génie épique, comme il avait atteint son sommet lyrique dans les *Contemplations*. M. Charbonneau devait lutter avec ce chef-d'œuvre, écarter le spectre effrayant de ce précurseur. Il savait tout cela, et il s'est dit : allons ! quand même.

Nous ne pouvons blâmer ce merveilleux courage, mais nous devons pourtant le juger à son résultat. Notre poète venge-t-il sa reprise d'un thème si ardu en le revê-

tant de tonalités nouvelles et frappantes ? Nous donne-t-il dans ces *Âges* le frisson des éveils cosmique de la vie, la secousse de ses convulsions, le mirage de ses lentes métamorphoses ? A-t-il distillé de chaque ère l'essence qui l'exprime et la résume ? S'est-il créé une forme égale à cette matière bouillante et multiple ?

Admettons qu'il a l'âme accordée au sujet; qu'il sent vivement la beauté du monde et celle de l'histoire; qu'il a l'inspiration et l'enthousiasme des scènes qu'il décrit. Une certaine chaleur circule dans son livre, un certain éclat d'imagination s'y étale; le mouvement lyrique lui communique une sorte d'éloquence indépendante même de son art. Qu'il s'agisse d'allégories fabuleuses ou de tragédies présentes, il peint, il admire, il maudit, il prophétise avec une bonne foi et une conviction indubitables. Jugez, au seul point de vue du "souffle," des strophes comme celles-ci, et vous aurez compris en quoi M. Charbonneau est poète :

*Cet âge entend le formidable cliquetis  
Des armes, et l'horreur des immenses conflits  
Mettant l'univers en présence;  
Il entend les coursiers fougueux, demi-fourbus,  
Le col raidi, dressés dans l'éclair des obus,  
Et transpercés de coups de lance.*

*Dans son rêve, il a vu les glaives en faisceaux  
Et de lourds bataillons, lamentables troupeaux,  
Emportés dans les chevauchées;  
Et les engins semeurs de désastres sanglants,  
Et plus loin, au milieu des combats violents,  
Les collines de morts jonchées.*

*Il a vu, dans l'espoir d'autres siècles nouveaux,  
Des peuples, se ruant, enrayer ces fleaux,  
Vainqueurs que la gloire enveloppe;  
Qui viennent, de leur bras de pourpre ruisselants,  
Sur les mornes débris des empires croûlants  
Changer la carte de l'Europe.*

Ce sont là des paroles senties, issues d'une belle exaltation intime, et le livre est rempli de ces paroles.

Malheureusement, la poésie n'est pas toute dans l'âme qui s'émeut, et elle a plus d'une chute à craindre en passant par l'esprit et par la plume. Or M. Charbonneau a un esprit aux conceptions vastes, mais pas toujours coordonnées ni logiques. Son casier a des fiches nombreuses, mais qu'on dirait juxtaposées sans ordre alphabétique; et pour tout autre que pour lui-même c'est trop souvent un labyrinthe. Ses œuvres sont bâties sur le modèle de parcs anglais d'où la symétrie est absente et qui prennent par endroits des apparences de forêts vierges. L'idée et l'ordonnance de ce volume souffrent un peu de cette confusion. Cela tient avant tout au cadre arbitraire que l'auteur s'est choisi, à ce groupement par âges fabuleux ne répondant en rien aux périodes historiques. A-t-il réfléchi que ce plan, avec sa progression descendante, lui interdisait en réalité toute peinture de l'avancement humain, le condamnait à montrer le monde en proie à une déchéance continue ? Car il fait succéder à l'or primitif l'argent, puis l'airain, puis le fer, des métaux de plus en plus vils; et si le sang finalement les recouvre tous, alors la terre, depuis sa naissance, ne fait qu'aller de mal en pis: elle s'enfonce chaque jour dans sa ruine comme dans les cercles d'un enfer. Pessimisme évidemment sans mesure et con-

tredit par la science; pessimisme que l'auteur même ne partage pas, mais dans lequel il s'entrave dès le début, et dont il ne réussit plus à se dégager. Il est prisonnier de son plan, qui le force à imaginer de toutes pièces un homme primitif parfait et heureux, un homme moderne misérable et dégradé. On conçoit qu'il ait peine à faire entrer les faits historiques dans ces alvéoles, et que l'effort ne réussisse qu'à demi. Ses "nomades," dont l'esquisse ouvre le volume, au lieu d'occuper le plus bas échelon de l'évolution raciale, à peine au dessus du pithécanthrope, d'errer par les landes monstrueuses hantées par le ptérodactyle et le dinosaure, en quête de glands et de racines, sont des touristes cultivés qu'extasiaient les couchers de soleil, qui

*Aiment le Beau, le Bien, ivres de Vérité,  
Et marchent sans arrêt par la nature entière,  
Le cœur rempli d'amour, de joie et de lumière.*

Il le faut bien, ils appartiennent à l'âge d'or. Les "pâtres" de l'âge d'argent ne sont pas des bergers vulgaires: ce sont des "veilleurs, des savants et des sages," qui

*Portent à leurs fronts d'un nimbe couronnés  
Le signe qui convient à tous les grands prophètes.*

La chronologie même se range à ces lignes préconçues. L'épisode de Caïn est reculé jusqu'au troisième âge, ne pouvant décemment se réclamer des deux premiers. Ainsi la tour de Babel et le déluge. Mais ce même âge d'airain, d'après le poète, voit se dresser les menhirs gaulois et fumer les creusets des alchimistes. Il s'étend donc, ce me semble, à travers l'ère chrétienne jusqu'aux environs de l'an mil, car avant cette époque, hormis le roi Midas, personne n'avait poussé si loin les ambitions métallurgiques. Or, chose inexplicable, l'âge de fer qui succède nous ramène à Nabuchodonosor et à l'établissement du christianisme. Ensuite, sans transition aucune, sans un mot de l'empire romain, ni des barbares, ni des croisades, ni de la Révolution française, par un saut de quelque vingt siècles, nous arrivons à Guillaume II, l'instaurateur de l'Age de Sang, et aux ruines qu'il traîne après lui.

On voit à quel degré cet arrangement est factice. Il place toute la civilisation au début du monde et toute la barbarie à la fin. Il est compliqué d'inversions et troué de lacunes énormes. Sans doute on n'exige pas qu'un poème soit un cours d'histoire; M. Charbonneau avait bien le droit de choisir parmi ses sujets. Mais en annonçant un dessein suivi il s'engageait à le remplir, au moins dans ses lignes maîtresses. Et ce dessein lui-même devait se calquer sur l'être réel, non le façonner d'après lui.

La notion même du progrès reste obscure dans cette œuvre. En quoi l'auteur le place-t-il? Est-ce dans la sécurité des moissons ou dans la splendeur des villes? Est-ce dans la science ou dans l'art? Est-ce dans la paix, ou dans la guerre? Il semble prôner ça et là des théories contraires, les unir même dans un violent assemblage.

*Quelqu'un dit "Il faudra que la haine s'efface  
Et que le passé mort ne laisse plus de trace.  
Plus de combats sanglants, plus de jours incertains!  
Nous ne reverrons plus de ces âpres carnages  
Qui troubleront le cours tumultueux des âges  
Nous serons de simples humains."*

Mais non, proteste une autre voix, l'avenir est à la force conquérante:

*Pour durer ici-bas, il faut savoir construire.  
Exister, c'est créer un formidable empire!  
Et si soudainement il se sent transporté  
Par le désir de dominer toute la terre,  
Que le conquérant dompte, et qu'il soit par la guerre  
Le maître de l'humanité.*

*C'est pourquoi moi, je dis au maître qui domine:  
"Homme, si tu bâtis sur l'antique ruine  
"La cité, qu'elle ait nom Berlin, Vienne ou Paris,  
"Résiste fermement aux plus dures tempêtes,  
"Et si tu veux garder le fruit de tes conquêtes,  
Va-t-en par le monde et détruis!"*

Qu'en pense personnellement l'auteur? Ceci, sans doute, qui résume une autre pièce:

*Capables de descendre aux profondeurs du crime  
Ou de nous élever à la vertu sublime,  
Il nous faut croire, hélas! que les hommes jamais  
Ne détruiront en eux cette sauvagerie  
Qui fait leur barbarie  
La plus sûre raison du moderne progrès*

Mais alors c'est tout-à-fait la thèse teutonne; et pourquoi ces poèmes sont-ils dédiés à la France? Ils eussent dû être offerts à Ludendorff.

La confusion qui brouille cet ensemble se retrouve dans bon nombre de ses parties. Il en est peu dont l'idée soit nette et la succession normale. On leur passerait le beau désordre inspiré par l'art, si tant est qu'il y en ait un, mais celui-ci semble un effet de notions brumeuses et enchevêtrées. Signalons comme exemple le long poème de *L'Atlantide*. Cette Atlantide n'est pas l'Amérique des légendes lointaines; c'est une création purement fabuleuse, surgie aux confins de cette planète

*Ainsi qu'un temple aux péristyles d'or  
Ouvert sur l'infini des temps qu'elle émerveille.*

Elle se proclame elle-même éternelle et communique l'immortalité à ceux qui l'habitent:

*Je ne redoute pas la vie inexorable;  
Les privilégiés qui fouleront mes bords  
Ignoreront les coups de l'âge redoutable;  
J'éloigne les humains de l'empire des morts  
Car je demeure en mon essence impérissable.*

Voici de nouveaux Argonautes partis à la recherche de cette terre-prodige. Ils voguent pendant de longs jours et enfin touchent ses rivages. Ici la description s'échauffe, accumulant toutes les images de la séduction et du miracle:

*O pays enchanté! Voir s'écouler les ans  
Sans vieillir! Exister dans la splendeur première!  
Respirer sous les cieux sans rides et sans voiles;  
Partager à la fois tous les enivrements!*

Puis, tout d'un coup, un effroyable cataclysme: l'Atlantide s'engloutit, en punition d'une "faute ancienne et jamais expiée" qu'on ne précise pas. Toutes ses richesses s'anéantissent,

*Et de tous ses enfants nul n'aura survécu.*

Mais alors toutes sortes de questions se posent. Comment a-t-elle péché, puisqu'elle en est à son âge d'or, et que ses habitants aiment "la paix et la mansuétude" dans leurs cœurs "plus purs que les lis"? Comment a-t-elle péri, puisqu'elle était impérissable? Pourquoi son châtiment la frappe-t-il si tard? Comment les étrangers échappent-ils seuls à son désastre? car ce sont eux qui reviennent lamenter son sort. Ces problèmes restent sans réponse, et nous laissent en présence de données contradictoires. Il faudrait que la fiction même se tînt debout et respectât sa propre trame.

Quant à la forme de ces morceaux, M. Charbonneau s'y montre capable d'effusions abondantes, d'efforts développés et soutenus. Les strophes se suivent en ondes pressées, jaillissant d'une source prodigieuse. Nos poètes, d'après M. Asselin, auraient "l'haleine courte:" voici au moins une exception. S'il est une faiblesse que cette muse ignore, c'est l'essoufflement; elle a les poumons d'un souffleur de verre et d'un coureur de Marathon. Elle se complait aux mètres larges, réclamant de l'horizon et de l'espace, et s'y ébat sans apparente fatigue. La plupart de ces productions comptent leurs vers par centaines.

Mais cette facilité même est monotone et gâtée par la négligence. Ce qui manque à toutes ces peintures, c'est le contour individuel et la variété des teintes, c'est la qualité atmosphérique et le caractère. Tous les profils et toutes les perspectives s'y ressemblent, estompés dans une même grisaille ou, si l'on veut, dans une seule couleur brillante. Les ères préhistoriques ont les aspects du vingtième siècle; le voyant Daniel parle le même langage que le spectre d'Elseneur; les soirs d'Orient sont le soir universel, et les plaines d'Arabie pourraient être des plaines du Nord-Ouest.

*Je suis l'Aube, et je viens annoncer la lumière!  
Je mêle aux bruits naissants ma fervente prière;  
Je prodigue à longs flots du rêve et des couleurs.  
Je suis le Matin frais où s'agitent des ailes;  
Je sème à tout hasard les blondes asphodèles,  
La vie aux verts côteaux et les parfums aux fleurs.*

C'est une aube, sans doute, mais en quoi est-ce une aube de "l'âge d'argent"? A de rares intervalles seulement l'auteur isole son sujet et en saisit le cachet typique. C'est ainsi que le *Discours sur la Montagne* atteint, au début, quelque chose de la simplicité pure du thème. L'épisode de Zarathoustra n'est pas non plus sans physionomie, et je trouve une grandeur dans cet adieu du sage à la société de hommes:

*"Dans l'univers rien plus maintenant ne me plaît;  
Je veux vivre au delà des crimes et des haines."  
C'est ainsi que le grand Zarathoustra parlait  
Quand la nuit lentement descendit sur les chênes...  
Et, s'étant en lui-même à jamais recueilli,  
Les hommes pour son cœur rentrèrent dans l'oubli.*

Mais très souvent il faut regretter que les airs se jouent sur une corde unique.—De plus, tout en admirant dans ces vers beaucoup de nobles images et de rythmes harmonieux, on ne peut s'empêcher d'y noter un abus excessif du remplissage, une quantité énorme de longueurs et d'à-peu-près, un mépris étonnant de ce qui constitue le trait, la ciselure. Cela leur donne des allures d'ébauches, de premières épreuves. On a beau les fouiller, on n'y découvre presque nulle part le fini, la perfection, la beauté complète qui satisfait et repose. Telle page qui vous ouvrirait des espérances hardies s'évapore dans la nullité; tel morceau vous saisit par une éclatante fanfare et se poursuit en un ronronnement de crécelle; on s'aventure dans une strophe sur un pavé de marbre: on en sort empêtré dans des monceaux de laine.

*Heures chastes du soir où le monde a frêmi!  
Une douceur de vivre éperdument circule;  
Et lorsque, fatigué, l'homme s'est endormi,  
Un long souffle de paix sur l'univers ondule.*

N'est-ce pas que c'est vraiment bien? Mais pourquoi la voix faiblit-elle si tôt et s'échoue-t-elle sur cette finale:

*Printemps de l'âge d'or qu'on ne reverra plus,  
Où les roses versaient l'amour de leurs calices!  
Les peuples du-bonheur devenaient des élus  
Et n'entrevoient pas de fin à leurs délices.*

Parfois la négligence est telle qu'on croirait presque à une gageure. Il n'y a certes rien de hugoesque dans cette évocation d'après-déluge:

*Et Noé, le dernier d'une ère à son déclin,  
Songeait à l'avenir de sa progéniture;  
Un souffle prophétique animait sa figure;  
Rayonnant, il était à l'espérance enclin.*

Et voici en quels termes Nebuchadnezzar enjoint à ses devins de lui commenter son terrible songe:

*Si vous me l'expliquez, vos noms, de par la terre  
Seront parmi les grands, d'après mes volontés;  
Mais si vous faillissez à creuser ce mystère  
Selon mes ordres vous serez décapités.*

C'est sous cette masse grisâtre que maints éléments de beauté réelle sont noyés, engloutis, au point de ne pouvoir, comme l'Atlantide;

*Te soulever, ô flot qui sur moi t'amoncelles!*

Quel dommage qu'ils n'aient pas été resserrés, réunis, et tout le reste abandonné à l'onde!

Chose étrange, dans ce livre aux proportions vastes, ce qui me plaît le mieux, ce sont les pièces très courtes groupées sous le titre d'*Allégories*, où l'auteur, délaissant les efforts épiques, crayonne de menus pastels d'un trait léger et d'une mélancolie discrète. Dans *Innocence*, entre autres, son sens de la nature trouve pour s'épancher de fraîches images, des mots colorés et gracieux:

*La Nature sourit, lascives sont les fleurs.  
Tout s'éveille, les paons, les colombes, les cygnes;  
C'est le triomphe ardent de toutes les couleurs;  
Des chants montent du sol à la gloire des vignes.*

*O doux frémissement! O bonheur de sentir  
La vibrante jeunesse errer dans la lumière!  
Pur éclat du regard qui ne saurait mentir!  
Innocence de l'Ame en sa beauté première!*

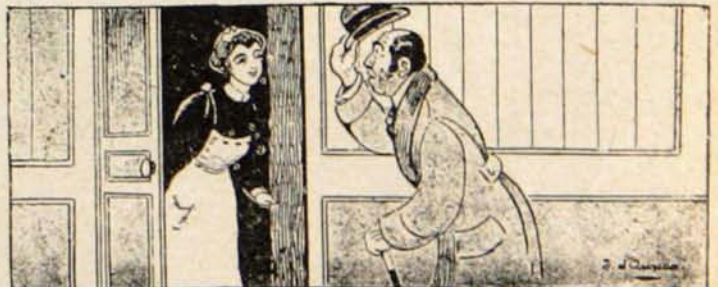
*Les matins refleuris étalent leur pudeur;  
L'air fratchit, les poumons s'enflent, forts et vivaces.  
La terre jeune encore émane la candeur  
Et des parfums d'encens montent vers les espaces.*

*Les ruches regorgeant de miel sont en frêil.  
Les fruits sans se faner enluminent la branche,  
Et, tout joyeux de boire aux rayons du soleil,  
Le cœur est entr'ouvert comme une rose h'anche.*

L'énoncé ici est presque sans tache; cela éveille une vision, un mode sensitif: c'est de la poésie. Je donnerais pour ces quatrains tous les discours solennels et démesurés que l'auteur préface à ses divers *Ages*. Au fond, M. Charbonneau errerait-il hors de sa voie? Serait-il un idyllique de tempérament égaré dans les ronces de l'épopée? On le croirait presque à ces exemples, et l'on voudrait qu'au lieu de hantises héroïques il n'eût eu que des rêves de primevères et de lilas.

Tel qu'il se montre en sa nouvelle œuvre, on pourrait en tout cas le définir: un esprit élevé qui a de la poésie toute l'âme, mais qui n'en rayonne pas toujours la splendeur externe; dont l'art aurait besoin d'acquiescer la clarté précise, l'ordre architectural, la pureté plastique, l'expression en un mot, en ce qu'elle a de complet et de parfait.

LOUIS DANTIN.



— Mme Duffan ?...  
— Attendez un peu, Monsieur, elle niche.  
— 777 !!!  
— Ou, le colporteur vient de lui tendre les cheveux.

## Les Monuments Historiques

Par MADELEINE

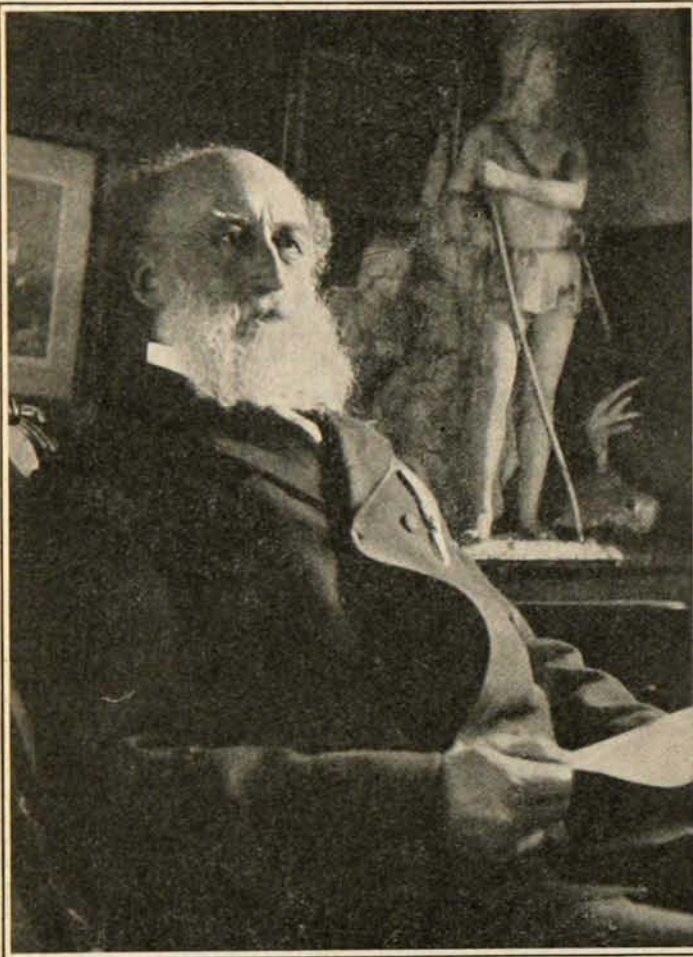
Nos Monuments Historiques seront dorénavant confiés à une Commission Fédérale qui se chargera de veiller à leur conservation. Cette décision nous semble de celles qui doivent être hautement louées. Nos vieux souvenirs seront ainsi mieux surveillés et par des commissaires, dont le goût pour les choses de l'Histoire a dû être éprouvé avant d'arriver à l'honneur d'être désignés à cette tâche nationale.

Nous aurions aimé voir figurer parmi les conservateurs les noms de MM. Victor Morin, Lighthall et Marius Barbeau, dont la science en matière historique est admirablement secondée par un dévouement absolu à la conservation des vestiges de notre passé.

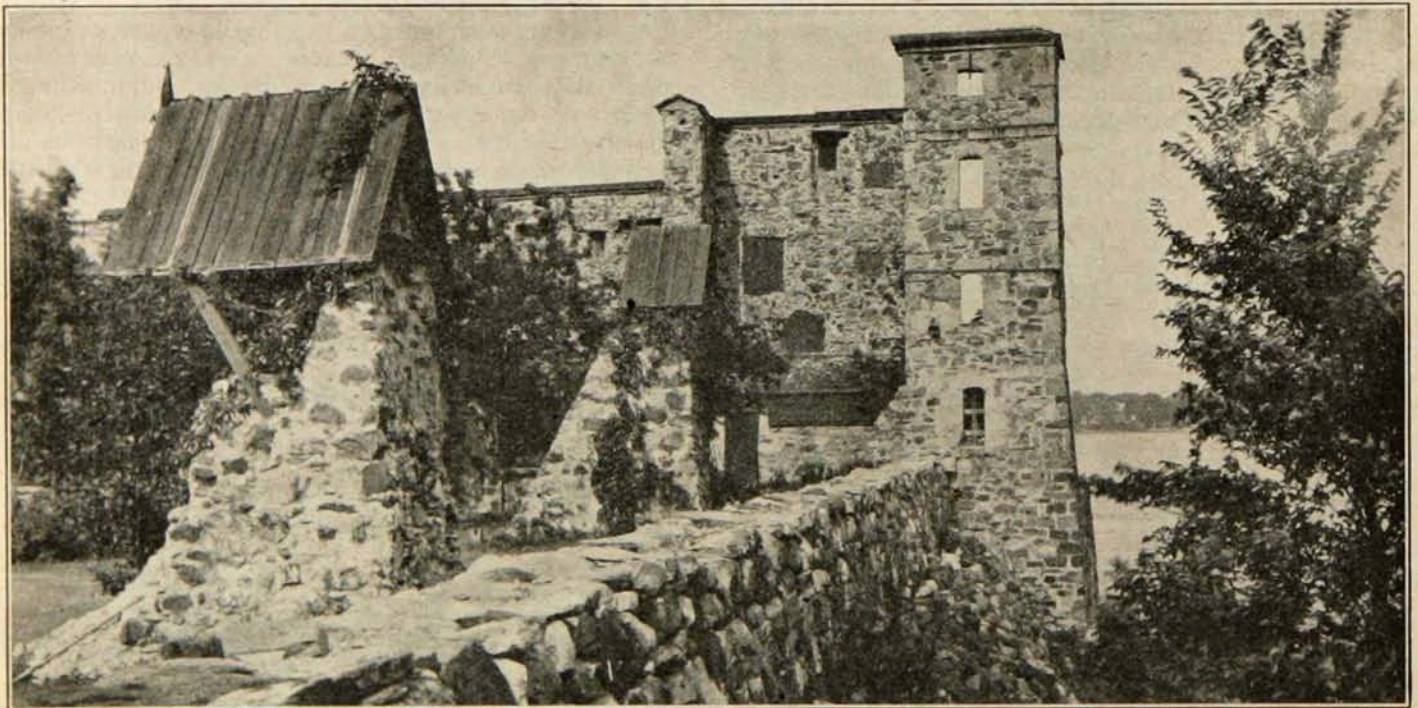
Le vieux Fort de Chambly tombe donc sous la direction de cette Commission. Ce cher vieux Fort que Dion, cet enthousiaste savant, ce vigilant ami de nos souvenirs les plus précieux sauva de la ruine, par une action soutenue comportant le sacrifice de sa vie et de sa liberté. Et ce vieux Fort, comme Dion l'aimait. Il en connaissait toutes les pierres, et il semblait qu'aucune d'elles ne fut restée muette pour ce vieil ami. Il avait réuni dans l'enceinte du vieux fort qui, alors croulait, toute une collection de papiers et d'objets unie à l'histoire des murs qui avaient résisté héroïquement pour la défense de la vie française au Canada, et il se plaisait à nous montrer ces trésors, aux heures où nous descendions vers le charmant solitaire qui sut aimer l'histoire canadienne, et les ruines d'un règne expiré et regretté.

Le nouveau Conservateur du Fort de Chambly, M. L. J. Blanchet secondé par sa compagne intelligente et cultivée perpétue la succession de Dion. Il sait faire comprendre le Fort et le faire aimer. Tous les ans, il y attire une foule désireuse de saluer ces ruines d'un passé toujours cher.

Nous espérons fermement que la commission qui veille à la conservation de nos Monuments historiques témoignera les plus grands égards envers ce souvenir sublime et passionnant, ce souvenir qui raconte, drapé dans sa vieillesse et sa fierté, une histoire qui fut belle comme une épopée.



*Dion, le Sauveur des ruines historiques de Chambly*



*Le vieux fort de Chambly, tel qu'il apparaît aujourd'hui aux visiteurs émus par les souvenirs qu'il évoque.*



## A la mémoire des Canadiens-français morts pour la France

Ce jour-là, l'hôpital narguait la mort jalouse...  
 On avit apporté les lits sur la pelouse,  
 Et, sous les grands tilleuls d'où neigeaient des parfums,  
 Les blessés regardaient les frelons importuns  
 Qui faisaient des looping dans les roses trémières.  
 Des amputés passaient au bras des infirmières  
 Avec au front l'orgueil de ce jour sans pareil.  
 Soudain, le vaguemestre appela:—

Beausoleil!

—C'est moi, fit doucement en levant sa béquille,  
 Un petit gars normand rose comme une fille.  
 —C'est un colis pour vous. On lui tendit l'envoi,  
 Mais quelqu'un protesta:—Beausoleil, mais c'est moi!  
 C'était un grand gaillard à la mine robuste  
 Qui portait le veston du Tommy.

—Jean-Auguste,

Reprit le vaguemestre en montrant le colis.  
 —C'est pour moi, firent-ils tous les deux, ébahis...  
 Exprimant sa stupeur par de la pantomime,  
 Le poilu regardait son étrange homonyme.  
 —Donnez-lui le paquet, dit l'autre, s'il y tient!  
 —Pas du tout, je le veux, oui, mais s'il m'appartient.  
 —Je vais mettre au bureau le colis sous séquestre,  
 Débrouillez-vous les gars conclut le vaguemestre.  
 Le Tommy ne semblait pas surpris autrement,  
 L'incident au contraire, agaça le Normand:  
 —Voyons, tirons au clair cette similitude?  
 Je suis le Beausoleil blessé devant Dixmude,  
 Un shrapnel dans la hanche, et vous?

—C'est inouï,

C'est à Dixmude aussi qu'un soir, évanoui,  
 Je fus laissé pour mort, un éclat dans l'épaule...  
 —Si ce n'était l'éclat je dirais que c'est drôle  
 Reprit le gars normand. Etes-vous de Bolbec?  
 —Non, je suis Canadien: Beausoleil, de Québec...  
 —Dans ce cas, laissez-moi mes colis et mes lettres,

D'ailleurs, en Normandie, on sait que mes ancêtres  
 Servaient de père en fils dans la flotte du roi  
 Et que le Beausoleil, le vrai, le seul, c'est moi.  
 Je n'ai ni frère ni cousin, ma mère est veuve,  
 Bref, je suis le dernier de ma race.. la preuve!  
 Et sur son scapulaire il montra, goguenard,  
 Une médaille avec le profil de Jean Bart.

—Je la porte toujours, dit-il, sur ma peau nue,  
 Et, pour savoir comment elle m'est parvenue,  
 Lisez ces quelques mots gravés dans le vermeil:  
 "Jean Bart à ses amis les frères Beausoleil."  
 Alors le Canadien devint pâle, puis blême...  
 —Ah! torieu de torieu cria-t-il...J'ai la même!  
 Jean Bart en décora ton grand oncle, jadis;  
 Comme les tiens, les miens l'eurent de père en fils:  
 Je la tiens du sergent Beausoleil, Pierre-Etienne  
 Compagnon de Montcalm en terre canadienne.  
 Puis attirant l'enfant qu'il serra sur son cœur:  
 —Tu n'as plus de cousin disais-tu? Quelle erreur...  
 Au bord du Saint-Laurent j'en connais des centaines  
 Et nous avons partout des pommiers dans les plaines,  
 On fait du sarrazin, du blé, du cidre doux  
 Et nous chantons toujours les chansons de chez-nous!  
 Et sur les bords des lacs que l'érable décore,  
 Chaque maison possède un drapeau tricolore!  
 Et, dans chaque village, un coq sur le clocher!  
 Quand tu viendras, petit, ça te fera loucher...  
 Enfin, les Beausoleil en ont fait de l'ouvrage...  
 La foi, l'amour, l'orgueil ont trempé leur courage:  
 La France, au Canada, les avait oubliés,  
 Tes cousins, à l'exil ne se sont pas pliés.  
 Ils se sont fait, tout seuls, une France nouvelle,  
 Et, voyant le Kaiser abîmer leur modèle,  
 Les coqs de nos clochers ont sonné le réveil  
 Et ils sont revenus, cousin, les Beausoleil!

LUCIEN BOYER.



Les Sports d'hiver au Canada.

# Lettres de France

Par JEAN VAUDREUIL

Paris, le Jour des Morts, 1921.

“Le Nouveau Culte,”—sous ce titre mystérieux, mais d'ailleurs inexact, un journal parisien informait hier ses lecteurs que le Président de la République et Madame Millerand s'étaient rendus la veille à l'Arc de Triomphe sur la tombe du Soldat inconnu, et que là ils avaient déposé une palme et une gerbe de fleurs. Le fait est authentique. Il n'a rien d'étonnant. Ce n'est qu'un anneau de plus dans la longue chaîne d'hommages rendus, depuis un an, à ce glorieux Mort qui représente aux yeux de la France tous ceux-là (hélas! ils sont légion) qu'un destin rigoureux a condamnés à une sépulture anonyme. Le fait est vrai; et il est vrai aussi qu'il est la manifestation d'un culte, d'un culte où communique la piété de la France entière dans un élan d'amour, de foi, d'admiration, de pitié, de reconnaissance attendrie. Mais ce culte n'est “nouveau” que dans sa forme particulière, que dans son objet spécial: ce Mort unique, choisi comme représentant et symbole d'un nombre infini d'autres morts. Par contre, rien n'est moins nouveau, dans l'âme éternelle de la France, que la piété pour les défunts.

Qui donc a osé dire que les Français sont oublieux, et que les “Morts vont vite”? Y a-t-il, au contraire, un peuple plus unanime, plus ardent, plus constant, dans sa piété aux morts? Sans parler de ces “centenaires” dont la mode s'est répandue dans le monde entier, mais a pris naissance en France, ni de ces pèlerinages annuels aux maisons ou aux tombes illustrées par un grand défunt, ici la rue, la rue toute seule, nous offre chaque jour de multiples témoignages de cette “religion” si française. Une des premières surprises de l'étranger qui vient en France, — et ça été mon cas, je l'avoue, — c'est de voir, dans les rues, en tout temps et toute saison, ce nombre prodigieux de personnes en deuil. Tous ceux de mes lecteurs qui sont venus en France peuvent en témoigner comme moi. Oui, je sais, il y a eu la guerre, et les Français, pris à part, ont payé à la Mort un tribut effroyable. Mais il va y avoir trois ans que la guerre a pris fin. Et d'ailleurs que de deuils, ici comme partout, sont dus à d'autres causes! Quelle que soit leur origine, pourquoi faut-il qu'ils durent en France, dans cette France “oublieuse,” plus que partout ailleurs?...

Et, croyez-le bien, ces deuils ne sont pas seulement affaire de costume. Je sais, pour ma part, plus d'une famille française qui, depuis nombre d'années, ne met pas les pieds au théâtre ni dans aucun lieu de plaisir: c'est par fidélité à une douleur déjà ancienne, c'est par tendresse et respect pour quelque disparu, contre lequel le temps n'a point prescrit. Il est plus long ici qu'ailleurs à opérer sa prescription. Et sans doute, ici comme partout, il finit par l'emporter. Mais, si je connais bien les Français, la fidélité de leur cœur résiste plus longtemps. L'une des plus touchantes poésies qu'ait jamais inspirées la révolte d'un cœur fidèle contre les attentats du temps, contre sa cruelle adresse à dissoudre nos douleurs, est l'œuvre d'un Français. Peut-être ne connaissez-vous pas ce morceau permettez-moi de vous en citer quelques strophes:

## L'HABITUDE 1

*La tranquille Habitude aux mains silencieuses  
Panse, de jour en jour, nos plus grandes blessures;  
Elle met sur nos cœurs ses bandelettes sâres,  
Et leur verse sans fin ses huiles oubliées;*

*Les plus nobles chagrins, qui voudraient se défendre,  
Désireux de durer pour l'amour qu'ils contiennent,  
Sentent le besoin cher et dont ils s'entretiennent  
Devenir malgré eux, moins farouche et plus tendre;*

*Et, chaque jour, les mains endormees et douces,  
Les insensibles mains de la lente Habitude  
Resserrent un peu plus l'étrange quiétude  
Où le mal assoupi se soumet et s'émousse.*

*La douleur s'amoindrit pour de moindres délices;  
La blessure adoucie et calme se referme;  
Et les hauts désespoirs, qui se voulaient sans terme,  
Se sentent lentement changés en cicatrices;*

*Et celui qui chérit sa sombre inquiétude,  
Qui verserait des pleurs sur sa douleur dissoute,  
Plus que tous les tourments et les cris vous redoute,  
Silencieuses mains de la lente Habitude.*

N'est-ce pas le temps, aujourd'hui, Jour des Morts, de relire ces vers et de les méditer? Que de chers souvenirs, que de tristes pensées ils réveillent en nous! Mais, pour qui réfléchit, aucune sans doute n'est plus affligeante que le sentiment de leur vérité. Oui, hélas! nos blessures les plus sensibles sur le coup ne sont trop souvent devenues que de simples cicatrices; notre peine ne s'est que trop vite émoussée, et nos plus farouches chagrins que trop vite apprivoisés. Aujourd'hui, c'est l'heure où jamais de leur rendre, autant que possible, un peu de leur mordant. C'est l'heure de les cultiver, non pour les adoucir, mais pour les faire revivre, pour en sentir à nouveau l'aiguillon, pour communier derechef, par le sang de nos cœurs, avec tous ceux que nous avons le devoir de pleurer.

Ces pensées, tout inspirées qu'elles puissent paraître par les beaux vers d'Angellier, n'ont, je le sais, rien de rare. Dans combien de cœurs, par le monde, en ce jour d'hui, Jour des Morts, ne font-elles pas leur travail! L'exilé, qui vous écrit ces lignes, sait bien qu'en pensant, en sentant de la sorte, il vibre à l'unisson de tous les chers Parents qu'il a laissés là-bas; il se les représente, à cette heure, qui se dirigent vers la Montagne pour porter aux tombes sacrées des fleurs et des prières. Si, dans ce grand Paris tumultueux, il pouvait oublier un si poignant anniversaire, tant de mères, tant d'orphelins et tant de veuves qu'il a vues, hier et aujourd'hui, cheminer par les rues, en vêtements noirs, avec des couronnes ou des fleurs, suffiraient à le lui rappeler.

Les journaux d'ici nous apprennent que, dans la seule journée d'hier, Jour de la Toussaint, cinq cent mille Parisiens sont allés dans les cimetières porter aux morts l'hommage de leur piété. Cinq cent mille; c'est le total de l'addition des chiffres relevés dans chaque nécropole; le cimetière du Père-Lachaise a reçu, à lui seul, plus de cent mille visiteurs! Chiffres prodigieux, qui ne surprennent d'ailleurs que ceux qui ne connaissent pas les Français, ceux qui ne voient dans Paris que le Capitale du plaisir. Paris, ville aimable s'il en fut, a des ressources merveilleuses pour le sérieux. Une fois ou l'autre, je vous dirai combien l'on y travaille, ou encore comme on y prie. Je ne veux dire aujourd'hui que jusqu'à quel point Paris honore ses morts. En plus de la surprise de rencontrer à chaque pas quelque personne en deuil, c'en est une grande, pour l'étranger, de considérer la rue au passage des convois funèbres. Spectacle saisissant. Non seulement, ici comme partout, ces lugubres processions tiennent le haut du pavé; non seulement, ici comme ailleurs, beaucoup saluent la Mort qui passe; mais ici tous la saluent. Beaucoup de femmes se signent avec piété; les hommes, tous les hommes, jusqu'à ceux de la dernière classe et aux plus empêchés, jusqu'au charretier qui tient ses rênes, jusqu'au "wattman" attentif à son frein, tous saluent, posément, gravement. Tous les rangs, tous les âges, tous les sexes veulent communier ici dans cette religion de la Mort.

Cette piété est d'abord, en France, le legs d'une disposition atavique très ancienne. Pour l'historien qui étudie le lointain passé de ce peuple, l'un des traits de son caractère qui se découvrent le plus vite, c'est son respect pour les morts. Pour les temps de sa pré-histoire, la demeure de ses morts est mieux connue de nous que celle des vivants. D'innombrables monuments, en particulier les dolmens, ou "tables de pierre," répandus non seulement dans la Bretagne, mais dans tout l'ouest et dans le centre, attestent ce culte primitif; et leur conservation, à travers des milliers d'années, témoigne d'un respect qui survit. Nulle tradition n'est plus ancrée dans le cœur des Français. Qu'on ne s'étonne donc pas, comme d'une nouveauté, de ce culte unanime au Soldat inconnu: l'Arc de Triomphe, énorme et magnifique, qui recouvre sa cendre, s'assortit, s'assimile, après des centaines de siècles, à ces dolmens primitifs et grossiers par où s'exprimait naïvement la piété des lointains Ancêtres; et ces Ossuaires qui s'élèvent sur les champs de bataille d'hier, à Douaumont par exemple, que sont-ils donc, sinon les "mégolithes" d'aujourd'hui?

Legs du lointain passé, la religion française des Morts a aussi des racines profondes par où elle plonge dans le présent, par où elle est tout à fait d'aujourd'hui. Car, si présentement quelque disposition marquée caractérise la France, c'est sa sociabilité, ou, d'un mot plus exact encore, son humanité. Ce sentiment, chez le Français, a cent manières de se traduire; mais la pitié est la meilleure de toutes. Quelle plus belle occasion que la mort pour mettre en œuvre cette sociabilité, cette vertu d'affinité? Ces têtes qui se découvrent, au passage des enterrements, ces bouches qui soudain se taisent, ces regards de la foule qui se font graves et parlants, tout cela dit, à sa manière: "Je respecte votre douleur, j'honore celui que vous pleurez; et davantage encore, tout inconnu qu'il me soit, il ne m'est pas tout à fait étranger; dans la mesure où je le puis, je prends part à votre douleur, et je pleure avec vous." Dans tout Français il y a un homme qui, même sans la connaître, sent et revit spontanément et simplement la belle parole antique: "*Homo sum...*" — "Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger."

Cette souveraine humanité offense-t-elle en rien la Divinité? En termes plus précis, cette religion des Morts est-elle de nature à contrarier, dans les âmes, à diminuer, si peu que ce soit, la religion du Dieu vivant? Question certes qui, pour un Français croyant, ne se pose même pas, mais qui peut bien, à l'aventure, inquiéter la foi simplette de quelques-uns de nos compatriotes. Ce serait à tort, j'en suis sûr. Nulle Religion n'a plus à gagner que la nôtre à tout ce qui élève l'homme au-dessus de la terre, à tout ce qui implique pitié, piété, croyance à la survie de l'âme. Un peuple dévot à ses morts, eût-il perdu la Foi — et je vous dirai quelque jour que la Foi reste merveilleusement vivante et agissante en ce pays —, a une fenêtre grande ouverte sur les horizons religieux. En France, comme partout ailleurs je suppose, les âmes les plus croyantes sont en même temps les plus fidèles à la piété des morts. Ces deux religions, loin de se contrarier, s'entraident. Aussi doit-on bien augurer des destinées morales d'un peuple où jaillissent tant de sources vives, où tant de courants distincts emportent l'âme aux rives de l'Invisible. Ces cinq cent mille Parisiens qui faisaient hier le pèlerinage à la Cité des Morts ne sont pas tous sans doute des croyants, au sens strict du mot, mais tous, même les plus dépourvus de foi, par une fibre au moins de leur cœur restent rivés au Divin.

Pardonnez-moi la pesanteur de cette méditation. J'ai cru qu'il était dû à la gravité de ce jour de n'être pas frivole. Jamais d'ailleurs je n'ai senti plus qu'aujourd'hui l'amertume de l'exil. S'il est vrai, le mot du poète: "C'est la cendre des Morts qui créa la Patrie," en me souvenant de mes morts, de leurs cendres, hélas! lointaines, j'ai cru m'en rapprocher un peu et, du même coup, me rendre plus voisine, plus présente, plus sensible, ma chère patrie du Québec!



# LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE



L'ALMANACH DU PEUPLE édité par la *Maison Beauchemin* depuis nombre d'années est sans contredit la publication du genre la plus répandue et la plus populaire non-seulement dans le pays, mais encore à l'étranger où elle apporte tous les détails de la vie canadienne. L'édition de cette année est particulièrement soignée et révèle un grand souci de renseigner les lecteurs et de leur apporter en même temps de la lecture agréable et douce de nos meilleurs conteurs du terroir. Nous félicitons M. Daoust, le directeur-gérant de cette importante maison de livres, et ses collaborateurs, pour le succès sans cesse grandissant de son *Almanach du Peuple* et de toutes les œuvres livresques qu'il poursuit au meilleur des intérêts de la littérature canadienne-française.

..

L'HISTOIRE DE L'EGLISE CATHOLIQUE DANS L'OUEST CANADIEN.—"Du lac Supérieur au Pacifique" très belle édition de la *Maison Granger Frères*, 43, Notre-Dame, Ouest, par le R. P. Morrice vient de nous être remise, et nous l'avons parcourue avec l'attention que peut susciter une pareille œuvre. L'auteur a tous les titres au respect et à l'admiration de ses lecteurs, et les lettres de prélats et de prêtres distingués qui ont salué son œuvre, sont nombreuses et des plus élogieuses. Il est difficile d'apprécier à toute sa valeur, dans un cadre restreint, un travail qui a coûté des années de labeur intellectuel, et nécessité des recherches innombrables qui se manifestent par le précis des détails et l'étendue de la documentation. Le R. P. Morrice a sûrement passé des années de sa vie à perfectionner son ouvrage, et il a réussi à l'émailler de faits et d'incidents qui le rendent quelquefois touchant au plus haut point. L'histoire religieuse dans l'Ouest canadien, c'est aussi l'histoire de la création à la civilisation de ces immenses pays qui dominent le Canada, c'est encore son histoire politique et nationale, c'est toute sa vie enfin. Et le Père Morrice l'a admirablement fixée, cette vie, dans tous ses détails dont les plus simples touchent parfois au sublime, et, souvent atteignent à l'héroïsme.

Le livre est en vente chez l'auteur, *Avenue Provencher*, à *Saint-Boniface, Man.* et chez les éditeurs, la *Librairie Granger*, à *Montréal.*

LA VIE DIVINISÉE, par l'Abbé Thel-lier de Poncheville, volume in-12, 7 fr. 50. (*J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris.*) Les problèmes les plus graves d'aujourd'hui sont liés au premier de tous les problèmes, celui de la nature et de la destinée de l'homme. Car toute la civilisation s'organise d'après l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes.

En dépit de ses promesses, le matérialisme qui nous limite à la possession des biens de ce monde, conduit nos sociétés à la corruption, à l'anarchie, à la ruine. Au contraire, la conception chrétienne de la vie, en nous élevant jusqu'au partage de l'Être de Dieu, assure magnifiquement notre grandeur, notre paix, notre prospérité temporelle et notre félicité terrestre elles-mêmes. Autour de cette donnée puissante peut s'ébaucher un ordre moral, familial, social, international, digne de la noblesse divine dont sont marqués les enfants du Père qui est aux cieux.

Tel est le thème de ces six grandes conférences. Elles se présentent tout ensemble comme un exposé de l'œuvre centrale du Catholicisme, la divinisation de la vie humaine, et comme une apologétique d'heureuse actualité, attirant à la foi par l'évidence de ses bienfaits.

..

LA MACHINE AGRICOLE NATIONALE DE MONTMAGNY vient d'éditer un catalogue de toute première valeur et rédigé dans un français soigné et élégant. Il a fallu certes à l'auteur de cette rédaction, une force de résistance peu commune pour surmonter l'attraction si facile de l'anglicisme, ou plus exactement du mot anglais si familier dans la langue canadienne, quand il s'agit d'exprimer un terme technique. La difficulté a été surmontée dans le catalogue de la *Machine Agricole Nationale de Montmagny*, et nous ne saurions trop louer cette délicatesse envers la langue française bien assez riche pour nous fournir tous les mots dont nous avons besoin dans les affaires, comme dans le commerce intellectuel.

..

Nous avons reçu de la *Corporation des Obligations Municipales* de Québec et Montréal un très joli calendrier de bureau en cuivre, et d'une forme aussi pratique que jolie. Nous remercions le Président de cette compagnie, M. René Dupont pour cette aimable attention.

Lisons les *Cahiers de Turc*. En vente chez les bons libraires, à raison de 25 sous l'exemplaire.

..

SA MAJESTE L'EMPEREUR ET ROI.—Par Adolphe Laurain, membre de l'Association des Ecrivains Combattants. Préface de Georges Lecomte, ancien président de la Société des Gens de Lettres. Edition du FLAMBEAU, 8, rue Raffet, Paris. 16c

Au milieu de toutes les publications auxquelles la guerre a donné naissance, cette œuvre se détache nettement.

L'éminent préfacier, M. Georges Lecomte, dit de l'auteur: "M. Adolphe Laurain est un français qui, aimant son pays avec beaucoup de fierté, pour son long passé glorieux, et avec une tendre inquiétude pour l'avenir, ne veut pas que dans sa générosité sans haine et toujours trop prompt à l'illusion, la France oublie les coups dont elle vient d'être meurtrie".

Qu'à ajouter à une image aussi judicieuse, sinon que cette œuvre littéraire est, en plus, d'une incontestable valeur documentaire.

Cet excellent volume que tout Français doit avoir à cœur de lire met en lumière, ainsi qu'aucune œuvre jusqu'à ce jour ne l'a fait, toute la perfidie de la race qui a déchaîné le cataclysme mondial. L'oubli déjà tente de le cacher sous son voile. Adolphe Laurain nous met en garde contre lui, et toute son œuvre nous crie: Souvenez-vous!

## COURRIER INTIME

*Jacqueline.*—Votre dernière lettre m'a causé une joie très vive, et je vous en remercie bien sincèrement.

Pour votre intérieur, je pense que des poteries peintes et quelques coussins judicieusement assortis donneraient un cachet des plus originaux à ce petit coin de boudoir.

Vous trouverez ces objets et une foule d'autres tous plus curieux les uns que les autres à la *Greenwich Shop*, 469 rue Guy où madame Lilian W. Mendelsohn se fera un plaisir de vous les présenter.

P. S.—Surtout n'oubliez pas le salon de thé, vous m'en direz des nouvelles.

CHONCHETTE.

# REVUE ARTISTIQUE

Des concerts, des beaux, de très populaires, de très artistiques! Nos impresarii font bien leur devoir.

Le premier en date: Celui de Botrel, notre grand ami Botrel qui, au Saint-Denis, le seize janvier dernier, a dû comprendre quel sentiment de fidélité et d'admiration notre ville si française lui avait gardé. La foule était immense qui alla l'applaudir, la foule émue et aimante que l'on sent avec soi. Ce fut un succès, peut être sans précédent, et Botrel nous a apporté les émotions patriotiques qui font du bien. Tout son concert fut souligné de vibrants applaudissements, mais nulle pièce ne sut émouvoir comme les "Coqs d'Or" qui nous ont monté jusqu'aux sommets de la plus haute poésie!

Botrel, notre doux barde breton parcourra tous les centres français du continent. Il y sera accueilli comme un frère bien-aimé, et sa tournée ne fera que grandir le prestige de la France, et que hausser l'admiration que doit inspirer ce peuple magnifique.

M. Louis Bourdon mérite nos félicitations. Ajoutons que M. Botrel est chargé d'une mission au Canada par le Ministère des Beaux-Arts, la mission de mieux faire connaître, aimer et rayonner le doux esprit de France. Nul propagandiste ne réussira à la faire mieux aimer!

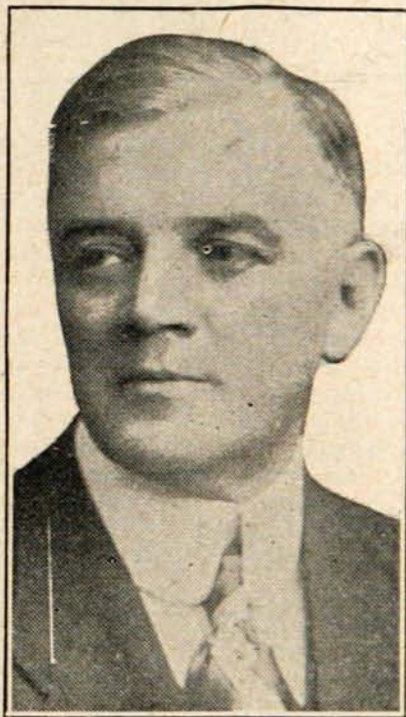
M. Lucien de Gerlor l'accompagne, et détaille la chanson satirique, de façon originale et fort spirituelle.

M. Gauvin nous a présenté une artiste de race, Madame Elly Ney qui le mercredi, 17 janvier, dans son concert du Saint-Denis émerveilla l'assistance par la finesse et la qualité de son jeu. Du programme, nous ne dirons rien autre, qu'il fut excellemment exécuté. Nous résumerons l'impression du public choisi réuni pour écouter cette belle artiste, en disant que l'impression d'art ainsi créée ne peut s'effacer.

Vraiment, M. Gauvin s'affirme de plus en plus comme un impresario averti, avide de faire de l'éducation, et se bornant, ce qui n'est pas un mince mérite, à mettre les places à des prix raisonnables, et en raison de la valeur des artistes et de l'intérêt qu'ils peuvent susciter. Cela dénote du tact et du goût.

Et Lucien Boyer triomphe dans une revue alerte, charmante, amusante, et follement gaie qui attire les foules au Canadien-Français, ce charmant petit théâtre, dernier refuge de l'art dramatique comme de la gaieté française à Montréal.

Nous aurons en février ou au début de mars, une fête d'art dramatique d'une qualité toute spéciale lorsque les camarades de M. Fernand Dhavrol lui offriront une soirée d'adieu. M. Dhavrol, malade, va rentrer en France, jouir de l'air du pays natal qu'il n'a pas revu depuis 1902. En effet, M. Dhavrol est de chez-nous, et rappelons brièvement sa carrière canadienne:



M. Fernand Dhavrol

Engagé à Paris par M. Gonzalve Desaulniers co-directeur à cette époque du fameux Théâtre des Nouveautés, F. Dhavrol a débuté à Montréal le 15 septembre 1902. A fait deux saisons consécutives aux Nouveautés puis a été engagé comme Directeur Artistique au Théâtre National Français où il est resté pendant plusieurs années. C'est sous sa direction que le Théâtre National devint un véritable Théâtre de haute comédie. N'a jamais quitté Montréal depuis qu'il y a débuté; a obtenu sa naturalisation canadienne depuis déjà plusieurs années et a fait partie de toutes les affaires importantes françaises qui ont existé à Montréal pendant vingt ans dans le domaine artistique. M. Dhavrol interprète lui-même sur la scène du Monument National, le rôle de "Crémazie" dans l'Adieu du Poète de "Madeleine".

Il fut successivement le metteur en scène des "Boules de Neige" de jeune et brillant violoniste.

Cet excellent artiste est connu et estimé de tout notre public. Aucun de ses succès n'est oublié; aucun de ses dévouements n'est ignoré. M. Dhavrol a été notre ami comme notre interprète, et nous avons reçu de lui des manifestations trop sincères de sympathie et d'amitié, pour ne pas être émus à l'annonce d'une séparation que les circonstances, nous le souhaitons vivement, ne feront pas définitive. Car à la veille de cette fondation d'un Conservatoire National, nous songeons combien l'expérience et la valeur de M. Dhavrol s'imposeraient dans le choix des professeurs. Distingué et cultivé, d'une tenue parfaite, cet artiste sera un maître de qualité supérieure, si la santé lui permet de jouer son rôle dans une œuvre de ce genre.

Un comité de dames s'est formé pour entourer l'organisation de cette fête offerte à l'un des plus ardents et des plus brillants défenseurs de l'art dramatique français, chez nous, et Madame Israël Tarte a bien voulu accepter la présidence, alors que la Baronne d'Halewyn assumait la charge de secrétaire de ce comité. Ces dames, ferventes de l'art français, rallieront dans leur groupe toutes les femmes d'esprit et de goût qui sentent combien le grand artiste qu'est M. Fernand Dhavrol a bien mérité de la gratitude du public montréalais auquel il a consacré presque vingt ans de sa carrière, de son talent, et auquel, disons-le, il a accordé toute sa généreuse amitié. Les excellents camarades de M. Dhavrol, MM. Lombard, Schauten, Godeau, etc., ont pris l'initiative de cette fête qui va grouper tout le public de Montréal autour des artistes français qui, depuis des années et des années, défendent, et aux prix de quels sacrifices, de travaux inouis et de critiques si souvent injustes, le théâtre français à Montréal. Nous savons que les lecteurs de la Revue Moderne se feront un devoir d'aller, ce soir-là saluer le charmant artiste qui a tant de fois charmé de son art discret, sûr et consciencieux, nos auditoires les plus raffinés.

Au début de janvier, sous la direction Bourdon, le concert Jascha Heifetz a soulevé une grande attention. Un public nombreux et choisi est allé entendre le

M. Bernard Laberge nous a présenté le jeune violoncelliste français, Marcel Hubert, premier prix du Conservatoire de Paris, et que l'on ne nomme pas en vain un prodige. Marcel Hubert est un musicien extraordinaire, et sa sœur, Mademoiselle Hubert pourrait, comme pianiste tenir, elle aussi, la vedette. Ces deux jeunes gens, tous deux, d'ailleurs, premiers prix du Conservatoire, sont étonnants de génie musical, et leur audition, car nous ne voulons pas les séparer dans notre admiration, nous a procuré une émotion d'art parfaite. Cette

audition a eu lieu le jeudi soir au Saint-Denis, comme soirée de gala des Etudiants en droit de l'Université de Montréal, et sous la direction exclusive de M. Bernard Laberge. Nous apprenons que l'impresario a abandonné sa recette à l'œuvre du collègue français de Gravelbourg, ce qui, certes, mérite des félicitations enthousiastes.

En février, Pablo Casals, présenté par M. Bourdon. Succès assuré.

Les concerts Vennat donnés aux magasins de musique Bouvier attirent de plus en plus le public amateur de belle musique française, et nous ne saurions trop louer l'œuvre artistique de ce fervent apôtre de l'art français au Canada, M. Raoul Vennat.

Notre brillante pianiste Mademoiselle Victoria Cartier est de retour au pays, où elle a retrouvé une classe d'élèves avides de bénéficier de son précieux enseignement.

LOUISE CHARPENTIER.



## Il nous faut une commission de boxe

Depuis longtemps on déplore à Montréal l'absence d'une commission de boxe comme on en voit dans la plupart des états de la république voisine et même dans certaines parties du Canada, à Toronto entr'autres. La métropole canadienne est à la merci d'une bande de pieuvres qui l'enserrent dans leurs tentacules, lui dictent des conditions impossibles et se moquent des citoyens qu'elle prend pour des poires.

Les amateurs de pugilat sont las, exaspérés d'un tel état de choses; ils ne veulent plus payer pour avoir des exhibitions ridicules et grotesques. Ils savent, en outre, qu'ils sont dupes les trois quarts du temps, puisqu'il est quasi-certain que la plupart des matches importants, qu'on annonce de temps à autre, sont des affaires douteuses peut-être arrangées avant qu'elles n'aient lieu. On a reproché ouvertement à plusieurs pugilistes locaux d'avoir livré des combats de boxe ténébreux, qui avaient du louche, et quelques-uns ont la réputation de n'accepter des rencontres qu'avec des adversaires qui se coucheront devant eux au bout de quelques rondes. Nous ne faisons que rééditer les commentaires qui courent la rue, et il est temps que quelqu'un parle haut et ferme. La boxe est un sport captivant et dont la valeur est indiscutable. Il y a quelques années, surtout depuis la guerre, le pugilat a fait une large trouée chez les amateurs locaux; on était habitué à voir de belles exhibitions et on s'en revenait, le soir, au foyer, la plupart du temps satisfait du spectacle auquel on avait été convié.

Mais, ces années dernières, depuis deux ou trois ans surtout, un élément douteux s'est insinué dans l'arène; il est servi par des "managers", des entraîneurs à mœurs douteuses et dont la seule présence dans le coin de l'arène, le soir de la bataille, n'est pas précisément une recommanda-

tion. Cet élément n'a pas montré ses armes dès le début; cauteleux, rusé et subtil, il a pris du temps avant de montrer sa patte velue; il a préféré faire patte de velours auparavant. Les impresarii eux-mêmes s'y sont laissés attraper et les plus grosses associations ont tombé dans le filet. Mais, le premier moment de délicatesse dissipé, ces boxeurs n'ont pas été scrupuleux du tout; ils ont ouvert leur jeu tout grand, et ils n'ont pas craint, par l'entremise de quelques affidés bénévoles, de transiger avec l'ennemi sur des propositions malhonnêtes et repoussantes. Dans les coulisses de l'arène bien souvent, quelques minutes avant que le timbre n'appelle les combattants, ceux-ci se rencontrent et se vendent au plus haut enchérisseur. Ce que nous disons, nous pouvons l'affirmer partout; notre longue expérience du sport nous a permis d'en apprendre gros et sans nous jeter de bouquets il est juste que nous nous rendions ce témoignage que nous avons su et connu bien des choses repréhensibles qu'une commission de boxe locale aurait impitoyablement supprimées, tandis que leurs auteurs auraient été expulsés pour toujours des cercles sportifs. Ces sinistres farceurs, qui exploitent le bon sens populaire, auraient perdu leurs droits de cité pour toujours et les sportsmen les auraient regardés avec un immense mépris. C'aurait été le pire de leurs châtiments, et combien mérité!

Aujourd'hui la plaie s'est agrandie et il n'y a qu'un remède radical susceptible d'en arrêter la progression. Récemment, un échevin, élu aux dernières élections municipales, a annoncé son intention de saisir le conseil de ville de la nécessité d'instituer à Montréal une commission de boxe. (Peut-être même l'a-t-il fait au moment où ces lignes sont écrites). On devrait ériger une statue au citoyen qui prendra l'initiative de ce mouvement si

désiré et si désirable. Car cette institution s'impose et immédiatement. Le public va finir par s'éloigner totalement des arènes de boxes, et il aura raison après avoir été si longtemps et si honteusement exploité. Il est d'autres sports, qui ont connu une splendeur exceptionnelle et qui sont tombés en désuétude, sous le mépris du public et les manœuvres louches de certains magnats. La boxe subira un sort identique si l'on ne passe pas sur le champ le fer rouge dans la plaie.

Le remède étant indiqué, il reste à savoir qui devra l'appliquer. En d'autres termes, si l'on érige une commission pugilistique, quels en seront les membres? Prendra-t-on des capitaines de police qui ne savent rien de la boxe; des "sportsmen" opaques, intransigeants, qui promèneront leurs foudres sur toutes les têtes, les coupables comme les innocentes? Ira-t-on chercher dans l'oubli quelque vieille barbe, qui n'a pas vu de combats de boxe depuis dix ou quinze ans? Prendra-t-on encore quelques hâbleurs, qui connaissent tout et qu'on voit toujours sur la première rangée de l'amphithéâtre avec un billet bien souvent donné, hâbleurs qu'on démolit bien vite quand on a l'avantage de discuter leurs théories? Il est indéniable que la composition de pareille commission n'est pas une sinécure, et les autorités judiciaires et sportives devraient s'entendre afin de coopérer le plus étroitement possible en vue d'en assurer le succès et la durée permanente.

Il restera aussi à déterminer si cette commission aura juridiction sur les boxeurs locaux seulement, ou si elle pourra prononcer son anathème sur les pugilistes qui évolueront dans toute la province et qui pourraient bien se battre ici et prendre les choses aisément ailleurs. Autant de points qu'il faudra régler et sur lesquels nous reviendrons.

LUDOR.

# Nos Sports d'hiver.





# MON CARNET DE VOL



Par MAURICE BILLARD

Arrivée en escadrille—

Premier bombardement.

Premier bombardement! Premier vol sur l'ennemi! Certes, bien qu'il remonte à plusieurs années déjà et que beaucoup d'autres (dont plusieurs bien plus émouvants) lui aient succédé, le souvenir de cette première sortie sur le Boche, est resté gravé dans ma mémoire avec ses moindres détails, en dépit des différents "coups durs"(1) qui, durant mon temps d'escadrille, ne m'ont pas été ménagés.

Après un stage de plusieurs semaines au G.D.E. (2) où je m'efforçais de voler le moins possible (les appareils n'offrant qu'une sécurité tout à fait relative) j'arrivai tout de même à décrocher mon "exeat" avec une mention, je ne dirai pas satisfaisante, mais "médiocre". De cela je me souciais fort peu, l'essentiel était d'entrer dans la "maison" et il ne me restait donc une fois arrivé en escadrille, qu'à essayer de me faire une place.

Du Plessis-Belleville je fus envoyé à Cazaux, près d'Arcachon, pour une période de quinze jours, où, pendant ce temps, on devait nous initier aux beautés du tir à la cible. Ce voyage fut très intéressant, le pays que je ne connaissais pas encore est superbe, de plus le stage en lui-même, bien que je ne sois pas un grand amateur de tir, même à la carabine, ne fut pas pour me déplaire.

Là, durant ces deux semaines, et après quelques sorties en F.B.A. (3) ou en Farman (4) sur le lac, au cours desquelles plusieurs milliers de cartouches furent employées à tirer, soit sur des silhouettes flottantes, soit sur des cibles mobiles; on nous fit passer un nouvel examen, où j'arrivai cette fois encore en bonne place, (en commençant par la queue j'entends!). Pourtant c'était fini, le lendemain je quittais Cazaux avec mon ordre de transport pour la V. B. 101 escadrille de nuit, se trouvant quelque part sur le front entre Dunkerque et Belfort.

J'arrivai un beau matin après de nombreuses péripéties sans importance et des allées et venues variées dans diverses "régulatrices" (5), à Fère en Tardenois sur le coup de 6 heures, ayant passé toute la nuit en chemin de fer, et après un voyage qui, en réalité, avait de Paris seulement, duré 12 heures au lieu de 4.

Là, j'appris l'emplacement exact de mon nouveau poste; je laissai mes bagages à la gare et partis à pied pour Beugueux distant de 4 kilomètres. J'y arrivai vers 7 heures et demie.

Le matin même je fus présenté au Capitaine Laurens (mon nouveau chef) qui, après un léger coup d'œil inquisiteur sur ma personne, m'accueillit en ces termes: "Ah! c'est vous le lieutenant Billard?—

—Oui, mon Capitaine.—

—Pourquoi venez-vous ici?

—Mais....

—Vous avez demandé à venir?

—Oui, mon Capitaine.

—Vous connaissiez l'escadrille?

—J'en ai entendu parler mon Capitaine.

—Ah! c'est bien..."

Et il me tourna les talons! C'était un accueil un peu bref... Je sus, plus tard, que c'était sa bienvenue habituelle à tous les nouveaux arrivants.

Les deux ou trois premiers jours furent employés à mon installation, mes nouveaux camarades furent très gentils, et je n'eus qu'à me louer de leur cordialité. C'est là que je rencontrai de L... pour la première fois. J'aurai l'occasion de reparler de lui très souvent plus tard.

La première semaine se passa comme dans un rêve, avec de fréquentes visites au "terrain", distant de 800 mètres environ de notre popote. Tout était nouveau pour moi. Pensez un peu, ce n'était plus la vie d'école, où, dès 6 heures du matin jusqu'au coucher du soleil on est sur le champ à examiner des avions, ou bien à réciter des théories, mais, *la vraie vie d'escadrille!* On se levait vers 9 heures et jusqu'au soir, alors que nous étions censés "travailler", on jouait au bridge, ou bien on se promenait sur le terrain, volant de temps en temps pour essayer un "moulin" (6)

J'ai dit plus haut: "censés travailler", en effet, car comme nous ne faisons que du bombardement de nuit, notre travail commençait au crépuscule pour se terminer à l'aube, et le jour, par contre, nous nous reposions. Mais, comme pendant ces premiers 8 jours passés à Beugueux, le temps fut on ne peut moins aéronautique, aucune expédition ne fut possible et c'était dommage car à cette époque, avril 1917, époque de notre offensive sur l'Aisne, nous ne pûmes être d'aucune utilité aux troupes d'attaque, à cause de la pluie et de la neige qui ne cessèrent de tomber. Bref, je commençais à me désoler de cette inaction forcée, surtout quand je considérais, au bureau de l'escadrille, les 50 ou 60 bombardements de certains pilotes ou observateurs.

Moi qui aurais voulu, tout de suite, sinon m'élever, du moins me sortir un peu de la moyenne, j'étais condamné à prendre

patience, ce qui en tout temps m'est assez difficile.

Puis un beau jour le temps se nettoya et notre espoir revint.

Les avions étaient prêts, archi prêts, cette semaine le répit ayant permis aux mécanos de les reviser de fond en comble. Si, donc, par hasard, le temps se maintenait... peut-être que le soir il pourrait y avoir du sport? L'après midi se passa aux hangars. Vers 17 heures le capitaine prescrivit un premier sondage(1) qui donna un résultat assez médiocre. Le vent qui, au sol, était pour ainsi dire nul, passait subitement à une hauteur de 1500 mètres, de 8 mètres à 22m. à la seconde. Rien à faire pour le départ au crépuscule. A 18 heures nous rentrâmes à la popote, où vers la fin du dîner, il était alors 19hrs., le Capitaine fit demander un nouveau sondage dont le résultat fut absolument identique au premier. Des milliers d'étoiles brillaient dans le firmament qui était d'une limpidité de cristal, et à part quelques "départs de la lourde" (2), au loin, le silence était complet. Le Capitaine partit au bureau avec, de Chabanne, son officier de renseignements, et commanda un troisième sondage pour 21 heures. Trois autres camarades et moi entamèrent un bridge, mais j'avoue que ce soir-là le "sans atout" fut sans attrait, et je m'attirai d'amers reproches de mon partenaire à cause de ma distraction. J'étais tellement anxieux de savoir si c'était *ce soir* que j'allais franchir les lignes!..

A 21h. 30 de Chabanne revint nous avertir que le départ aurait lieu à 22 heures. J'allais donc, enfin, aller de l'autre côté!...commencer à faire un travail de quelque utilité. Je ne me tenais plus de joie et il me souvient d'avoir vu de légers sourires ironiques errer sur certaines lèvres, lesquels signifiaient sans doute que mon emballement serait de courte durée.

Tout le monde disparut en un clin d'œil. L'un alla s'habiller, l'autre chercher tel ou tel objet, un troisième donner un ordre... etc; comme j'avais, à tout hasard, fait apporter ma combinaison à la popote je fus bien vite prêt. Dix minutes plus tard la voiture nous conduisit au bureau du terrain où les sous-officiers étaient déjà réunis en tenue de vol, carte et crayon en mains, attendant les ordres. Le capitaine, dont la voiture suivait la nôtre, fit son en-

(1) "Coup dur" accident de toute nature.

(2) G. D. E. groupe des divisions d'entraînement

—Ecole—

(3) et (4) Type d'avions.

(5) Gare régulatrice.

(6) Moteur.

(1) Analyse du vent.

(2) Artillerie lourde.

trée et commença à donner les dernières indications: objectif, altitude de bombardement, itinéraire, liste des partants etc... Mon pilote et moi avions le No. 7 sur la liste de départ; à 22h. 14 nous devions décoller. Aux hangars, où une activité fiévreuse régnait déjà, on s'entendait à peine, tant le bruit des moteurs était assourdissant; dans un coin un feu d'essence donnait aux hommes qui travaillaient autour, des silhouettes fantasmagoriques; plus loin les avions sur le champ, donnaient plutôt l'impression d'une exposition agricole, onb d'une escadrille en ligne de bataille. Ce spectacle si nouveau pour moi était superbe à tous points de vue, et l'activité de chacun ajoutait encore plus d'intérêt à cette scène d'un réalisme si poignant.

A 22h. un ronflement plus fort nous fit tourner la tête: c'était l'avion du capitaine qui décollait. A partir de ce moment tout se précipita. Notre tour arriva aussitôt et c'est à peine si j'eus le temps de nous regarder partir, que déjà nous étions à 100 mètres. Je regardais de tous côtés, essayant de me reconnaître, et de trouver un point de repère quelconque, hélas! c'était la nuit noire. Des étoiles en masses, à l'horizon des milliers de petites lumières, et c'était tout. Au bout de 10 minutes, après avoir pris notre hauteur (1500mètres) nous piquâmes vers le Nord où, le pilote me le fit remar-

quer, on distinguait, dans le lointain, les lueurs des lignes, des coups de canon et quelques incendies. Je me rappelle aussi, ces deux projecteurs, de Soissons et d'Oeuilly qui, semblables à des gigantesques pinceaux, scrutaient le ciel sans arrêt, ce qui signifiait d'après mon pilote, que "Fritz" lui aussi était en l'air, et qu'il fallait ouvrir l'œil!... Hélas je les ouvrais tous les deux, et cela ne me servait pas à grand chose, car, je l'avoue, je n'y voyais que du bleu!

Après une heure et demie passée à essayer de distinguer quelque chose et de suivre notre route sur ma carte, mon pilote me prévint que nous allions arriver sur l'objectif, et d'avoir en conséquence à me tenir prêt.

J'examinai une dernière fois mon lance bombes, regardai encore une fois ma carte, et pus distinguer à peine, un coin du bois contre lequel était adossée la petite station qui, ce soir avait l'honneur de notre visite. Au même moment le pilote leva le bras, et instinctivement un peu énervé je l'avoue, je déclanchai!... L'avion délesté de sa charge fit un saut brusque, puis un virage assez penché nous ayant fait faire un demi tour complet, nous vîmes alors au sol des gerbes de feu suivies d'une longue trainée de fumée, et ce fut tout!...

Le retour fut plus rapide, car ayant le

vent dans le dos, nous allions à une vitesse extraordinaire, 2h. 1/2 après notre départ nous étions de retour au terrain où trois avions se trouvaient déjà. Mes camarades me demandèrent aussitôt comment j'avais trouvé cette petite promenade et ne furent pas peu surpris de m'entendre leur répondre que je n'avais rien remarqué du tout!

C'était pourtant la vérité. Pendant cette première sortie et les quatre ou cinq suivantes, il me fut pour ainsi dire impossible de "faire le point" à aucun moment. Cela ne dura pas, puisqu'après quelques sorties, et l'habitude du vol de nuit, il m'arriva souvent de me diriger plus aisément la nuit que le jour.

Tel fut mon premier vol de nuit.

MAURICE BILLARD

**Rectification** — Mon article de janvier ayant été remis en retard et n'ayant pu être corrigé à temps, il s'en est suivi une faute initiale dans le titre qui devait être "Mon entrée dans la 5<sup>e</sup>. Armée" et non "5<sup>e</sup>. Armée", ainsi que plusieurs fautes d'orthographe, desquelles je ne voudrais pas qu'on me cru capable. Je demande donc à mes aimables lectrices et lecteurs, si à l'avenir de telles erreurs se reproduisent, d'être indulgent et de savoir à quoi s'en tenir.

M. B.

## Choses et Autres

### HYGIENE

Laissez les enfants dormir longtemps. Il résulte de l'enquête faite par une commission suédoise dans les écoles, que les élèves, privés de la ration moyenne de sommeil, sont frappés de maladie beaucoup plus fréquemment que les autres. La moyenne de sommeil nécessaire pour les enfants est la suivante: Pour les enfants de quatre ans, 18 heures; pour les enfants de sept ans, 11 heures; pour les enfants de neuf ans, 10 heures; pour les enfants de douze à quatorze ans, de 9 à 10 heures; de quatorze à vingt et un ans, de 8 à 9 heures. L'anémie, l'appauvrissement du sang, la faiblesse, l'hystérie, sont dus souvent à un sommeil insuffisant.



— Le malade a la langue bien chargée.  
— Pas encore autant que le sera notre note.

### VIEUX DICTONS

Qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu.

Qui sème les chardons récolte les épines.

Les bons livres font les bons clercs.

Amasser par saison,  
Dépenser par raison.  
Font une bonne maison.

### GRAINS DE SAGESSE

Lève-toi dès le réveil.  
Lève-toi vivement, d'une décision prompte. La joie d'être actif est meilleure que la douceur de la paresse.

Quel que soit ton métier, exerce-le pour le mieux. C'est la meilleure façon de servir ta patrie et le monde.

### PENSEES SAUVAGES

Cueilli sur les tablettes d'un négociant: "Les affaires ne sont vraiment fatigantes... que quand on n'en fait pas!"

### MAXIMES

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.

NAPOLEON I<sup>er</sup>.

Vous serez indulgent pour les fautes d'autrui, en pensant à vos propres fautes.

L'économie est la source de l'indépendance et de la liberté.

Emile SOUVESTRE.



LE JEUNE. — Êtes-vous célibataire?  
LE PRÉVENU. — Non, mais des fois, c'est-y que monsieur le juge aurait une fille à marier?

### PAGES D'ALBUM

Dans la création il y a dix choses plus fortes les unes que les autres: les montagnes; le fer qui les aplatit; le feu qui fond le fer; l'eau qui éteint le feu; les nuages qui absorbent l'eau; le vent qui chasse les nuages; l'homme qui brave le vent; l'ivresse qui étourdit l'homme; le sommeil qui dissipe l'ivresse; le chagrin qui détruit le sommeil. Mahomet qui disait cela, n'a pas parlé de la mort qui tue le chagrin.

Arsène HOUSSAYE.

### LE JEU DU HASARD

—Le mariage est une loterie, ma chérie!  
—Pas tout à fait. A la loterie, vous prenez un billet, et si vous perdez vous n'avez qu'à le déchirer, tandis que le billet du mariage...

# La folle histoire de Fridoline

Par Guy Chantepleure

I

Castelgentil, 5 octobre 190...

Ce matin, j'ai remis à Mme Armande Gloriette les trois chapitres que je venais de copier et par lesquels se termine la seconde partie de *Suave Amour*.

Mme Armande Gloriette — Amaury de Rochetorte pour les lecteurs du "Jardin des Modes" — n'a jété qu'un coup d'œil distraît sur les belles feuilles blanches nouées de rubans mauves où s'allongeaient en pointes élégantes, ma svelte calligraphie de secrétaire féminin, et, comme je m'informais des pages suivantes, elle a dit :

— Nous en resterons là pour l'instant, Fridoline. De graves soucis m'occupent l'esprit et j'ai des lettres à écrire, des lettres tout à fait personnelles.

Il m'a semblé discerner sur le visage clair de Mme Gloriette ce certain air mystérieux des gens qui portent de grands secrets et brûlent qu'on les leur arrache. Mais je ne me sentais pas assez sûre de ma perspicacité psychologique et de ses diagnostics pour poser à l'aventure une question qui eût pu paraître indelicat, au cas où elle n'eût pas été souhaitée. Si bien que, par discrétion — et peut-être aussi par malice — je n'ai rien demandé.

Les "graves soucis" qui voilaient d'une petite brume de rêve les yeux bleus d'Amaury de Rochetorte n'avaient pas détourné Mme Armande Gloriette du soin de se coiffer et de se vêtir à son avantage.

— Comment trouvez-vous ma robe neuve, Dol ? interrogea Mme Gloriette.

— Exquise, vraiment ! Cette nuance d'aurore est la plus douce que j'aie vue jamais. Vous avez l'air, madame, d'une grande belle fleur, ou d'un fantastique bonbon fondant, ... je ne sais pas au juste. On pense à un parfum de rose, et à un goût de glace à la fraise.

Elle se mit à rire.

— Vous avez, chère Dol, une manière à vous de dire les choses !

Mais le compliment ne lui avait pas déplu.

Elle le savait sincère.

Mme Gloriette est fort jolie. Et elle est grande, et elle est blonde, deux titres for-

mels à mon admiration la plus ingénue !

Je suis petite et je suis rousse ; si petite qu'en me caressant de cette mignarde appellation de Dol, diminutif très français de mon nom de Fridoline, Mme Armande qui sait l'anglais, pense "doll" et du sourire, traduit "poupée" ... si rousse que la plus affable indulgence ne peut se résoudre à m'accorder les circonstances atténuantes du "blond ardent" ou même du "blond vénitien."

— Quel dommage ! soupire quelquefois Mme Gloriette qui me traite en amie. Moins rousse et plus grande, vous seriez tout à fait gentille, Dol !

Et son regard d'affectueuse compassion exprime ce que "le chêne, un jour dit au roseau" : "La nature envers vous me semble bien injuste !"

De temps à autre, il arrive que ses lèvres ajoutent, en manière de consolation peut-être :

— Mon collier de perles d'or vous ferait une ceinture, Dol, et vos pieds se reposeraient à l'aise dans la légendaire pantoufle de verre. C'est une chose étrange que vous ayez les yeux bruns avec ces cheveux couleur de marrons d'Inde, et que vous n'ayez pas de taches de son !

Mais, absorbée par ses "graves soucis," et sa folle toilette, Mme Gloriette, aujourd'hui, n'a pas arrêté son attention sur mon insignifiante personne. D'une main languissante, elle m'a rendu le manuscrit aux rubans mauves et a conclu :

— Disposez de votre journée, Fridoline. Ma journée m'appartient donc ... Qu'en ferai-je ?

Il y a l'ourlet de ma robe à raies bleues que je dois recoudre ...

Il y a encore le *Jardin de l'Infante*, ce volume de vers que je veux lire : "Mon âme est une infante en robe de parade ..." Et ce vieux Noël du XVI<sup>e</sup> siècle que je veux chanter : "Va, mon ami, va, la lune s'éveille, va, mon ami, va, la lune s'en va ..."

Je pourrais aussi, malgré la pluie fine que je ne crains guère, faire une visite à mes amis les chrysanthèmes et renouveler les bouquets du salon. Je pourrais encore passer mon après-midi dans la "Tour du Chevalier" et, avec l'intention louable d'y achever le classement des vieux livres du coffre de fer, admirer des yeux et des doigts les belles reliures, m'amuser des enluminures et des vignettes, jusqu'au soir tombant.

Entre tant de soins divers, mon caprice a hésité.

Et me voici devant une table, laissant courir sur les pages vierges, cette plume que rien ne m'obligeait à manier aujourd'hui. C'est que j'ai envie de parler, et que je suis toute seule.

J'ai gagné ma retraite favorite, cette drôle de chambrette tout en haut de la "Tour du Chevalier," où Mme Armande a permis que j'installasse ma table, mes livres, mes choses préférées.

Ma petite retraite est simple comme une cellule. La "Tour du Chevalier" ayant

servi de cellier et de buanderie aux propriétaires qui précédèrent Mme Gloriette à Castelgentil, mes murs n'offrent à la lumière que l'humble blancheur de la chaux, mais je les ai décorés d'un lambeau de tapisserie à personnages magnifiques, de quelques naïves gravures anciennes dont Mme Armande ne se souciait pas et d'une bizarre panoplie faite avec de vieilles petites ombrelles, précieuses et flétries, découvertes par moi en une armoire du grenier. Une table de chêne sombre supporte mon attirail d'écrivaine ; sur un petit bahut de paysan, sculpté grossièrement et comme inachevé, un grand vase de Limoges, un peu ébréché, reçoit les fleurs de la saison.

La "Tour du Chevalier," seul et pauvre débris du château où se succédèrent jadis les seigneurs de Bergère, n'est plus qu'une infime dépendance du très moderne Castelgentil. A l'époque de la Révolution, elle était déjà fort déchuë. Le chevalier Hugues de Bergère, dernier du nom, y vivait chichement, consacrant tout son temps et les épaves de sa fortune à la recherche et à l'achat de livres rares qu'il aimait en maniaque. Avant d'émigrer, il scella dans un coffre de fonte les plus belles pièces de sa collection et les enterra mystérieusement comme un trésor. Il pensait revenir bientôt, mais il ne revint jamais et mourut en Allemagne.

Le printemps dernier, des ouvriers qui travaillaient dans le jardin de Castelgentil et creusaient profondément le sol pour construire une glacière, découvrirent un coffre énorme et tout rouillé. C'était le trésor du chevalier Hugues !

Mme Armande l'a fait déposer au rez-de-chaussée de la Tour, dans la pièce qu'on nomme la bibliothèque et où, d'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de livres. En été, souvent, nous allons nous réfugier là, goûtant la fraîcheur délicieuse des vieux murs. Dans l'âtre de la cheminée à hotte où saillie encore de la pierre usée le blason des Bergère, Mme Gloriette, par amour de la couleur locale, a placé son rouet, un rouet qui lui vient de Tiphaine, sa nourrice, mais elle ne sait pas filer. Moi, j'ai voulu apprendre, Tiphaine m'a appris. Et je sais ! C'est charmant ! Quand je m'ennuie, le vieux rouet me ronronne des contes et des chansons que nul ne connaît.

Au bas du jardin, là où la Loirette coule, le feuillage des peupliers brode le voile gris d'un peu d'or. Près du petit castel de brique rose, fier de ses tourelles comme Chenonceaux et de ses lanternes comme Chambord, des hêtres pourpres, que l'automne a roussis, ont la couleur de mes cheveux. Dans les massifs, les chrysanthèmes s'échevèlent. Il y en a de jaunes, de violets, de crèmes.

Pour s'harmoniser aux arbres d'automne, les fleurs sont belles et somptueuses. La nature n'a pas de plus brillante palette qu'en octobre, un coin de jardin ou de bois. J'aime l'automne, magnifique et délicat, riche de couleurs, de saveurs et de parfums ! Il ne m'inspire pas de mélancolie. Le dé-

Docteur J.-A. Lussier

DES HOPITAUX DE PARIS

Médecin de service à l'Hôpital St-Jean-de-Dieu

Maladies Nerveuses

195, Rue Berri - Montréal

Téléphone EST 3827

Consultations de 2 à 4 et 7 à 8 hrs P.M.

clin passager des choses n'est triste, je pense, qu'aux personnes vieillissantes; il leur rappelle qu'irremédiable et sans retour, est le déclin des êtres. Moi, je suis jeune...

J'aime l'automne, même quand il pleut. Et j'aime la vie! Ce n'est pas cependant qu'elle m'ait beaucoup comblée.

Mes yeux n'étaient pas encore ouverts à la lumière du jour qui m'enchantait aujourd'hui comme un privilège, que, déjà, j'étais une petite orpheline très pauvre. Mon père, le capitaine Deslys, trop confiant et ruiné par de faux amis, est mort d'une embolie, deux mois avant ma naissance; ma mère s'est éteinte de faiblesse, d'épuisement au moment même où je naissais.

Une bonne marraine, choisie par mes parents, m'a recueillie et élevée.

C'est elle qui m'a donné mon étrange nom de "Fridoline." Il la séduisait puérilement à cause d'un conte de fées qu'elle avait beaucoup aimé lorsqu'elle était très petite et dont, chose bizarre, elle ne se rappelait guère que cela.

Je ne crois vraiment point que la "Légende Dorée" parle d'une sainte Fridoline, mais, sans doute, dans un vieux livre, je ne sais où, une fée, une princesse ou une bergère — de celles qui épousent des rois — porte-t-elle ce nom précieux et drôlet.

Ma marraine habitait à Paris, dans le quartier du Luxembourg, une maison très haute dont les fenêtres prennent jour sur un jardin paisible. Elle n'était pas riche, mais une petite rente viagère lui assurait le nécessaire et quelque chose de plus. Près d'elle, je fus calme et gaie. Elle m'apprit à prier et à aimer le bien, à faire la charité, à ne pas désirer l'impossible.

Mlle Quenouillet, une maîtresse de pension qui demeurait dans la même rue que ma marraine, accepta la tâche ardue de m'instruire et y apporta tous ses soins, mais je lui fis peu d'honneur. J'étais vive et joyeuse et les livres m'ennuyaient. Quand Mlle Quenouillet s'efforçait de prendre, pour me reprocher mon indiscipline, des yeux graves et une voix sévère, je la fiasais rire d'un mot et l'apaisais d'un baiser.

Maintenant, tout ce passé me paraît lointain!

Comme mes parents, ma bonne marraine est morte. Avant de quitter ce monde, elle m'a confiée et fiancée à son neveu, Louis Niquet, mon ami d'enfance, en partageant entre nous deux sa "tirelire" — la petite somme que, par un miracle d'économie, elle avait mise de côté pour notre établissement.

J'avais alors seize ans, j'en ai dix-huit. Louis Niquet — Loulou comme on dit toujours — a fini son temps de régiment, puis il a trouvé un emploi à Tours, dans une grande maison de commerce. Moi, j'ai accepté le gagne-pain qui m'était offert et je suis devenue la secrétaire de Mme Armande Gloriette qui, très seule depuis la mort de son mari, l'avocat Gloriette, vit à la campagne en châtelaine et qui, se piquant de littérature, écrit des romans pour se distraire.

Lorsque la position de Loulou sera meilleure — au début de l'an prochain je pense, car Loulou réussit ayant, paraît-il, le commerce dans l'âme — nous nous marierons.

Et sans doute serons-nous heureux. J'attends l'avenir avec confiance, étant, comme ma bonne marraine, gaie par nature, prompte à la joie, habile à savourer à défaut d'un grand bonheur quantité de petites délices, et à illustrer de jolies images colorées, les textes les plus moroses.

J'écris, j'écris... Et la pluie tombe tou-

jours. Elle tinte contre les vitres. Quand on prête l'oreille, on entend aussi la Loirette qui, grosse par l'eau du ciel, enfle sa voix.

La Loirette est une toute petite Loire, comme Castelgentil est un tout petit château.

La Loirette et Castelgentil font songer à de jolis joujoux. Et sans doute l'une fut-elle créée et l'autre construit pour plaire à Mme Gloriette qui, toujours, paraît arranger la vie comme un jeu, dans les fictions qu'elle imagine et dans la réalité des jours. Sa préoccupation capitale est de ressembler au personnage qu'elle veut être et de remplir avec grâce le rôle qu'elle s'est attribué, celui d'une châtelaine lettrée, d'une intellectuelle élégante, d'une rêveuse délicate et solitaire. Ses ambitions sont modestes et rayonnent autour du clocher de Bergère sans souhaiter un autre centre. Et la jolie gloire de Bergère-sur-Loirette, Mme Armande n'en demande pas plus. Je ne l'ai jamais vue ni soucieuse, ni grave. Quels peuvent bien être ses "graves soucis"?

J'écris, j'écris! C'est amusant d'écrire à l'aventure comme on parlerait à quelque vieille amie complaisante.

Ainsi sans y songer, j'en suis venue à conter ma simple histoire.

"La simple histoire de Fridoline"!

Ce titre ingénu, je le moule en belle ronde à la première page du cahier où j'ai griffonné tout le jour.

Mais je n'ai que dix-huit ans. L'histoire de Fridolone n'est pas finie. Elle a encore pour moi tout l'intérêt de celles que, de semaine en semaine, on lit dans les revues ou les magazines et dont on ne peut savoir la fin. C'est la vie qui dit: "la suite à la semaine prochaine."

Cette suite, l'écrirai-je désormais, au hasard des jours et en guise de passe-temps, comme Mme Gloriette ajoute des chapitres à *Suave Amour*?

Peut-être!

Mon histoire sera très ennuyeuse, elle manquera de romanesque, elle manquera d'imprévu. Mais qu'importe après tout, puisque personne jamais ne la lira.

## II

Castelgentil, 8 octobre.

Mme Gloriette a fait des visites à Bergère et aux alentours. Je l'accompagnais.

Un événement défraye toutes les conversations. La Comédie-Française va donner au théâtre de Tours une représentation du *Jeu de l'Amour et du hasard*.

A propos de cette solennité, Mme Gloriette a disserté finement sur Marivaux et sa psychologie; à propos de je ne sais quoi, elle a parlé avec autorité de Schopenhauer et de Nietzsche que, très certainement, elle n'a jamais lus.

Ses jolis discours m'émerveillent. Avec quelques souvenirs d'un volume parcouru la veille ou deux phrases d'un article entrevu le matin, elle improvise une petite conférence.

Mme Gloriette a satisfait aux exigences de sa réputation d'intellectuelle, mais elle oublie *Suave Amour* qui, depuis trois jours, ne s'est pas enrichi d'une page.

En quelle navrante posture, cependant, elle a dû abandonner Mlle de Pontchevreuil, son héroïne!

Perdue dans l'esprit du chevaleresque marquis de Blancimier par les indignes calomnies de la perfide Mme de Mauvoisin, la douce et tendre Yolande de Pontchevreuil veut mourir. Elle s'est enfuie au bout du parc et, couchée dans la neige, elle attend le repos éternel.

Mme Gloriette me confie son plan, ses intentions qui, quelquefois, hésitent entre telle ou telle péripétie, et nous en discutons, arrivant à nous entretenir de ces personnages imaginés comme d'être bien réels que nous aurions connus, quoique, en vérité, nous nous plaisions à leur attribuer les aventures les moins vraisemblables.

Tout à l'heure je me suis anxieusement informée du sort de Mlle de Pontchevreuil!

— Madame, songez qu'elle git dans la neige, n'en avez-vous point souci? Est-ce Hervé de Blancimier qui va la trouver là?

— Non pas, c'est le baron Israël.

J'attendais plus de détails et j'annonçais mon espoir d'en savoir davantage. Mais, si volontiers proluxe d'ordinaire sur le chapitre de ses travaux, Mme Gloriette en demeura là.

— Laissons, dit-elle, ces inventions vaines. J'en suis, par moments, excédée, Fridoline. Elles sont aussi impuissantes à remplir le vide profond de mon existence qu'à tromper la solitude de mon cœur. Et parfois, je me sens triste à mourir. Pourtant, je n'ai que vingt-cinq ans!

J'ai compris le mot que Mme Gloriette voulait de moi. Il eût été cruel de le lui faire désirer plus longtemps.

— Jeune et belle comme vous voilà, il faut vous remarier, madame. Ainsi, vous ne serez plus ni triste, ni seule.

Mme Gloriette a soupiré.

— Qui sait? Dol, ma chère, Dieu m'est témoin que j'ai pleuré M. Gloriette, le meilleur des hommes! Cependant, que de fois j'ai connu, à ses côtés, cette vague impression de détresse dont je souffre aujourd'hui. M. Gloriette m'aima, Fridoline, mais c'était un esprit positif qui ne vibrerait pas. M. Gloriette m'aima et ne me comprit jamais!

— C'est, sans doute, madame, qu'inconsciemment, vous reprochiez au pauvre M. Gloriette de ne pas ressembler aux héros de romans qui hantaient déjà votre imagination, à l'explorateur Champlion de *Songe*

## UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est de grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

**Thomas Dussault Limitée**

281 Est S.-Catherine, Montréal.



héroïque ou à Hervé de Blancimier de *Suave Amour*.

Mme Gloriette sourit.

— Non, fit-elle, l'homme que je pourrais aimer serait un homme de pensée... un ami de l'étude... et du Rêve!

S'adoucissant jusqu'à la suavité, le sourire de Mme Gloriette songea... et son visage fut mystérieux.

Le moment ne me parut pas encore venu de hasarder une question discrète et d'ouvrir la porte joyeuse des confidences à ses "graves soucis."

Serait-ce l'histoire de Mme Armande Gloriette — et non pas celle de Fridoline Deslys — que je vais avoir à conter ?

Castelgentil, 10 octobre.

Ce sera l'histoire de Mme Gloriette!

Le soleil est revenu. Nous avons cueilli de roses, les dernières de la saison.

Octobre est si doux qu'après déjeuner, nous nous asseyons sur la terrasse qui surplombe le jardin d'assez haut pour laisser voir, au bas de la pente, sous les saules gris, le miroir clair de la Lorette.

Rosinette — la sœur de lait de Mme Gloriette, devenue sa femme de chambre, tandis que Tiphaine, sa nourrice, passait au royaume étincelant des casseroles — apporte le café servi dans des tasses minuscules de porcelaine anglaise.

Nous devisons à l'aventure. L'heure est calme et charmante.

Je ne pense pas que Mme Gloriette soit très bonne, bonne par nature et jusqu'au fond du cœur, mais elle n'est certainement pas méchante. Elle est aimable et facile à vivre. Son égoïsme a beaucoup de grâce, sa vanité toute simple est exempte de mauvais orgueil.

Mme Gloriette est habituée à mes défauts. Elle apprécie ma belle écriture et ma bonne humeur. Je me sens utile à son bien-être.

Je lui veux du bien, elle ne me veut pas de mal. Nos relations de secrétaire et de "patronne" sont les meilleures et les plus agréables du monde.

Aujourd'hui, sur la terrasse ensoleillée, Mme Armande a rêvé longtemps, une rose à la main, et, sans doute, n'entendait-elle qu'en sourdine et comme un vague accompagnement, le vieil air que je chantais:

*Il était un oiseau gris  
Comme une souris...*

Au refrain pourtant, elle tressaillit.

*— Aimez, aimez-moi, mon petit roi,  
Aimez, aimez-moi, mon petit roi,  
Donne moi ta foi, mon cœur est à toi!*

— Dolly, fit soudain la voix noncha-

lante, je vous ai parlé bien souvent de Mme Marginus, de ma bonne Simplicie, la plus fidèle et la plus chère de mes amies de pension.

Ma réponse fut plutôt évasive, car, à la vérité, ce nom, je l'entendais pour la première fois.

— Simplicie est aujourd'hui la femme d'un professeur très distingué et nous sommes en grande correspondance. Une longue lettre d'elle m'est arrivée ce matin.

Mme Armande s'interrompit et se mit à rire — un petit rire drôle, un peu gêné.

— Cette lettre, on dirait le commencement d'un roman, Fridoline.

Cette fois, une brève question m'échappa.

— Il s'agit d'un jeune homme ?

— D'un jeune homme, Fridoline, répliqua Mme Armande; oui, d'un jeune homme, d'une sorte de beau ténébreux qui vit en ermite, au fond d'un vieux Prieuré de Normandie et qui, lisant et travaillant, ne rêve que science et bibliophilie.

Je sais mal dissimuler les déceptions que j'éprouve:

— Oh! le pauvre rat de bibliothèque! m'écriai-je. Que peut-on vous dire de lui ?

Mme Armande prit une attitude digne:

— Des choses fort intéressantes, Fridoline. Ce grand laborieux est de nature timide et d'humeur sauvage. Une mère malade, presque infirme et tyrannique comme tous les impotents, l'a accaparé longtemps. Cependant, maintenant que la pauvre femme a achevé de mourir, il souffre de son isolement, et, se décidant à suivre les conseils de ses amis Marginus, il songe au mariage!

— Je crains qu'il n'y doive songer longtemps, déclarai-je. Il doit être ennuyeux comme un alphabet!

Mme Armande m'effleura d'un regard de pitié:

— Vous vous trompez, dit-elle, une si précieuse intellectualité n'ennuiera jamais que les sots. Aussi bien, ce jeune homme me paraît-il appartenir plutôt à la race des gens "ennuyables" qu'à celle des gens ennuyeux.

— Grand bien lui fasse, madame! Mais l'opinion de M. Marginus ne change rien à la mienne. Quelle femme voudrait d'un pareil hibou!

— Quelle femme, Fridoline? Une femme d'élite qui ne craindrait pas d'habiter la campagne, et que son intelligence et ses goûts rendraient digne de comprendre la vie d'un homme supérieur... de la partager et de l'embellir. Certes, une femme de ce caractère et de cette valeur n'est pas de celles qu'on fait bostonner à tous les bals de toutes les sous-préfectures. Mais Mme Marginus croit qu'il n'est pas impossible de rencontrer la réalité d'un tel idéal. Et pour être la femme de cet homme qu'une

banalité de salon méconnaîtrait...

Ici, Mme Armande baissa les yeux, modestement.

— Mme Marginus a pensé à moi, Fridoline.

Comme Mme Gloriette accueille indulgemment ma franchise un peu prime-sautière, je ne pris pas plus soin de lui cacher mes idées après avoir entendu sa confiance que, quelques minutes auparavant, quand j'étais censée n'en rien prévoir.

— Hé, madame, fis-je, le choix de Mme Marginus s'explique fort bien, car vous êtes de tous points charmante, mais vous périrez d'ennui dans ce vieux Prieuré, en tête-à-tête avec votre ermite bibliophile et toute sa science poussiéreuse de rongeur de papiers.

— Faites-moi l'honneur de croire, Fridoline, que je pourrais me plaire dans la société d'un homme accompli. D'ailleurs, pourquoi resterais-je enfermée? Celui dont nous parlons est riche, très riche. Avec lui, je voyagerai, luxe qu'aujourd'hui mes humbles revenus ne me permettent pas. Puis, sans doute, mon influence apprivoisera-t-elle quelque peu l'isolé que vous traitez de "hibou." Je compte bien avoir dans le cadre pittoresque du vieux Prieuré, le salon le plus intéressant de la province et y recevoir peu à peu toutes les gloires littéraires de Paris.

— Vous dit-on, madame, au moins, que ce "seigneur de la Tour d'Ivoire" soit un joli garçon ?

— Je hais les jolis garçons, Fridoline. Ce "seigneur de la Tour d'Ivoire," comme vous dites encore, est, paraît-il, fort distingué, quoique un peu gauche en ses allures et peu habitué au monde.

Je ne pus retenir un hochement de tête désapprobateur. Vraiment, je ne voyais pas Mme Gloriette mariée à ce jeune homme sans jeunesse, à ce "monsieur le Hibou," féru de vieilles pierres et de vieux bouquins!

— Soyez sûre, ma chère, dit-elle, que le protégé des Marginus vaut bien M. Louis Niquet.

— Louis Niquet, répondis-je tranquillement, me plaît tel qu'il est. Mais, sans doute, avec votre beauté, votre fortune, et vos goûts, madame, eussé-je souhaité un fiancé plus brillant.

Mme Gloriette n'avait pas de rancunes et, d'ailleurs, elle avait décidé de me confesser, dès ce jour, ses projets et même ses rêves.

Après un moment de silence, elle reprit:

— Pour me taquiner, Fridoline, vous raillez ce jeune homme sans le connaître...

— Hé, madame, répliquai-je malicieusement, ne l'admirez-vous pas sans le connaître plus que moi!

— Je suis, en tout cas, plus et mieux renseignée sur son compte, ma chère. Et,

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

**Dr. ARTHUR BEAUCHAMP**

CHIRURGIEN-DENTISTE

529 RUE S.-DENIS

Tél. Bell Est 3549

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

**JOSEPH FORTIER, Limitée**  
FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise  
Maison fondée en 1860  
Tél. MAIN 1287

**Hurtubise & Saint-Cyr**

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale. Etc.  
Agents Financiers, Emprunts négociés  
Administration de successions  
Agents Royal Insurance Co. Limitée  
Représentants des Révdes Soeurs Grises.

BUREAU:  
**EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE**  
PLACE D'ARMES

quand je vous aurai tout dit, vous apprécierez au moins la délicatesse et les sentiments raffinés dont il fait preuve. Ma confiance en vous, Dolly, est si grande que je veux vous apprendre ce qui ne m'a été dit à moi-même que sous le sceau du secret. Vivant à l'écart et trop étranger au monde pour y chercher la compagnie de sa vie, Séverin Jouvenel — c'est le nom du fiancé qu'on me destine — a dû accepter l'idée d'un mariage préparé par les amis qui s'intéressent à son bonheur. Mais les rites ordinaires des entrevues matrimoniales lui causent une véritable horreur. Avant de m'être présenté comme un fiancé possible, il veut me voir, il veut me connaître. Le prétexte de notre rencontre est admirable, et Mme Marginus, qui l'a combiné, mérite vraiment qu'on l'en félicite. Vous savez que je ne m'entends guère à la valeur des vieux livres et que je désirais, soit pour apprécier ma chance de posséder le "trésor du chevalier" soit pour me défaire d'une partie de ce trésor, recevoir l'avis désintéressé d'un homme compétent. Bref, pour être agréable à nos amis communs et aussi, soi-disant, parce que toute besogne de ce genre le passionne, M. Jouvenel consent à me prêter sa grande science bibliophile et à examiner, à étudier en connaisseur ces volumes vénérables dont j'ignore le prix. Cette mission d'expert, patronnée par les Marginus, justifiera son séjour à Bergère-sur-Loirette et sa présence quotidienne à Castelgentil. Je ne devais rien savoir de ces beaux projets et Simplicie, naturellement, m'a tout dit. La fable n'est-elle pas ingénieuse et jolie?

— Je la trouve imprudente surtout. Ne craignez vous pas, madame, que tout à vos bouquins et à son inconcevable manie, le bon jeune homme, oubliant de vous regarder et négligeant de vous entendre, ne s'avise point que vous êtes charmante et que peu de livres parlent aussi gentiment que vous?

— Vous êtes par trop taquine, Dol, fit Mme Gloriette sans se fâcher. Il me plaît plutôt de croire qu'au départ, M. Séverin Jouvenel s'embrouillera dans son rapport et me laissera fort mal renseignée, s'étant beaucoup plus occupé de ma personne que de ma bibliothèque!

— S'il doit en être autrement, madame, M. le Hibou mérite le nom que je lui donne et n'est qu'un aveugle devant la lumière du jour!

Et, vraiment, je le pensais comme je l'ai dit et viens de l'écrire. Toute grisée par cette plaisante perspective d'une conquête à faire et les illusions d'un avenir qui l'attire, Mme Gloriette était plus belle que je ne l'avais jamais vue.

— Fridoline, reprit-elle, songeuse, combien la vie est fantasque! Et qu'il faut peu de chose pour qu'elle se colore et se diversifie!... Un de ces jours ce jeune homme

sera là... et s'il me plaît...

Mme Gloriette balança doucement sa belle tête blonde, puis elle conclut:

— ...Je crois qu'il me plaira, Fridoline. J'écrirai l'histoire de Mme Armande Gloriette. J'aimerais que ce fût une belle histoire sentimentale et invraisemblable comme on les aimait autrefois, avec des coquetteries et des malentendus, des déguisements et des méprises, des jalousies, des soupirs, des fleurs, des sérénades.

### III

Castelgentil, 12 octobre.

Mon fiancé est venu. Il était maussade et cela m'a déplu. A mes reproches, il a repris sa bonne humeur et j'ai regretté sa maussaderie. Entre nous a traîné tout le jour ce malaise d'un duo, où, ne se rencontrant plus selon l'harmonie voulue, les voix égarées continuent leur chemin dans l'espoir louable de se rattraper et de se retrouver unies, fût-ce à l'accord final.

Notre accord final a été juste.

Nous nous sommes serré la main en bons camarades que nous sommes depuis tant d'années.

On dit que l'amour est aveugle... Je crois qu'on se trompe. L'amour a d'excellents yeux; il voit les défauts, les travers, les moindres imperfections de l'être aimé. Seulement, il leur trouve un charme.

Est-ce que je trouve un charme aux imperfections de Loulou Niquet?

Pauvre Loulou! Quand nous sommes restés quelques temps sans nous rencontrer, j'éprouve devant lui je ne sais quelle surprise. Il n'est plus l'ami d'enfance que j'ai toujours vu, il est un étranger... que je juge. Alors son visage réjouit me paraît lourd et trop coloré. La douceur veloutée de ses yeux noirs m'irrite. Son élégance voulue, qui exagère les modes, choque mon goût, comme aussi cette affectation qu'il apporte à employer sans cesse, avec un flegme d'initié, les mots en vogue à Paris, l'argot capricieux des chansons, des comédies ou tout simplement de la rue.

Est-ce que, quand nous serons mariés, je me sentirai parfois, seule et triste, à ses côtés, comme Mme Armande auprès de M. Gloriette, qui était un si excellent homme?

Mais non. D'entendre, ces jours-ci, tellement parler d'amour — à propos d'un mariage combien peu romanesque pourtant! — m'a un peu tourné la tête, je crois!

Mme Gloriette est une intellectuelle, une "chercheuse de quintessence", comme elle dit. Moi je ne suis qu'une petite fille ignorante, très simple, prête à aimer très simplement et sans attendre l'impossible, dans la paix d'une vie bourgeoise aux jours tous pareils.

Et Loulou Niquet est un brave garçon

sérieux, honnête, consciencieux. Et gai!... gai comme moi, s'amusant comme moi de très petites choses... pas tout à fait des mêmes peut-être, mais qu'importe!

Est-ce le dédain de Mme Gloriette qui me rend pour lui si peu indulgente? Vous n'épouseriez pas Louis Niquet, Mme Armande, oh! non! Mais moi, rien qu'à évoquer M. le Hibou, sa ruine et ses bouquins précieux, je bâille! La Providence, en vérité, sait ce qu'elle fait!

Castelgentil, une heure de la nuit.

La fameuse représentation du *Jeu de l'Amour et du Hasard* a été donnée au théâtre de Tours. Mme Gloriette et moi, nous y avons assisté dans une grande loge louée de compte à demi avec une famille de Bergère. Mme Gloriette resplendissait de beauté fraîche et d'espoir joyeux, avec un chapeau que Watteau ou Lancret eussent aimé peindre.

La pièce m'a paru charmante.

Estimant à très haut prix le don de son cœur et de sa main, Sylvia revêt le bonnet et le tablier de sa gentille soubrette pour recevoir le prétendant qu'on lui destine et l'étudier à loisir. Mais le futur fiancé qui n'est pas moins méfiant, comme on pense, a imaginé un subterfuge analogue et se présente à son tour déguisé en valet. Abusés l'un et l'autre, les deux jeunes gens s'aiment sans le vouloir. Sylvia lutte contre un sentiment dont elle rougit. Puis elle devine la ruse et, rassurée elle-même, elle veut savoir jusqu'à quel point elle est aimée, et si Dorante l'eût épousée simple soubrette. Alors l'amour triomphe! Dorante bravera tous les préjugés. Il adore Lisette. Et la coquette Sylvia est au comble du bonheur.

— Oui, Dorante, la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurais douter.

À l'exposer en quelques mots, cette donnée qui repose sur l'amour d'une jeune fille pour un homme qu'elle croit être un valet et d'un jeune homme pour une jeune fille qu'il croit être une servante, paraît déplaisante et vulgaire... Marivaux en a fait une chose exquise et raffinée. Et c'est à la réflexion seulement, je crois, qu'on admire le tact et l'habileté prodigieuse avec lesquels, se jouant des difficultés, il a su escamoter tout ce qui, dans un pareil sujet, semblerait devoir choquer un public délicat.

Au retour, j'ai soumis cette remarque à Mme Gloriette, comme nous parlions de notre soirée, de Sylvia et de Dorante qui hantaient encore nos folles imaginations de femmes.

Mme Gloriette l'approuva.

— Vous avez raison, Fridoline, fit-elle, et Marivaux est un grand magicien. De nos

## LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, -Édifice du Crédit Foncier Franco-Canadien.-

Capital souscrit: \$500,000.

Reserve et Profits non distribués: \$164,594.79.

Fonds administrés: \$12,337,862.91

Administration de Successions  
de Fidéli-commis  
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les  
liquidations et faillites.

ASSURANCES:

Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

VOUTES DE SURETÉ

Téléphonez ou écrivez pour  
renseignements.

DIRECTION:

MARTIAL CHEVALIER, Directeur Général.

J.-THEO. LECLERC, Secrétaire.

jours, on n'eût pas tant osé; on eût fait de de Lisette une charmante institutrice et du valet Bourguignon quelque précepteur-poète, quelque intendant à la Feuillet. Ainsi, on eût plus simplement écarté toute évocation désobligeante. Mais, Dolly, que cette pièce est jolie! quelle incomparable subtilité! Et que ce sujet, où quelque chose eût pu blesser notre délicatesse, est délicat pourtant et d'un sentiment exquis! Hé! ma chère, savez-vous bien que cette délicieuse méfiance qui inspire à Dorante le désir d'approcher Sylvia, sous un nom d'emprunt, ressemble singulièrement au scrupule de Séverin Jouvenel qui veut me connaître et m'aimer sans que la pensée d'un mariage convenu s'élève entre nous. En vérité, je comprends et j'apprécie ces grands raffinements d'âme. J'aurais voulu être Sylvia, Fridoline, être aimée sous la coiffe de Lisette, épousée, non pas pour ce que je suis, mais malgré ce que je semblerais être. N'admirez-vous pas chez un homme du XXe siècle, cette jolie ruse à la Marivaux?

J'ai souri. Toute chose maintenant nous ramène à M. Séverin Jouvenel. . . Mme Gloriette se fait de lui un idéal, je crois. Pourvu que, le voyant, enfin, elle ne se trouve pas trop déçue!

Ces paroles dites, nous nous sommes tues longtemps.

Castelgentil, 14 octobre.

Voilà bien une idée de faiseuse de contes!

Mme Gloriette veut, comme la coquette Sylvia, prendre la place de Lisette pour mieux observer Dorante et l'étudier à son aise sans être connue de lui. Et l'aimable Dorante, le Dorante de Castelgentil, ce sera Séverin Jouvenel. Et la complaisante Lisette, la Lisette du XXe siècle, paraît-il. ce sera moi!

Mme Gloriette veut que, pour ses beaux yeux et son bel esprit, M. le Hibou subjugué, oubliant projets de mariage et conseils d'amis, perde la raison jusqu'à demander la main, d'une fille pauvre, d'une petite secrétaire, quitte à retrouver cette raison égarée en apprenant dans la joie des accordeuses que la splendeur de la rose peut parfois se cacher sous la feuille modeste de la violette et qu'une châtelaine élégante et bien munie d'argent, peut emprunter un instant, pour être mieux aimée, sinon le déguisement d'une soubrette, au moins le costume et l'humble condition d'une orpheline sans le sou.

La perspective de cette ruse sentimentale, suivie d'un dénouement si galant, transporte Mme Gloriette!

— Oh! Dolly, quelle amusante et délicieuse comédie! J'y ai pensé toute la nuit! Pour notre docte visiteur, vous serez Armande Gloriette, la maîtresse de Castel-

gentil, et je serai Fridoline Deslys, votre compagne et votre secrétaire. Vous êtes gracieuse et vous avez de l'esprit, on ne pourra être surpris de vous voir à ma place, et, peu à peu, cependant, on s'étonnera de me voir à la vôtre. Séverin Jouvenel, Dolly, vous trouvera gentille, mais il aura vite décidé que vous n'êtes point faite pour lui. Vous êtes gaie, Dolly, et il est pensif, vous aimez le bruit et le mouvement et il ne se plaît que dans la paix et le silence; vous êtes frivole et il est profond; il est fort cultivé, savant même, et vous n'avez jamais appris ni lu qu'à tort et à travers et selon votre fantaisie. Il attendra de vous quelque parole réfléchie, au moment même où vous lui rirez au nez. Alors, déçu dans son secret espoir, il devinera près de vous, dans l'ombre, celle qui semble avoir été mise au monde pour être la compagne d'un intellectuel! Vous me garderez toujours à vos côtés, comme par convenance. Et je ne serai certainement pas maladroite à faire valoir, dans les demi-teintes, la délicate supériorité d'esprit que l'on me reconnaît; vous me laisserez tout l'honneur de mes œuvres littéraires. Armande ou Fridoline, je reste Amaury de Rochetorte. La jeune secrétaire sera chargée de conduire M. Séverin Jouvenel à la bibliothèque et de lui montrer les livres du Chevalier Hugues. Mille soins, mille travaux communs rapprocheront ces deux êtres, hier inconnus l'un à l'autre. Une lutte terrible troublera ce cœur d'homme. Mais, passionnément épris, incapable de rester longtemps attaché à de vils intérêts, Séverin Jouvenel offrira bientôt son amour et son nom à la pauvre Fridoline. . . qui lui dira: "Je m'appelle Armande Gloriette," ajoutant comme Sylvia: "Jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquiescer!" Ah! Fridoline, ne serait-ce pas la plus adorable aventure? Et ne seriez-vous pas bien aise d'avoir contribué à un tel dénouement!

Ainsi parla Mme Gloriette. Elle dit encore beaucoup d'autres choses pour me convaincre et m'amener à servir ses projets.

— Fridoline, conclut-elle, me refuserez-vous le premier petit service un peu difficile que je vous demande? Et difficile, c'est une manière de parler! Qu'aurez-vous à faire? Je ne vous prie point de jouer un rôle, en somme, mais d'être vous-même, simplement. N'oubliez pas qu'il s'agit du bonheur de ma vie et que votre bonheur à vous est assuré. Ne voudriez-vous pas, lorsque vous partirez, me laisser joyeuse, aimée? Oh! songez quelle douceur et quel orgueil je retirerais de tout ceci!

Et ses yeux priaient comme ceux d'une fillette qui voudrait des confitures. Cela ne m'empêcha pas de multiplier les objections les plus sensées et même les plus sau-

grenues.

Je fis observer à Mme Gloriette qu'en pleine réalité, au xxe siècle, cette jolie comédie pourrait paraître bien étrange, qu'elle pourrait déplaire au principal intéressé, qu'il y avait là comme un peu de tromperie et que, même pour leur plus grand bien, les hommes n'aiment point à être dupes, que celui-ci, d'ailleurs, s'aviserait de la supercherie, s'étant fait décrire, sans doute, la vraie Mme Gloriette dont le signalement ne répondait guère à ma personne; que je ne me sentais aucunement certaine de ne pas m'embarrasser dans un rôle de belle dame, comme une fillette dans la queue d'une robe de sa mère; qu'elle-même ne jouerait peut-être pas sans oublier ni défaillances le personnage d'une modeste petite secrétaire; que ces procédés extraordinaires pourraient froisser les Marginus et leur causer de l'ennui; qu'il pourrait arriver enfin, — puisque tout arrive! — que M. Séverin Jouvenel s'avisât de préférer les petites aux grandes et les rousses aux blondes, et que, touchée de ses hommages, la fausse Mme Gloriette s'éveillât, un beau jour, tout amoureuse de lui!

Mme Armande eut réponse à tout. Elle était certaine que la fin de l'aventure justifierait à notre gloire les jolis moyens employés; que Séverin Jouvenel — et, partant, M. Marginus et sa femme — jugeraient l'histoire merveilleuse et charmante, en raison même de ses contrastes avec l'horrible banalité des temps actuels; que, d'ailleurs, je ne m'entendais guère au caractère des hommes; que celui-ci serait flatté d'être estimé si haut; que j'étais bien trop fine pour ne pas me tirer à merveille de mon rôle et, elle-même, bien trop pénétrée du charme de la gageure pour oublier jamais le sien; que j'avais de la grâce sans beauté et que la beauté était plus gracieuse encore que la grâce; que Séverin Jouvenel était bien trop sage pour s'empêcher d'une petite folle et, moi, bien trop folle pour être jamais amoureuse de qui que ce fût.

Puis Mme Gloriette eut les larmes aux yeux.

— Dolly, fit-elle, vos mauvaises raisons ne sont pas même de bons prétextes. Dolly, ma petite Dolly, point de refus, je vous en supplie! Si vous dites oui, c'est la joie et le triomphe de ma vie. Si vous dites non. . .

Elle n'acheva pas, un beau petit sanglot fut la péroraison du discours.

J'en fus saisie, car, à la vérité, je n'attachais pas à la chose tant d'importance pour me laisser prier ainsi, et, peut-être, à mon désir de taquiner s'était-il mêlé de la résistance.

Puisque Mme Gloriette tenait si fort à son jeu et en prenait toute l'initiative, j'étais prête à lui obéir. La chose, en somme, était assez divertissante. Et puis, qui sait? avant l'arrivée de M. le Hibou, Mme Gloriette avait bien le temps de changer de caprice.

— Soit, madame, ai-je dit. Je vous obéirai de mon mieux. Ce que vous me contez de M. Séverin Jouvenel ne me promet point une tâche amusante, il s'en faut. Mais, puisqu'il ne s'agit, après tout, que de déplaire à ce carême-prenant, je suis bien à votre disposition, et même à la sienne!

Mme Armande m'a embrassée.  
— Vous êtes un amour de Fridoline! Oui, ma chère, il ne s'agira que de lui déplaire et, pour cela, vous n'aurez qu'à vous montrer telle que vous êtes, ce sera la chose la plus facile du monde, chère Dolly, vous verrez.

Puis, ce furent des projets joyeux.  
— Dolly, j'attends chaque jour une let-

## Grande Vente de Février

Des Occasions Exceptionnelles

25% à 50% Sur toutes nos marchandises

Une visite est sollicitée.

647

Rue STE-CATHERINE  
OUEST

M. F. Cahill  
à Combourg

Tél. Up. 1360

Angle  
de la rue Crescent

tre de Simplicie Marginus qui doit m'annoncer l'arrivée de Dorante, deux ou trois jours à l'avance, afin que nous nous y préparions. / Je ne puis vous prêter mes toilettes, vous vous perdriez dedans comme une petite souris dans un rideau. Mais, sur votre robe de velours bleu roi, vous porterez mon col de Bruges. Moi, je mettrai ma petite robe gris clair, avec un col et des manchettes de linon. Ainsi je serai toute simplette... et vous savez que cette robe me rajeunit. Dolly, nous étudierons chaque chose, pour cette première entrevue. Il faut que tout soit réglé. Les jours suivants, peut-être ferons-nous des promenades. Savez-vous que M. Séverin Jouvenel possède, de l'autre côté de Tours, une fort jolie propriété, héritage d'une tante, je crois. Sans doute voudra-t-il nous recevoir à la villa des Saules et nous faire les honneurs de quelque goûter. La maison, paraît-il, est charmante et le jardin plein de fleurs.

Nous avons ainsi papoté tout le jour. *Suave Amour* n'avance pas et Yolande de Pontchevreuil dort toujours dans la neige.

## IV

Castelgentil, 16 octobre.

Comme au retour du théâtre, me voici tout agitée, ne pouvant dormir et, par besoin de causer, écrivant après minuit, écrivant l'histoire de Mme Armande.

Un détail intime. J'ai coutume de laver et de rincer abondamment ma rousse chevelure à l'eau de camomille. Aujourd'hui j'ai procédé à cette opération, puis j'ai profité du beau temps pour faire sécher ma toison au grand air.

J'ai mis une drôle de robe qui me vient de ma bonne marraine. C'est un large fourreau de soie couleur de feuille morte qui fut taillé dans une robe d'autrefois, toute garnie de volants.

Cette espèce de robe de chambre, très vieille et joliment fanée, m'est précieuse, quand je craindrais de gâter mes vêtements personnels. J'aime sa riche souplesse et sa teinte vive et chaude qui sied à ma carnation blanche. Mes cheveux la couvrent, non pas comme un manteau, j'ai le regret de le dire, — ils ne sont pas exceptionnellement longs, — mais comme une ample et somptueuse pèlerine.

Ainsi vêtue, j'ai été m'installer en haut

du jardin, dans un coin que j'affectionne, près du mur de clôture et de la petite porte qui ouvre sur les bois. C'est une délicieuse clairière où le gazon est doublé de mousse. On s'y croirait bien loin de toute demeure banale, dans le royaume des arbres; cependant aux heures brillantes du jour, les plus magnifiques rayons l'inondent.

Je me suis allongée dans l'herbe, un peu de côté, mes cheveux au soleil. Oh! le glorieux après-midi, l'incomparable ciel d'un bleu si pur, si doux, si fragile!

Qu'il fait bon!

Je regarde. Jamais mon coin de jardin, noble et fruste comme un coin de forêt, n'est plus beau qu'en automne, lorsque les chênes sont blonds et les hêtres roux.

J'ai envie de dormir ou de rêver. Je pense à Mlle de Pontchevreuil qui gît dans la neige et dont le sommeil prolongé ne valait pas ce temps de repos délicieux.

Et peut-être ai-je vraiment dormi, roulée dans ma belle robe de soie couleur de feuille morte? Je ne sais plus. En tous cas, je me suis demandé soudain si je ne rêvais pas.

— Je me suis égaré, je crois. Pourriez-vous me renseigner, mon enfant?

Je n'étais plus seule dans ma clairière! Une voix parlait derrière moi, près de moi — une de ces voix d'homme un peu basses qui sont comme plus masculines que les autres.

— Je vous demande pardon, mademoiselle.

L'intrus était gêné, confus. C'était un homme plutôt grand, plutôt maigre, avec des épaules larges et un vêtement noir qui paraissait ridicule au milieu des arbres. Il avait une figure claire assez régulière, imberbe ou rasée de très près, des cheveux châtain sombre, coupés en brosse, des yeux foncés aussi, noirs, je crois, des yeux myopes qui se tendaient drôlement pour voir, comme éblouis par la lumière.

J'étais horriblement vexée d'être surprise en ce costume, avec mes cheveux à la débandade.

Bien que mon attitude fût peu engageante, le jeune homme (car il était jeune après tout) reprit:

— Je me suis égaré. Je ne connais pas ces bois. Et cette porte était entr'ouverte. Je vous prie de m'excuser, mademoiselle. Suis-je bien loin de Castelgentil?

— Je vais prévenir Mme Gloriette! répliquai-je tout à coup, sans plus m'informer, m'élançant déjà vers le château.

Le visiteur me rejoignit:

— Voulez-vous, dit-il, avoir la bonté de prendre ma carte et de dire à Mme Gloriette que je lui apporte des nouvelles de son amie Mme Marginus?

Bientôt j'entraîs comme une rafale chez Mme Gloriette.

— Madame, criai-je, hâletante, il est là! Je lui tendis le petit morceau de carton gravé où paraissait le nom tant de fois prononcé: *Séverin Jouvenel*.

Puis, tout d'un souffle, je contai l'aventure du jardin, concluant:

— Voilà nos beaux projets dans l'eau!

Mais Mme Gloriette gardait un calme admirable.

— Pourquoi? dit-elle. Au contraire, tout ceci est à merveille. Je vais descendre au salon et recevoir M. Jouvenel. Je lui dirai que Mme Gloriette n'étant pas tout à fait prête, le prie de bien vouloir l'attendre un moment. Et c'est en ma compagnie qu'il attendra.

— Mais, et moi?

— Vous, ma mignonne, vous allez vous mettre en toilette, puis, vous arriverez, souriante, en vous excusant sans trop insister. M. Séverin pensera que, contrariée d'être vue dans un costume peu seyant, Mme Gloriette a préféré, tout d'abord, ne point se nommer et abrégé ainsi les compliments de bienvenue. Ne vous chagrinez donc pas de ces débuts à côté du protocole. L'imprévu a son charme et son utilité.

Un long moment après, suivant ces indications précises, je suis donc descendue, vêtue de la fameuse robe de velours bleu, parée du col de Burges.

M. le Hibou et Mme Gloriette étaient assis en face l'un de l'autre dans le salon "modern style." Ils se levèrent respectueusement, quand je fis mon entrée, très préoccupée d'être digne et avec une terrible, une angoissante, une abominable envie de rire.

M. le Hibou vint à moi en balbutiant quelque chose. Je lui tendis la main majestueusement et voulus répondre. Mais alors, mon rire éclata; il se déroula en fusées, en cascades, rebondit, s'égrenait, repartit de plus belle, et pendant une bonne minute, je fus incapable d'articuler un mot.

M. le Hibou souriait, ce qui lui donnait un air tout jeune, presque l'air d'un gamin; sûrement, il n'a pas beaucoup plus de vingt ans. Et soudain, il m'apparut que ses yeux n'étaient pas noirs, mais tout bleus, et que c'étaient les cils qui leur donnaient cet aspect d'yeux sombres.

Quand je repris haleine, ma honte était profonde. Et ma contenance fut aussi embarrassée que celle de mon visiteur.

— Hélas! monsieur! fis-je, vous allez avoir bien mauvaise opinion de moi!

Il dit que non, je crois, et sourit encore avec un air de ne plus savoir qu'ajouter.

Je continuai:

— Je m'étais lavé les cheveux, monsieur, vous comprenez... je les séchais au soleil, c'est pour ça... vous comprenez...

Il dit encore:

— Certainement, madame.

Je le fis asseoir et, reconquérant tout mon sérieux, je me mis à disserter sur le temps "qui était beau pour la saison... mais un peu frais..." Et cela dura interminablement!

Comme il prenait congé, je me souvins des instructions de Mme Gloriette et le pria de bien vouloir partager notre modeste dîner, sans aucune cérémonie.

Il accepta. Et, le soir, la fausse Mme Gloriette ayant une lettre à finir, ce fut

**Véritable Protecteur de la Beauté  
de la Femme—Le**

**LAIT DES DAMES  
ROMAINES**



devrait être sur la table de toilette de toute femme soucieuse de sa beauté. Il rehausse la blancheur et la finesse de la peau, éclaircit le teint, empêche et fait disparaître: Rougeurs, Boutons, Dartres, Points Noirs, etc. Préviennent les rides.

En vente partout, Rose ou Blanc, 50c  
Exigez le nouvel emballage.

ENVOYEZ 10c pour ECHANTILLON GÉNÉRAL

**Cooper & Co., Chambre 103**  
55, RUE des COMMISSAIRES, O. MONTREAL

encore la secrétaire — la fausse secrétaire — qui reçut M. le Hibou.

Je ne me montraï qu'ensuite.

La conversation fut plus animée tant j'apportais de ruse à en passer la conduite à Mme Gloriette qui n'était jamais à court.

D'abord on parla des Marginus et, comme je ne les connaissais pas du tout, je me contentais de questionner avec aisance.

Le chapitre des livres du chevalier Hugues n'étant pas épuisé, M. Séverin Jovenel y revint et aussitôt je m'empressai de le mettre en communication directe avec ma belle secrétaire.

— Voici, dis-je, Mlle Deslys qui vous écoute émerveillée; elle aime les livres à la passion! Moi, je n'y entends rien.

"Mlle Deslys" exhalait sa passion du livre! Aussi bien, je ne la crois pas beaucoup plus ferrée que moi en la matière. Je le vis aux réponses vagues qu'elle esquissa, lorsque M. Séverin lui eut posé, sur le trésor du chevalier bibliophile, quelques questions précises, techniques.

Il y eut un silence douloureux. Mais, M. Séverin m'ayant dit: "Vous écrivez des romans, madame?" je nous sentis sauvées et faillis jeter un cri de délivrance.

— Je n'ai pas ce talent, répliquai-je, c'est Mlle Fridoline Deslys, mon aimable secrétaire qui signe du pseudonyme d'Amaury de Rochetorte les œuvres charmantes que vous avez lues.

— Je ne les ai pas lues, avoua M. le Hibou, je lis peu de romans, mais on m'en a parlé.

Mme Gloriette, délicate dans sa robe gris tourterelle, prit la parole d'un ton modeste:

— Ces romans n'ont d'autre mérite que celui de la sincérité, dit-elle. Ils ont été envoyés à Mme Marginus par Mme Gloriette qui s'est amusée à n'en point nommer l'auteur. Je suis confuse qu'on les lui ait attribués.

Séverin Jovenel eut un air très poli.

— Mais pourquoi donc, mademoiselle?

Mme Armande fut charmée et, tout de suite, elle soupira:

— J'écris encore autre chose...

Et elle continua...

Les soirées étant fraîches, on avait allumé un grand feu de bois, le premier de l'année. Assise près de l'âtre, je n'écoutais plus du tout ce que disait Mme Armande. Je pensais à beaucoup de choses indécisées. J'eus comme un sursaut de réveil, lorsque M. le Hibou s'approcha de la lampe, à quelques pas de moi.

Il examinait scrupuleusement un morceau de dentelle ancienne.

Comment Mme Gloriette en était-elle venue à s'occuper de cette précieuse vieille chose, achetée récemment et dont elle désirait connaître l'âge et la provenance? je ne le saurai sans doute jamais. Mais, au moment même où mentalement, je la railais de consulter un personnage si sérieux sur un objet si frivole, et de prêter la science universelle à son myope amateur de bouquins, M. le Hibou, paisible, déclarait:

— C'est un point d'Argentan, de l'époque Louis XVI, je crois. Voyez le charmant effet obtenu par la variété des fonds de réseaux, un des caractères spéciaux de cette dentelle. Le peintre Boucher montrait une grande préférence pour le point d'Argentan.

Complaisamment, en homme qui sait tout et qui est content d'en avoir long à dire sans frais d'imagination, M. le Hibou compara le point d'Argentan à son aîné le point d'Alençon, employa des termes de métier pour exposer les procédés des anciennes dentellières, rappela l'initiative de Colbert et l'influence des ouvrières de Venise. Il parlait gravement, savamment, décrivant la beauté des vieux points de France du ton dont il eût énoncé une formule de chimie ou quelque chose d'analogue.

Mme Armande roucoulait:

— Comme cela m'intéresse!

Tout à coup, sans trop savoir pourquoi, j'ai eu un moment d'impatience et me levai délibérément:

— Moi, ça ne m'intéresse pas. Et, d'ailleurs, que les belles vieilles dentelles si riches, si fines, si gracieusement ou si noblement fleuries, aient été faites par des ouvrières sur le plancher de tout le monde, je n'en crois rien. Les belles dentelles, ce sont des fées qui les tissent ou des libellules ou encore de fragiles araignées d'espèces rares et tout argentées. Elles travaillent dans l'air, au-dessus de l'eau, ou sur les rayons de la lune, voilà ce que je crois.

Ce que je disais était absurde, — je le sentais fort bien.

Mme Gloriette a pris un air confus.

— Oh! madame!

M. Séverin Jovenel souriait:

— Vous avez certainement raison, madame, seulement les libellules et les fées ne révèlent pas leurs secrets au vulgaire. Alors, les pauvres gens, qu'elles n'honorent point de leurs merveilleuses confidences, disent bonnement ce qu'ils savent, pour ne pas paraître trop ignorants.

Il ne m'a pas paru que la réponse fût maladroite. M. le Hibou n'est pas sot, mais il est timide et, comme on disait autrefois, "il ne sait pas le monde."

Malgré les moments de silence et mes sottises, Mme Gloriette, elle, se montre ravie, oh! ravie! Séverin Jovenel est charmant, d'abord... et tout à fait comme elle le rêvait!

— Avez-vous remarqué son profil, Fridoline? Et comme c'est joli ce qu'il a dit des dentelles. Il a de beaux yeux, n'est-ce pas? quelle réserve distinguée! Ah! il a été très bien, et moi aussi, Fridoline! Je sens que je lui plais. Quant à vous, ma chère, il faut que je vous complimente. Vous avez joué votre rôle à la perfection. Jamais je n'eusse espéré que vous vous y montrassiez si naturelle, et tellement comme je le souhaitais!

Elle se tut, puis eut un petit rire.

— C'est amusant! Avant dîner, quand nous étions seuls, Séverin Jovenel m'a dit: "Je croyais que Mme Gloriette était grande et blonde." J'ai répondu: "C'est Mme Marginus qui vous a dit cela, par plaisanterie et, je suppose, par amitié en même temps; de dire "petite et rousse" n'annonçant pas la beauté."

J'interrompis Mme Gloriette:

— Pourquoi avez-vous parlé ainsi? m'écriai-je, vexée.

— Mais c'est la vérité, Fridoline? et d'ailleurs j'ai ajouté: "Il faut voir Mme Gloriette pour comprendre qu'elle est charmante." La réplique n'était-elle pas bien imaginée?

— Alors, qu'à dit M. Jovenel?

— Mais il n'a rien dit ma chère, que voulez-vous qu'il ait dit?

Je me suis tue.

Il était tard et notre dialogue s'est arrêté là.

Ce que j'aurais voulu qu'il eût dit? Je ne sais pas, moi! Mais il aurait pu dire quelque chose tout de même.

Mme Gloriette s'est réveillée avec la migraine.

Dès huit heures, elle m'envoie chercher. Je la trouve enfoncée dans ses oreillers, au milieu de ténèbres qui sentent l'éther et l'eau de Cologne.

— Fridoline, qu'allons-nous faire? Vous savez qu'il vient ce matin.

— C'est bien simple, madame. Nous allons lui expédier Tiphaine ou Rosinette, afin qu'il ne vienne pas, Mme Gloriette étant souffrante.

— Mais ce serait absurde, ma chère, il croirait à une défaite, à un congé, et, tout de go, regagnerait sa Normandie. On le dit très ombrageux!

— Alors, laissez-le venir et bouquiner à son aise dans la bibliothèque, puisqu'il est ici pour cela. Vous sachant malade, il ne pourra s'étonner de n'être pas invité aux repas et les prendra à l'Hôtel de l'Arbre en fleurs où il est descendu.

— Oui, mais à l'Hôtel de l'Arbre en fleurs, qui sait si quelque malencontreuse conversation de table n'éventera pas notre jolie ruse.

— Oh! je ne crois pas M. le Hibou assez bavard pour parler à n'importe qui!

— Soit, mais il est assez poli pour répondre si n'importe qui lui parle et... un mot malheureux est vite dit! Quel guignon, alors que tout s'annonçait si bien pour le triomphe de mes beaux projets!

— Vous n'avez qu'une grosse migraine, madame, un peu de patience, et demain, vous serez fraîche et vaillante.

— Fridoline, il était convenu que M. Jovenel me trouverait ce matin, dans la bibliothèque pour lui remettre les livres du chevalier. Soyez-y à ma place. Et puis, machère, invitez-le à déjeuner. Pour la vraisemblance de la fable, une migraine de votre secrétaire ne doit être en cette maison qu'un incident

## PRODUITS DE BEAUTE CLARKS

Parfumerie Royale - 16 rue Vivienne, Paris

Pour être élégante, soyez mince. LA CURE DE L'OBESITE (excès d'embonpoint) obtenue sans drogues nuisibles. Prenez tous les deux jours un bain dans lequel vous mettez des SELS AMAIGRISSANTS CLARKS

Résultats rapides.

La boîte pour un bain.....\$0.60

Les 12 boîtes.....6.00

PATE AMAIGRISSANTE. Fait fondre et disparaître tous les dépôts de graisse en excès dans les cellules sous épidermiques, s'emploie en massage, avec la main, ou en frictions sur les parties engorgées

Le flacon.....\$1.85.

La FRISURE IDEALE, obtenue dans un quart d'heure. Tient par tous les temps et même après le bain. Fixe les cheveux dans la position donnée.....Le paquet 70 cts.

BAINS parfumés à la violette ou à l'Eau de Cologne de Russie

La boîte de 6 Bains \$1.00

" " " 12 " \$1.80

Envol franco contre mandat poste, adressé à

THE CANADIAN EXCHANGE CO., Dépositaires, 15 Rue St-Jacques, MONTREAL



secondaire. Et puis qui sait? Peut-être n'est-il pas d'une trop mauvaise politique de se faire un peu regretter, Fridoline?

Vraiment, si j'avais besoin d'apprendre l'humilité, je serais à bonne école!

— Dolly, ma mignonne, tout est entendu ainsi, n'est-ce pas?

Moi, je boude un peu.

— Ça m'ennuie, madame. Ça m'ennuie beaucoup. Avec les gens savants, je n'ai pas de conversation et je crains bien que ce monsieur n'en ait avec personne. Ce sera mortel, tout simplement!

— Dolly n'ajoutez pas à mon mal. Dolly, vous recevrez Séverin Jouvenel, et vous l'invitez à déjeuner et à dîner.

Je boude encore, puis il faut que je cède.

Et tout à l'heure, M. le Hibou va venir.

Je l'attends dans la bibliothèque.

Les livres du chevalier ont été disposés sur une longue table. Beaucoup d'entre eux portent d'admirables reliures de cuir foncé, gravées de rinceaux et de fleurons d'or. Il y a aussi des reliures de velours, d'ivoire, de métal, ornées d'emblèmes et d'armoiries; d'autres, d'une grande richesse, sont faites d'une sorte de mosaïque, de petits morceaux de cuir, parés et ouvragés merveilleusement et incrustés dans un fond de couleur différente.

J'aime ces vieux livres précieusement vêtus. Ils ont un air de noblesse.

M. Séverin Jouvenel est venu. J'ai cru devoir lui dire en raison de quelles circonstances, il me trouvait là. Il s'est excusé tant bien que mal du dérangement qu'il me causait.

— Ma pauvre secrétaire a la migraine.

— Oh! j'en suis fâché! C'est si douloureux!

— Elle est charmante, n'est-ce pas?

— Charmante.

— Et c'est une femme supérieure. Je suis heureuse, quand je la vois appréciée à sa valeur.

M. Séverin Jouvenel a grandement admiré les vieux livres.

En les regardant, en les touchant, en les ouvrant avec un respect, une délicatesse, des précautions que je ne puis décrire, il manifestait une joie d'enfant, une joie ingénue, expansive, qui m'amusait chez ce grand garçon sérieux.

— Oh! la "Lumière du Cloître" avec les eaux-fortes de Callot. Et ces Elzéviros, en pleine marge! Le Virgile de 1636! Et l'édition sans date de l'Imitation! C'est sans prix. Et ces six gros volumes c'est le Molière de Prault. Madame, admirez la grâce inimitable de ces titres, de ces guirlandes, de ces vignettes de Moreau le Jeune, et, dans ce *Daphnis et Chloé* de Coustelier, les exquises compositions de Cochin. Mais ce volume: ... est-il possible que ce soit...

mais oui... *La Nef des Fous!* Oh! si ce n'est pas une imitation habile, quel trésor! Songez, madame, un ouvrage de l'école Baloise, imprimé au xve siècle! Avez-vous remarqué ces Grolier, avec la devise "*Portio mea, Domine sit in terra viventium...*" Quel travail splendide! Je suis vraiment ébloui!

Moi, je souriais. Il s'en aperçut.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, mais, devant ces merveilles, tout amateur sincère témoignerait le même enthousiasme que moi.

— Vos propos, dis-je, doivent être bien doux à l'ombre plaintive du chevalier de Bergère, si elle revient errer par ici, monsieur.

Il me demanda de lui conter l'histoire de ce lointain confrère en bibliophilie et mon récit lui plut.

A son tour, il me parla de l'art et de la science du livre et m'annonça qu'après avoir soigneusement examiné les livres du chevalier, il se ferait un plaisir de me donner, sous forme de rapport, une appréciation détaillée de leur valeur.

— Je ne puis vous offrir, dit-il que l'avis d'un amateur très épris de son sujet. Mais M. Marginus m'a assuré que, pour l'instant, vous n'en souhaitiez pas plus.

Puis M. Jouvenel s'excusa de m'entretenir si longuement de ces choses auxquelles il apportait lui-même un intérêt passionné et me demanda si j'aimais les livres.

Ma réponse fut loyale.

— Cela dépend. Ceux du chevalier de Bergère m'ont charmée par leurs belles reliures, riches et vénérables, et aussi par leurs belles images, leurs belles illustrations, je veux dire. J'aime aussi les livres pour ce qu'ils renferment, mais je ne suis pas comme mon amie, et les livres sérieux m'ennuient.

Séverin Jouvenel sourit de ma franchise.

— Alors, dit-il, si vous aviez à choisir un livre dans une bibliothèque immense où tous les goûts pourraient être satisfaits, que prendriez-vous? un roman?

— Peut-être... les romans m'amusent. Mais je choisirais plutôt un livre qui aurait une très belle, une très précieuse reliure, qui serait plein de beaux vers et qui parlerait d'amour.

Avant de m'éloigner j'ai fait, d'un coup d'œil, le tour des choses.

Le feu brûlait très haut en crépitant. La cheminée armoriée si vaste, si profonde en était toute réjouie. Elle avait retrouvé son âme. Un rayon de soleil traversait le vitrail et entraînait sur les tapisseries et parmi les meubles un peu archaïques, de petites taches roses et dorées. Tout était en ordre. Sur le bureau, dans une belle céramique, des chrysanthèmes et de grandes marguerites jaunes, couleur de lumière,

semblaient briller et faire clair dans la pièce comme le feu et le soleil.

— J'aurai plaisir à travailler ici, remarqua M. Séverin Jouvenel. Cette pièce est d'une intimité grave et charmante.

Mes prédilections éclatèrent bruyamment.

— Oh! je suis contente que vous disiez cela! m'écriai-je. La Tour du Chevalier est ce que je préfère, à Castelgentil. J'aime les vieilles demeures. Le petit château est trop neuf et trop "joujou"! Ce n'est pas par goût que je l'habite, je vous assure.

— C'est par souvenir, je pense...

J'espère qu'il ne vit pas l'interrogation ahurie de mon visage.

— ... En mémoire de M. Gloriette, acheva-t-il avec sympathie.

Je me remis, reprenant le fil.

— Parfaitement, approuvai-je.

Il y eut un silence.

— Je vous demande pardon, continua M. Séverin Jouvenel, d'avoir évoqué ces tristesses de votre vie, vous êtes si jeune, madame, pour connaître déjà la mort et le chagrin!... si jeune!

Il sourit, ajoutant:

— Je suis toujours sur le point de vous dire: "Mademoiselle."

— Hier, dans le jardin, près des hêtres et des chênes roux, vous m'avez dit: "mon enfant." Vous m'avez prise pour une fillette, et même sans doute, à cause de ma drôle de robe et de mes cheveux dénoués, pour une petite saltimbanque?

— Oh! tout d'abord, je vous ai prise, je crois, pour l'esprit du bois, pour une petite fée ou pour une jeune dryade qui, par jeu, se serait déguisée en feuille d'automne.

J'ai ri, en battant des mains, malgré moi.

— Comme c'est amusant! Au moment où vous êtes venue, je m'imaginai, précisément, être une petite feuille que le soleil réchauffait, et que le vent allait emporter je ne sais où.

— Et vous n'aviez pas peur?

— D'être emportée? mais non, au contraire.

M. Jouvenel sourit encore. Souvent, c'est ainsi qu'il répond. Je crois que, ne trouvant pas toujours au moment de parler les mots qu'il faudrait dire ou n'étant pas bien sûr d'avoir trouvé les meilleurs qui pussent être dits, il s'impose le silence, un peu par timidité, un peu par orgueil.

Maintenant, je l'ai laissé à sa chère besogne, dans l'atmosphère paisible et laborieuse de la vieille tour que ranime la joie du feu, la gloire du soleil et la beauté des fleurs. Suivant les ordres de Mme Gloriette, je lui ai donné rendez-vous au petit château pour l'heure du déjeuner.

Même jour, après déjeuner.

M. Séverin Jouvenel est beaucoup moins ennuyeux que je ne pensais. Je ne lui parais pas aussi intimidante que Mme Gloriette. Je ne l'intimide guère, je crois, ou, si je l'intimide, je ne sais pas comment dire, mais c'est un peu autrement.

Maintenant que nous nous connaissons mieux, nous causons à merveille et sans embarras. Les sujets de conversation s'enchaînent; on ne se demande plus comment l'on se dépêtrera de l'un pour passer à l'autre ni à quel autre on pourra bien passer. M. Jouvenel apporte à ceux qui l'intéressent une sincérité, une conviction qui animent les mots, qui les réchauffent et les colorent.

Nous avons déjeuné de bon appétit dans la salle à manger claire où, s'harmonisant aux guirlandes joyeuses de la frise, tant de

## Dans votre intérêt **RAOUL VENNAT**

Adressez-vous chez **RAOUL VENNAT** pour TOUS vos ACHATS de MUSIQUE et BRODERIE PATRONS perforés sur bon papier décalquable au carbone. Rien au fer chaud. Faisant nous-mêmes nos patrons au goût et aux dimensions des clients, nous donnons TOUJOURS satisfaction.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons. Nous vendons le meilleur coton à broder: M. F. A.

GRAND CHOIX DE DENTELLES ET BRODERIES A LA MAIN

Nous avons tout ce qui est joli en musique. Musique française vendue aux prix d'avant-guerre.

**642 St-Denis RAOUL VENNAT Tel. Est 3065**

Visitez notre nouveau Département de Musique dans le magasin BOUVIER Ltée, 452 STE-CATHERINE EST, en face Dupuis Frères

plats et d'assiettes polychromes garnissent les murs tendus de toile bise.

A nous voir assis à la petite table carrée, toute scintillante de verrerie et de porcelaine, on eût pu croire, ma foi, que j'étais bien Mme Armande et que cette dinette était celle de deux époux, plus très nouveaux mariés et parfaitement contents de leur sort.

Donc, nous avons parlé des livres et des reliures, mais aussi d'un tas de je ne sais quoi.

Mme Gloriette m'a répété sur tous les tons que je ne devais m'encombrer d'aucun rôle ou plutôt que tout mon rôle était de n'en jouer aucun.

Alors, sans scrupule et parce qu'il me chantait de le faire, j'ai donné l'essor à tous les diables roses qui hantent ma cervelle.

Souvent, à quelque chose que j'avais dit, M. Jouvenel riait. Il a un bon rire sonore dont il semble gêné, comme il semble gêné parfois de ses jambes, de ses bras et de sa redingote. Je me demande si c'est une redingote ou une jaquette? C'est long et c'est noir et cela ne tombe pas bien, et l'on dirait que c'est aussi par timidité que cela tombe mal.

Pauvre garçon! quelle croix de se sentir toujours embarrassé de son esprit et de son corps, surtout quand on n'est ni sot ni laid.

Mais je pense que la timidité se corrige avec un peu d'exercice et de volonté.

Je l'ai dit à M. Jouvenel qui a pris un air désolé.

— Vous me trouvez gauche et maladroit, n'est-ce pas, madame?

J'ai répondu:

— Oui, un peu, je vous trouve gauche surtout.

Il a paru plus navré encore, sans pouvoir cependant s'empêcher de rire.

— Et vous, monsieur, vous me trouvez très mal élevée? ai-je dit, confuse tout à coup.

— Non, madame, oh! non, je vous trouve bonne et indulgente.

Alors, il m'a décrit son existence retirée, solitaire, toute consacrée à sa mère malade, après quelques années d'internat dans un collège de Paris.

Il a conclu:

— La nature m'a peut-être fait naître sauvage et ombrageux, et peut-être aussi n'ai-je pas beaucoup tenté de réagir contre elle; cependant il faut bien dire que les circonstances ont trop docilement servi mes instincts. L'affection de ma chère mère était un peu exclusive et jalouse. Elle servait mon goût pour les travaux sédentaires et m'éloignait des relations mondaines. Au retour du service militaire, j'ai voyagé, en Allemagne, en Italie; mais j'ai voyagé en isolé comme j'ai vécu, comme je vis.

— Vous habitez la campagne?

— Mon vieux Prieuré dépend du village de Saint-Aubin-des-Bois. Mais Argentan n'est pas loin. J'y ai de bons amis: M. et Mme Marginus, puis d'autres, des professeurs, un docteur, l'archiviste de la ville.

— Enfin, tous des gens sérieux?

— Je crains, madame, fit Séverin Jouvenel, que votre malice ne loge à la même enseigne les gens sérieux et les livres... sérieux?

Je n'ai pas dit non, j'ai ri.

— Mais une chose me cause à chaque minute un peu plus de surprise, continua mon hôte; Mme Marginus m'avait fait de vous un portrait tellement...

Il hésita, gêné encore et même rouge... — ... tellement différent du modèle, achevai-je. Mais j'éprouvais moi aussi une gêne.

Par moment, cette comédie, cette espèce de gageure qui est aussi une espèce de mensonge, me trouble et m'irrite.

Une plaisanterie, un jeu... soit; le jeu pourtant me coûte.

Il arrive que je l'oublie, puis, brusquement un mot me le rappelle, et je me sens toute désemparée.

— Mme Marginus, ajoutai-je, a beaucoup connu la petite Armande, à la pension; elle connaît peu Mme Gloriette. On change.

Puis, comme je n'aime guère, — Mme Gloriette absente, — à m'éterniser sur ce chapitre des Marginus, où mon insuffisance éclate, j'ai parlé du Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois.

Le visage de M. Jouvenel s'est éclairé.

— Oh! il vous plairait mon Prieuré, madame, puisque vous comprenez les vieilles demeures!

— A-t-il un beau cloître paisible, des salles froides et majestueuses, des cellules recueillies?

— Non. Ne vous représentez rien de très monastique. Ce que l'on appelait autrefois un prieuré n'était souvent qu'une réunion de fermes, un domaine qui dépendait d'une abbaye et que régissait pratiquement un prieur, assisté de quelques moines. La maison que j'habite fut celle d'un prieur de ce genre. Elle est située en pleine forêt et date du xve siècle. C'est une sorte de manoir, de gentilhommière sans solennité comme on en rencontre beaucoup en Normandie, mais elle fut construite par un homme de goût, ami des belles proportions et des sculptures délicates. Le principal corps de logis, flanqué de deux ailes, est coupé en son milieu par une tour à galerie. A l'intérieur, tout est admirablement vieux: les boiseries, les tapisseries, les meubles. Mon père, qui fut un artiste de grand talent, avait acheté le Prieuré de Saint-Aubin pour s'y retirer après une vie de travail. Il y avait réuni des merveilles, et je m'ap-

plique, à mon tour, à ce qu'il n'y entre rien que de beau. J'ai pour ces vieilles pierres une affection tendre, presque filiale.

— Oh! fis-je charmée, je les aimerais, vous avez raison!

Puis il me sembla que j'avais un peu négligé les intérêts de ma belle secrétaire et que le moment était venu d'une allusion adroite.

Et j'ajoutai:

— Quel plaisir ma pauvre amie malade trouverait à vous écouter! Elle s'intéresse aux choses anciennes, comme à tout ce qui est artistique et beau. Elle comprend ce que je suis capable seulement de sentir.

— Mais on ne comprend pleinement certaines choses qu'à la condition de les sentir, fit poliment M. Jouvenel.

C'est singulier! Selon les mots précis et leur sens exact, M. Jouvenel est très conforme au petit signalement que nous avaient donné de lui les Marginus. Pourtant, je ne me le représentais pas du tout tel que je le vois. Et je serais très empêchée néanmoins, de dire en quoi il diffère de l'homme que je me représentais.

## VI

Le soir du même jour, six heures.

Je me suis sentie désœuvrée tout l'après-midi. J'ai pris un livre, celui dont les pages encore inconnues m'attiraient, le jour où j'ai commencé à écrire mon histoire, le livre très mélancolique et très beau d'Albert Samain.

Mais mon esprit ne pouvait tenir en place et s'agitait comme les jambes d'un écolier sous les bancs de l'école.

A quatre heures, avertie par Rosinette du réveil de Mme Gloriette, je me rendis à sa chambre où elle m'accueillit par un gémissement.

— Oh! Dolly, que je souffre! Ma tête brûle. Dites-moi vite... Comment tout cela se passe-t-il?

— Mais, fort bien, madame! Monsieur Séverin s'est montré enthousiasmé des livres et...

— Oh! Fridoline, les livres, qu'est-ce que cela peut me faire? C'est le reste qui m'importe. A-t-il parlé de moi?

— Mais oui, madame, certainement. Votre nom a été prononcé bien des fois. M. Séverin Jouvenel a déploré que vous fussiez si souffrante. Il a dit que la migraine était une chose bien douloureuse.

— Ah! vraiment, il a dit cela, Fridoline? Mais encore, a-t-il bien regretté mon absence, et vous l'a-t-il dit aussi?

— Comment n'eût-il pas regretté votre absence, madame? Mais comment eût-il pu, sans paraître bien osé, m'exprimer ses regrets là-dessus?

— C'est juste, ma chère.

Le fait est que M. Jouvenel parle peu de Mme Gloriette, ma secrétaire. Je crois, qu'en pareil cas, de se taire est un signe... mais il me semble que, parfois, de parler pourrait en être un autre. Et je me demande ce que je dois conclure du demi-silence de M. le Hibou?

— Fridoline, reprit Mme Gloriette, avez-vous dit à Rosinette de servir à M. Séverin du thé et des gâteaux?

— Oui, madame.

— Ma chère, je ne vous prierai point de présider ce petit repas. Cependant, je vous serais reconnaissante de veiller à ce qu'il fût convenablement présenté. Si vous montiez jusqu'à la Tour?

— J'irai, madame.

— Vous êtes gentille, Fridoline. Dites-moi encore... M. le Hibou ne vous a-t-il

**HOUBIGANT**  
Paris  
**TOILET POWDER**  
*Le Parfum Idéal*  
*Quelques Voilettes*  
*Quelques Fleurs*  
*Un Peu d'Ambre*  
*Cœur de Jeannette*  
*Fougère Royale*  
Dans Tous Les Bons Magasins



HOUBIGANT, LIMITEE, MONTREAL  
46 RUE ST. ALEXANDRE

pas trop ennuyée ?

— M. Jouvenel ne m'a pas ennuyée, madame. Près de lui, je me sens très ignorante, mais il s'efforce, je crois, de se mettre à mon niveau et il est si bon enfant que son savoir ne m'intimide pas.

Mme Armande parut amusée.  
— Eh! mais, Poupée, vous ne dites plus "M. le Hibou," ma chère! Et vous voici toute radoucie. N'allez pas devenir amoureuse du "Seigneur de la Tour d'Ivoire" au moins ?

— Oh! madame, m'écriai-je, vous oubliez que je suis fiancée!

Vraiment la plaisanterie était absurde et d'un goût détestable! Elle me fit monter le rouge au visage et les larmes aux yeux!

Mme Armande rit de plus belle.  
— Calmez-vous, petite folle! Je ne veux point faire tort à votre cher Loulou!

En entrant dans la bibliothèque de la Tour, je songeais encore à cette sottise boudée et j'en étais confuse comme si M. Jouvenel avait pu l'entendre.

Mais lui était bien loin de pressentir les propos incohérents auxquels sa présence donnait lieu. Et le visage souriant qui se leva vers moi, m'eut vite rassérénée.

Debout en bon jour, devant un lutrin, M. Séverin Jouvenel examinait, à l'aide d'une petite loupe, les gravures du plus ancien, du plus rare des livres du chevalier: *La Nef des Fous*.

— Daignez regarder, madame, fit-il, voici le portrait flatté de votre serviteur.

Et il me montra sur la page vénérable l'amusante caricature du "Fol bibliomane" un drôle de petit vieux, assis dans une haute chaire, coiffé d'un bonnet d'âne à grelots, avec de grosses lunettes sur le nez et, tout entouré d'infolios qu'on imaginait lourds et poussiéreux.

— Dans le livre, il est dit: "J'ai parmi les fous, la première place," ajouta M. Jouvenel.

La ressemblance est parfaite, constatai-je. Mais peut-être ce fol qui, voyant mal, porte des lunettes, est-il, après tout, plus sage que vous!

Le thé était servi sur un guéridon près de la cheminée. Le samovar disait sa petite chanson douce. Rien ne manquait.

Rosinette avait mis deux tasses. J'eus vite fait de verser l'eau bouillante dans la théière. Un bon arôme se répandit. Puis, je mis de côté la tasse inutile.

M. Jouvenel semblait attendre quelque chose.

— Est-ce que vous ne prenez pas de thé, madame? dit-il enfin.

— J'en prends chaque jour, monsieur; mais, comme mon amie est malade, je vais lui tenir compagnie. Vous m'excuserez ?

Il parut contrit.  
— Oh! madame, c'est moi qui vous prie d'excuser cette question.

Comme je coupais le *plumcake*, en tranches minces, M. Séverin Jouvenel prit le volume d'Albert Samain, qu'en entrant, je tenais distraitemment et que, pour m'occuper du thé, j'avais posé sur le bureau.

— Ah! le *Jardin de l'Infantel*... C'est le livre que vous lisiez, madame, dit-il.

— Oui, je le lisais, répondis-je souriante. Et il me plaît infiniment. Il n'a pas une belle reliure, mais il est plein de beaux vers.

— ... Et il parle d'amour! acheva M. Jouvenel en ouvrant le volume. Vous avez raison de l'aimer.

J'aurais voulu que Mme Gloriette se levât ce soir, pour le dîner, mais elle se sentait encore trop souffrante. Et moi, je

suis lasse, lasse de ce rôle qu'on me fait jouer ou plutôt de ce nom que je porte comme une robe d'emprunt.

Ce n'est pas que M. Jouvenel me rende la tâche difficile. Il me semble maintenant que, depuis longtemps, longtemps, je le connais. Mais, comment Mme Gloriette veut-elle que je lui parle d'elle utilement? Vraiment, c'est trop exiger que de vouloir se faire aimer par procuration ?

Par moments, j'ai envie de crier:  
— Je ne suis pas Mme Armande Gloriette, je ne suis que Fridoline Deslys, la pauvre petite secrétaire, la poupée.

Il me semble que je serais si calme, si contente après!

Quand Mme Gloriette se tenait à mes côtés, prête à prendre la parole à ma place, ce n'était pas la même chose.

Pauvre Mme Gloriette! Je crois cependant que, parfois, mon bel aplomb ne laisserait pas de la faire frémir!

N'ai-je point adressé, ce soir, un grand sermon à M. Jouvenel pour lui démontrer qu'étudier sans but, amasser à l'infini des connaissances, élaborer des travaux sans jamais en faire profiter personne, sans même utiliser pour soi, par amour de l'art et de la gloire, les trésors acquis, n'était que besogne égoïste, dilettantisme vain, gaspillage coupable d'intelligence et de temps!

— Que diriez-vous d'un homme qui recueillerait beaucoup, beaucoup d'or, et qui ne le dépenserait pas. Si j'étais vous, monsieur, je ne sais pas très bien ce que je ferais, mais, à coup sûr, je ferais quelque chose. J'enseignerais ce que j'ai appris, ou j'écrirais des livres.

— Ecrire des livres! Mais il faut avoir quelque chose à dire!

— Ce n'est pas indispensable, ripostai-je avec autorité. Et puis, n'a-t-on pas toujours quelque chose à dire, quand on a beaucoup appris et beaucoup pensé... quand on a des idées sur les choses, quand on sent quelque chose en soi. Je suis bien sûre que, si vous vouliez, vous écririez même un livre très bien. Et celui-là, je le lirais, je vous le promets, même s'il était sérieux.

Cette fois, il a ri de bon cœur, un rire de grand frère qui s'amuse un peu de sa petite sœur, mais sans méchanceté aucune. J'avais parlé en étourdie.

Pourtant son rire était doux et comme attendri. Ce que j'avais dit lui avait fait plaisir tout de même.

— Je crois, voyez-vous, qu'il est dangereux d'être trop modeste, ai-je continué. Et d'ailleurs, si pour écrire un livre, vous attendez de pouvoir y mettre quelque chose que jamais personne avant vous n'ait encore dit, c'est que vous êtes très orgueilleux. A ce compte-là, il n'y aurait plus de livres. Ce serait tant mieux, sans doute, à

cause de beaucoup de sottises qui ne verraient pas le jour, mais quel dommage pour les belles choses qui resteraient dans la nuit! Et puis, chacun a ses yeux, ses oreilles à soi, son cerveau à soi, n'est-ce pas? Toute œuvre écrite sincèrement par un homme qui sait bien réellement voir avec ses yeux, écouter avec ses oreilles, penser avec son cerveau, peut être, je crois, une œuvre originale, et belle et noble, et bienfaisante aussi, selon la personnalité de l'écrivain.

Séverin Jouvenel m'écoutait.  
— Je n'ai pas été sans penser quelquefois ces choses que vous me dites si bien, madame, soupira-t-il.

— Ah! vous voyez! m'écriai-je ravie.  
— J'avais tenté quelques essais. Mais j'aurais besoin d'être encouragé, soutenu dans mes efforts par... quelqu'un qui eût foi en moi... Et je suis très seul.

— Il faut vous marier, déclarai-je tout de suite.

— Il y a quelque temps que j'y songe, fit-il pensivement.

— Il faut épouser une femme qui vous donne le courage et la confiance dont vous manquez.

Il me regarda avec une sorte de mélancolie.

— Hélas, madame, *il faut* est bientôt dit! Tout d'abord, mes rêves étaient modestes et je ne désirais guère qu'une chose, aimer ma femme! Ils sont plus ambitieux, maintenant: Je voudrais que ma femme, que ma bien-aimée... m'aimât. Et, en vérité, j'ai si peu la mine d'un amoureux!

Je regrettais de m'être embarquée dans cette causerie. Il y a des sujets que je trouve très intimidants. Mais puisque le mal était fait, et puisqu'il s'agissait de Mme Gloriette, je voulais être brave:

— Pourquoi donc? fis-je.  
— ... Parce que je suis timide... gauche... et même ennuyeux aussi, je crois.

Gauche et timide! Hélas, c'était justement ce que je lui avais dit. Mais je ne pouvais guère, même avec l'intention de les démentir ou de les atténuer, reconnaître mes paroles; c'eût été plutôt et, malgré moi, les sanctionner.

— Je crois, constatai-je délibérément — avec un petit effort pourtant, car tout cela était très difficile! — je crois qu'il y a... certaines femmes à qui vous pourriez plaire. Une femme comme... mon amie Fridoline, par exemple... une femme sérieuse, instruite, lettrée, vous comprendrait très bien.

Il n'a pas répondu. Est-ce que cette abstention signifie *oui*? Je ne sais.

J'espère que je ne lui ai pas fait trop de peine. Je ne voulais pas, moi! C'est vrai qu'il est timide... et gauche... et que — dans les commencements — je le trouvais un peu ennuyeux, mais je n'ai pas voulu

## "Au Royaume des Tapis"

1872

50 ANS

1922

En cette année anniversaire de la fondation de notre commerce, nous offrons à toutes les personnes qui ont patronisé notre MAISON depuis un DEMI-SIÈCLE un sincère et cordial MERCI!!!

Et afin de célébrer dignement par une année de Succès cet anniversaire assez rare dans une vie commerciale, nous invitons tous les acheteurs à nous accorder, durant cette année mémorable, leur distingué et généreux patronage.

### FILIATRAULT

SPECIALISTE et IMPORTATEUR

TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX, DRAPERIES, STORES et ACCESSOIRES

Aussi Toile, Coton et Couvertures de lits.

429 Blvd St-Laurent, Montréal

Est 635

dire... non je ne l'ai pas voulu dire.

Quand il est parti, il m'a baisé la main.  
... Mme Armande se sent plus vaillante; elle descendra demain pour le déjeuner de midi.

Tout à l'heure, quand j'ai été lui dire bonsoir, elle m'a bombardée de questions saugrenues. Comme je répondais mollement, elle m'a dit que j'avais "l'air drôle" et m'a demandé si j'avais attrapé sa migraine.

Allons, il faut que je me couche et que je dorme. Je suis lasse et triste, j'ai comme un malaise en moi.

Demain, Mme Gloriette reparaitra sur la scène du monde, heureusement, et...

## VII

Le lendemain matin, onze heures.

Je ne voulais pas monter à la Tour du Chevalier, ce matin, mais j'ai craint que Mme Gloriette ne s'en étonnât... et que M. Jouvenel, ne se sentit froissé d'être traité comme un employé qui vient à sa besogne et dont on ne se soucie plus.

Je l'ai trouvé installé, travaillant. Les yeux bleus m'ont souri tout de suite, puis se sont assombrés, après quelques minutes, quand j'ai fait mine de partir.

— Oh! déjà!... mais vous arrivez, madame!

— J'étais venue seulement pour m'informer de vous, et veiller à ce que rien ne vous manquât.

Il y eut un silence, je ne savais plus comment sortir, ou tout au moins que dire en sortant.

Je m'aperçus que la fenêtre était ouverte.  
— Oh! fis-je, heureuse de la diversion, n'avez-vous pas froid? Est-ce vous, monsieur, qui avez ouvert la fenêtre?

Il soupira de son air triste:  
— Je l'avais ouverte pour faire entrer le soleil, mais il s'est caché, et voici que vous voulez partir aussi. Je n'ai pas de chance.

Il s'était approché. Dans l'encadrement harmonieux de la double ogive, le ciel bleu pâle et le jardin roux apparaissaient.

— Regardez, dit-il, voici les arbres et le mur du jardin, les frondaisons curieuses du bois, et le gazon moussu où dormait, certain jour, légère comme un papillon, une frêle petite feuille d'automne.

— Certain jour? répétais-je. Mais c'était avant-hier!

— Avant-hier! Il est vrai. Cela me semble déjà très lointain.

J'ai fermé la fenêtre. Nous n'avons plus rien dit et je suis sortie.

Mme Gloriette est fraîche et reposée. Tout en savourant son chocolat, elle a continué la série des questions impossibles. Puis, comme sans doute, mes réponses lui paraissaient insuffisantes, elle m'a regardée.

— Qu'avez-vous donc, Fridoline? Décidément, je vous trouve étrange depuis hier soir. Oui, étrange!

Etrange! quelle idée! Je ne suis pas étrange, mais je suis ennuyée, fatiguée, excédée!

Au bout d'un moment, j'ai laissé Mme Gloriette à son chocolat. Mme de Malbrough est montée en haut de sa tour. Dans ma cellule perchée, au milieu de mes chères vieilleries, je m'acharne à écrire. Cela me distrait et m'apaise.

Tout à l'heure Tiphaine est venue me dire que Mme Armande ne se lèverait qu'au milieu du jour et que je serais seule à faire les honneurs du repas de midi.

Oh! la situation est intolérable! Cette nuit, — hier soir, peut-être — une pensée, une crainte m'est venue. Mais je n'ose même pas écrire ce que je pense... ce que je crains.

Dans la nuit.

J'ai beaucoup, beaucoup de chagrin. Il fait noir dans mon esprit. Je ne sais même plus très bien comment toutes ces choses se sont passées. Pourtant j'essaye de les écrire: dans un grand besoin de me confier, je les conte au papier indifférent qui reçoit mes joies et mes peines.

Peut-être y gagnerai-je de prendre moi-même une notion plus précise et plus juste des événements, de les mieux classer dans ma pauvre tête en désordre.

C'était dans le salon, après le déjeuner. Nous avions parlé peu et comme avec gêne.

M. Jouvenel m'a dit:  
— Vous aurais-je fâchée, contrariée, sans le vouloir, madame?

J'ai dit "non"... j'ai dit je ne sais quoi.

Il a repris:  
— C'eût été pour moi un vrai chagrin. Je vais partir bientôt, emportant un souvenir délicieux de votre maison. Mais Mme Marguin espère vous garder quelques jours chez elle, cet automne. Alors, peut-être vous reverrai-je?

— Oh! je ne sais pas, je ne crois pas.  
— Voulez-vous dire, dit Séverin Jouvenel, que je ne vous reverrai pas?

Il me sembla que sa belle voix grave s'émouvait, pleine de reproches.

Alors — j'ignore vraiment d'où m'est venu ce courage subit — tout de suite mon parti a été pris. Je ne voulais pas demeurer enlignée un instant de plus dans l'intrigue inventée par Mme Gloriette.

— Monsieur, ai-je dit comme il attendait une réponse, j'ai toute une confession à vous faire, mais c'est un peu difficile. Je ne suis pas Mme Gloriette, je suis Fridoline Deslys... la petite secrétaire. Et la Fridoline que vous avez vue avant-hier, la fausse Fridoline qui a la migraine, n'est autre que la vraie Mme Gloriette.

L'étonnement de M. Séverin Jouvenel était de la stupeur, une stupeur telle qu'il ne trouva pas un mot pour saluer ma révélation sensationnelle.

— Toute cette histoire paraît absurde et ressemble à une charade, continuai-je. Mme Gloriette a voulu se divertir. Elle a pris ma place et j'ai pris la sienne. Mme Gloriette écrit des romans, elle a beaucoup d'imagination. Le jeu lui plaisait. Elle a pensé qu'une fois la ruse découverte, il vous amuserait aussi. Moi, il ne m'amuserait guère, même au commencement. Et maintenant, maintenant que nous sommes

devenus de si bons camarades, presque des amis, je ne pouvais plus supporter cette équivoque. Sans doute, monsieur, ai-je eu tort de m'y prêter... mais je suis très jeune. Et de qui aurais-je pris conseil, puisque Mme Gloriette tenait à sa gageure, et que mon fiancé n'était pas là?

En parlant, j'avais évité de regarder M. Jouvenel. Tout à coup, il se mit à rire, un rire bref, saccadé, qui me saisit si fort que je faillis jeter un cri.

— Ah! tous mes compliments! fit-il. La comédie est charmante! Est-il possible que vous n'y ayez pas pris plus de plaisir? Jouer savamment un rôle de coquette ingénue, être simple avec art, innocente avec virtuosité, et faire sa dupe d'un benêt, d'un pauvre garçon si naïf... si sot! Oui, c'était amusant et c'était comique, plus comique encore même que vous ne le croyez, car, lorsqu'il s'est fait présenter à Mme Gloriette, le "fol bibliomane" ne se bornait point à rêver livres rares et précieux. Il souffrait d'être seul, il pensait aux douces de la vie à deux. Et ne vous a-t-il pas dit qu'il voulait plaire, être aimé! Comme vous avez dû rire de sa présomption, de ses maladresses, et aussi de sa crédulité! En vérité, Mme Gloriette peut être contente de vous! Jamais actrice n'a été plus fine, plus habile à paraître naturelle, plus experte à feindre la sincérité!

Je sentais que tous ces sarcasmes étaient injustes et je ne savais comment y répondre. Pouvais-je d'ailleurs me défendre aux dépens de Mme Gloriette, m'excuser en la chargeant? Non certes, et même Séverin Jouvenel devait ignorer toujours que l'origine de l'affaire, c'était précisément ce projet de mariage qui l'avait amené à Castelgentil et dont il avait cru le mystère bien gardé.

— Tout ce que vous dites est bien méchant! protestai-je seulement.

Durement, brutalement, il répéta:  
— Vous n'êtes qu'une coquette!  
Et le ton qu'il y mettait, faisait de cette parole une véritable injure.

Qu'allais-je dire, grand Dieu, à Mme Gloriette?

En me reprochant l'initiative d'un aveu qu'elle se réservait, Mme Gloriette serait en droit de me reprocher aussi ma maladresse, car, si j'en jugeais par l'effet produit, j'avais dû m'acquitter bien lourdement de cette tâche usurpée.

A ce moment la draperie qui sépare le grand salon où nous nous trouvions, du boudoir de Mme Gloriette, oscilla et ce mouvement très léger me troubla d'un fugitif malaise. Mais, absorbée par les multiples difficultés de la situation, je ne pris pas bien nettement conscience de cette impression.

— Quel que soit votre mécontentement, peut-être justifié, monsieur, je vous serai obligé de le taire à Mme Gloriette, priaï-je, en baissant un peu la voix.

— L'occasion de l'exprimer me manquera certainement, répliqua sèchement M. Jouvenel, car mon intention est de quitter Bergère, dès aujourd'hui.

— Sans revoir Mme Gloriette dont vous avez été l'hôte?

— J'ai été l'hôte de Castelgentil, remarqua M. Jouvenel, mais vous oubliez que Mme Gloriette ou, tout au moins, la personne à qui vous donnez ce nom *maintenant* — il appuya sur l'adverbe — s'appelle pour moi Mlle Deslys, et que l'étiquette ne m'oblige point à prendre congé de la secrétaire de Mme Gloriette.

— Soit, fis-je blessée. Pour vous, Mme Gloriette s'appelle Fridoline Deslys, mais, pour moi, elle est restée Mme Gloriette. Si

## MESDAMES

Si vous souffrez de l'estomac ou de l'abdomen, ou si vous "commencez à grossir" portez la

**CEINTURE MAILLOT**  
du Dr Clarans

Tissée sur Mesure en tissu élastique ajouré.  
Souveraine contre obésité, reins mobiles, ptose, affections stomacales et intestinales, etc.  
Remplace admirablement le corset.

**A. CLAVERIE** de Paris  
**L. Fournier** REPRESENTANT, 7 : 221 Est, Ste.-Catherine  
Tel : Est 2833



vous sortiez en frappant les portes, elle ne me pardonnerait pas la petite trahison que j'ai commise, par loyauté envers vous, et qui me coûterait peut-être ainsi mon gagne-pain.

Hélas, mon gagne-pain, je n'y songeais guère à cette heure! mais je savais qu'un galant homme ne pouvait méconnaître un tel argument et je n'exagérais rien quant à mon appréhension de la rage où la fuite de M. Jovenel allait jeter Mme Armande... Mme Armande humiliée dans son plus intime orgueil. C'est Mme Armande que je voulais ménager!

— Je changerai donc mes projets pour vous obéir, consentit M. Jovenel avec une politesse glaciale. Je ne partirai pas aujourd'hui. Demain je me présenterai à Castelgentil pour prendre congé, en toute correction et sans récrimination aucune, soyez-en assurée. Les notes que j'ai recueillies me permettent de rédiger chez moi et à tête reposée le rapport que je me suis engagé à faire.

Il était debout; il s'inclina devant moi gravement:

— Adieu, mademoiselle.

Mademoiselle!... j'étais en grand désarroi, à la fois triste et pleine de ressentiment; pourtant l'appellation me parut douce dans cette bouche qui me l'adressait pour la première fois.

Et, presque malgré moi, je dis:

— Je n'avais pas pensé mal faire... Voulez-vous me pardonner, monsieur?

Il hésita imperceptiblement, si imperceptiblement qu'après tout, je ne suis pas bien sûre qu'il ait hésité, puis, de sa voix dure, il répondit:

— Non.

Est-ce qu'il est seulement fâché d'avoir été dupe, dépité d'avoir témoigné tant d'égards à une insignifiante petite fille ou est-ce que... est-ce qu'il a aussi un peu de chagrin?

Hélas! mes tribulations n'étaient pas finies!

Mme Gloriette, levée, habillée et guérie de sa migraine, me reçut avec une raideur maussade.

Tout le jour, elle me chercha querelle et je dus me cuirasser de tout ce qui me restait de patience, pour supporter sans broncher ces menus coups d'épingle qui voulaient me faire crier.

Je m'étais promis de ne point cacher à Mme Gloriette le mouvement de franchise qui m'avait poussée à dire mon nom véritable et le sien. Un moment pourtant, j'en vins à me demander si le mieux n'était pas de me taire.

Avouer que M. Jovenel connaissait la supercherie et qu'il la connaissait par moi, ce n'était pas seulement, je le savais, éveiller la colère de Mme Gloriette, c'était, au cas où le projet de mariage serait vraiment abandonné, exaspérer en elle toutes les tortures de la défaite.

Quel que pût être pour elle, maintenant, le dénouement de l'aventure — où mon rôle à moi était bien fini — ne devais-je pas laisser à Mme Gloriette la paix de l'ignorance? Si M. Jovenel partait sans retour, Mme Gloriette aurait un moment de dépit qu'elle déguiserait à sa manière et tout serait dit.

Mais ces hésitations se trouvèrent brusquement tranchées. Tout à coup, dans la soirée, l'orage éclata.

Mme Gloriette s'était douté de "mon hypocrisie..." et, si elle avait feint d'être encore trop souffrante pour se lever avant midi, c'était afin de me surprendre, de me confondre. Cachée dans son boudoir, elle

avait tout entendu, tout ce que M. Jovenel et moi avions dit! Oui, certes, j'étais une coquette, j'avais abusé de la confiance de ma bienfaitrice, j'avais joué le plus infâme jeu pour "attraper un mari"... etc... etc.

J'ai essayé de l'apaiser, de lui rappeler qu'en tout ceci, je n'étais pas seule responsable et que son absence m'avait jetée dans des difficultés bien inextricables. Je l'ai assurée de ma loyauté, de mon absolue bonne foi. J'ai dit tout ce qu'il m'était possible de dire, mais, en parlant, je reconnaissais la vanité de mon éloquence.

De guerre lasse, je pris le parti de sortir, en faisant remarquer à Mme Gloriette que ma pauvre petite dignité de secrétaire ne pouvait vraiment en entendre plus.

— Je vous sais bonne, madame, ajoutai-je, plus tard vous regretterez votre injustice.

— Et vous, Fridoline, vous regretterez bientôt votre duplicité, repartit-elle. Car votre fiancé est prévenu... oui, je lui ai écrit... et immédiatement, par un express! Ma lettre lui dit tout, demain il sera là, ma petite, et revendiquera ses droits!

Je persistais à rester calme.

— Mon fiancé m'aime et m'estime, madame. Si vous lui avez dit la vérité, il ne pourra me faire de reproches bien sévères; si vous m'avez calomniée, il ne vous croira pas.

— Alors, ma chère, reprit Mme Armande toute pâle, la voix sifflante, entendez-vous avec lui, et mariez-vous au plus vite, car je ne pense pas que, désormais, nos relations puissent m'offrir beaucoup d'agrément.

Mais que me reproche-t-elle, après tout? De n'avoir pas su la faire aimer? ou de... Que croit-elle?

Qu'est-ce que je crois, moi-même?

Demain, je dirai tout à Loulou. Oh! lui, ce n'est pas un savant, mais c'est un brave garçon, un ami fidèle. Il me comprendra, il me soutiendra.

## VIII

19 octobre, 11 heures.

Troisième tempête!... Après M. Séverin Jovenel, après Mme Gloriette, Louis Niquet m'a reproché ma coquetterie, ma duplicité... ma trahison... que sais-je?

— Tu ne me trouvais pas assez riche? Tu voulais un mari plus distingué que moi, un intellectuel. Ah! c'est gentil! sans compter qu'il ne t'épousera pas, ton beau monsieur, ma chère. On chante fleurette aux filles sans le sou, mais là s'arrêtent les frais, comme tu penses. Et moi qui pour toi, en mémoire de ma bonne tante, ai refusé la fortune! Moi qui ai fait la sourde oreille, il n'y a pas plus de huit jours, quand le patron m'a offert quasi sa fille. Ah! j'en ai des regrets de ne pas t'avoir redemandé

ma parole!

J'avais recouvré mon sang-froid.

— N'aie donc point de regrets, Loulou, répliquai-je, et ne fais plus la sourde oreille aux brillantes propositions de ton patron. Au fond de toi, tu ne crois pas un mot des vilaines choses que tu viens de me dire, mais moi, je ne saurais les oublier jamais. Ne prends donc pas la peine de me redemander ta parole. Je serais navrée de nuire à ton bel avenir et te la rends de moi-même bien volontiers.

Il m'a quitté, furieux, ne se possédant plus.

Dans l'antichambre qui précède le salon où je l'avais reçu et où j'étais encore, il a croisé M. Jovenel qui, selon sa promesse, venait prendre congé de nous.

— Si ma fiancée vous plaît, monsieur Jovenel, vous pouvez l'épouser, moi, je n'en veux plus!

Ces mots furent jetés à voix haute; sans doute, afin que je n'en perdisse rien. Oh! le lâche, le misérable, quelle honte!

Je ne sais ce qu'a répondu M. Jovenel, il a parlé trop bas, mais j'ai entendu sa voix, une voix qui ressemblait à peine à celle que je lui connaissais, une de ces voix qu'on qualifierait volontiers de "blêmes" tant la pensée les sépare peu d'un visage blanc de colère. J'ai entendu aussi un bruit de parquet heurté, de pas précipités, quelque chose qui m'a donné à supposer que le pauvre Loulou traversait l'antichambre plus vite et plus brusquement qu'il n'avait coutume de le faire.

Et cet homme a été mon fiancé! Oh oui, quelle honte, quelle honte!

J'ai fui le salon avant que M. Jovenel y fût entré. En ce moment même, Mme Gloriette se mit à sa visite.

Elle m'a exprimé, ce matin, son intention de reprendre tout simplement sa personnalité dans cet entretien, et de s'excuser de l'aventure avec tant d'insouciance, de légèreté et d'adresse que M. Jovenel, charmé, ne pourrait plus qu'en rire.

— Je me montrerai meilleur diplomate que vous, ma chère.

Elle est toute radoucie et me fait d'ostensibles avances, auxquelles je réponds sans empressement.

Sa colère est calmée. Elle n'est pas loin, je pense, de croire que le dernier mot n'est pas dit, et qu'un tête-à-tête et sa belle grâce lui rendront toutes ses chances de gagner elle-même la partie que j'avais perdue en son nom. A-t-elle tort? Elle est "madame Gloriette," après tout, elle est telle que Mme Simplicie Marginus l'a décrite et les descriptions de Mme Marginus n'avaient point déçu, puisqu'elles avaient décidé du voyage à Bergère.

Tout va s'arranger pour le mieux, sans doute. Mme Gloriette et M. le Hibou fileront le parfait amour... Et moi...

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

**Ed Jernaey**  
FLEURISTE

SEUL MAGASIN MONTREAL — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST — TELEPHONE EST 1878

Est-ce que je regrette ce qui s'est passé, moi? Non, oh non! J'estimais Louis Niquet, j'avais de l'amitié pour lui. Le souvenir de ma marraine était entre nous comme un talisman qui me portait à lui prêter des vertus solides à défaut de qualités brillantes. Maintenant, je vois clair. Louis Niquet m'apparaît dans sa réalité, pas méchant, honnête, selon la lettre, mais vulgaire d'esprit et de cœur. Comment le regretterais-je?

Non, je ne regrette pas Louis Niquet. Pourtant, je suis bien triste.

M. Jouvenel vient de partir. De la fenêtre, mon regard a pu suivre à travers le jardin sa longue silhouette mince et noire. Sans se retourner, il a marché du côté de la grille, puis un massif l'a caché pour moi. J'ai cessé de le voir. Et j'ai pensé que, sans doute, je ne le verrai plus jamais.

Plus jamais! c'est triste à se dire, n'est-ce pas? qu'il s'agisse des gens ou des choses... Plus jamais.

Le soir du même jour.

Je me trompais! C'est bien l'histoire de Fridoline, c'est bien mon histoire que j'écris!

M. Jouvenel parti, Mme Gloriette me demande et m'accueille avec ces mots:

— Votre fiancé est un imbécile!

Et comme, sans comprendre, un peu abasourdie, je me tais:

— Prendre au sérieux pareille bagatelle, c'est une sottise qui n'a pas de nom! Et vous, vous n'avez même pas su vous défendre. Ah! je vous félicite!

— Il a cru ce que vous lui aviez dit, madame... ou a voulu le croire.

— Quelle folie! comment cela?

En quelques mots, je fais connaître à Mme Gloriette la petite lâcheté de Loulou.

Elle paraît plus vexée que moi.

— Alors, c'est irrémédiable, cette rupture?

— Irrémédiable, absolument.

— Eh! bien, tant pis pour vous, ma petite, murmure Mme Gloriette.

Puis, soudain, comme se décidant à quelque chose de difficile, elle sourit, un singulier sourire, un peu le sourire qu'on a quand on suce un citron bien acide — et elle change de voix:

— Fridoline, ma chère, M. Jouvenel sort d'ici. Et, vraiment, je crois que vous vous trompez à peine, quand vous voyiez en lui une sorte de détraqué. Il a cru que cette sottise histoire avait pu nous brouiller, vous et moi, et, surtout, il a su qu'elle vous avait brouillée avec Louis Niquet, votre fiancé. Alors il s'est reproché d'avoir été la cause indirecte de votre infortune et, vous voyant déjà sans protection, sans asile et sans pain, il s'est promis de réparer le dommage! Bref, il vient tout chaud de me demander votre main.

Ma surprise est telle que je reste sans voix.

— Je m'explique votre étonnement, approuve obligeamment Mme Armande. On serait à moins ébaubie. Mais, avec ces "Chevaliers de la Triste Figure," il faut s'attendre à tout! J'ignore si ce mariage — fait en de telles conditions — est très désirable pour vous. Qui sait si, plus tard, M. le Hibou, comme vous disiez, ne regrettera pas son bel élan chevaleresque, ses scrupules, et ne vous en jettera pas le reproche à la tête? Il est bien certain que vous n'êtes aucunement la femme de ses rêves, celle qu'il cherchait en venant ici. Vous auriez tort, toutefois, d'oublier les réels avantages que vous offre aussi cette

étrange combinaison matrimoniale... et mon devoir, ma chère enfant, est de vous les bien montrer. M. Séverin Jouvenel n'est guère séduisant; il n'est ni aimable ni spirituel et manque d'usage. Mais il appartient à une famille des plus honorables, et sa situation de fortune est magnifique. Si vous l'épousez, vous voilà délivrée de tout souci d'argent, en même temps que de toute obligation de travail, vous voilà riche, très riche! Et, ma foi, le marché n'est pas à dédaigner, dans votre position surtout.

Mme Gloriette a toujours son sourire de jus de citron. Avec un art délicat et raffiné elle examine et commente le mariage qu'on me propose, ayant soin de me présenter d'abord les difficultés, les inconvénients qui pourraient me rebuter, et, ensuite, les bons côtés du projet, qu'elle sait faits pour m'arrêter encore bien davantage.

Oh! comme vous souhaitez que je refuse, Mme Gloriette!

Et moi, tout à coup, je me suis sentie résolue. Est-ce un ardent, un irrésistible besoin de revanche qui s'est emparé de moi? Oui, peut-être, car, vraiment, j'ai assez d'être humiliée, bafouée, calomniée. Et, d'ailleurs, pourquoi douterais-je de la sincérité, de la délicatesse de M. Jouvenel?

Après un très court instant d'hésitation, j'ai relevé la tête — aimable et souriante à mon tour.

— Vous êtes, madame, ai-je dit, ma conseillère naturelle. Oui, vous avez raison. Après n'avoir été qu'une pauvre fille sans famille ni fortune, un peu dédaignée, un peu mise de côté, je puis être une femme riche, honorée, recherchée. Je suis prête à suivre vos bons avis et à épouser M. Séverin Jouvenel.

Le sourire vexé s'est encore aminci.

— Ecoutez, Fridoline, a repris Mme Gloriette, je voudrais que vous vous décidassiez en toute indépendance. Je me suis, hier, un peu emballée, j'ai été... oui, j'ai été un peu injuste à votre égard et je le regrette sincèrement, mais vous connaissez mon affection pour vous, oubliez donc mes mauvaises paroles, et que leur souvenir ne vous embarrasse pas. Si ce mariage vous déplaît, ma mignonne, vous resterez près de moi, et nous serons amies comme par le passé.

J'ai continué de sourire.

— Je vous remercie beaucoup, madame, mais ce mariage ne me déplaît pas, j'épouserai M. Jouvenel.

— Eh bien, tous mes compliments, ma chère. Séverin Jouvenel doit venir aujourd'hui même chercher votre réponse, mais je crois que ses doutes sur le sens qu'elle aura ne sont pas torturants, et que son impatience est tempérée.

Il est venu, en effet.

Après avoir donné à M. Jouvenel, la réponse attendue, Mme Gloriette nous a mis en présence.

— Voici votre petite fiancée, monsieur Jouvenel. En vérité, vous me la devez un peu!

Il s'est incliné devant moi et a baisé cérémonieusement la main que j'ai cru devoir lui tendre.

— Je vous remercie, mademoiselle, a-t-il dit, de l'honneur que vous voulez bien me faire en acceptant mon nom.

J'ai répondu poliment:

— C'est moi, monsieur, qui vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en me l'offrant.

Était-il possible de trouver deux phrases plus sottes? Vraiment, je ne crois pas!

Sous l'œil bienveillant de Mme Gloriette,

nous nous sommes assis et la conversation a été à peu près aussi animée que lors de la première visite à jamais mémorable de M. le Hibou.

Je pensais malgré moi:

"Si Mme Armande reprenait tout à coup une migraine irrésistible... si nous nous retrouvions seuls, que me dirait-on? Les yeux bleus me souriraient-ils comme ils me souriaient — il y a si peu de temps encore — dans la Tour du Chevalier, par-dessus les vieux livres? La voix grave vibrerait-elle en me parlant de nos fiançailles toutes neuves, comme avant-hier, en me lisant des vers d'amour?"

Mais Mme Gloriette rayonnait de santé et aussi, d'ailleurs, de bonne grâce. Au bout d'un quart d'heure environ, M. Séverin Jouvenel a pris congé de nous, en annonçant qu'il partait pour la Normandie où l'appelaient des affaires importantes. Puis il m'a priée... ou plutôt, il a prié Mme Gloriette de me prier de bien vouloir fixer le jour de notre mariage, ajoutant d'une voix glaciale qu'à son gré, la date la plus rapprochée serait la meilleure.

Et nous nous sommes séparés ainsi.

Est-ce que je suis contente?

Vraiment, je ne sais pas. Et pourtant? Je crois... oui, je crois que je le suis. Toutes les rancunes s'apaisent avec un peu de bon vouloir. Et Mme Gloriette ne sera pas toujours là!

20 octobre.

Mme Gloriette m'a embrassée avec une cordialité franche.

— Tout est bien, m'a-t-elle dit. Vous savez, M. Jouvenel n'était pas pour moi un mari possible. Je veux un intellectuel plus "homme du monde"... J'espère, Dolly, que vous allez rester avec moi, jusqu'à votre mariage. Votre départ me privera trop, pour que je ne tienne pas à vous garder le plus longtemps possible.

Elle a ajouté:

— Rosinette croit que c'est moi qui ai arrangé, qui ai fait votre mariage. On le croit aussi à Bergère... et c'est presque vrai, n'est-ce pas?

Aujourd'hui, c'est "presque vrai"; demain, il n'y aura plus de doute. Mme Gloriette a un heureux caractère!

— Mais certainement, ai-je approuvé.

Et j'appris qu'entre Mme Gloriette et M. Jouvenel, tout s'était passé le mieux et le plus amicalement du monde. Indulgent et souriant aux explications espiègles de l'ordonnatrice du jeu, il réservait les foudres de son ressentiment à la pauvre exécutante.

— A ce propos, Fridoline, conclut Mme Armande, je vous serais très obligée de laisser ignorer à M. Jouvenel que ses anciens projets... — les projets de Simplicie, vous savez — aient pu jamais être connus de moi. C'est à cause de Mme Marginus qui serait contrariée.

Ma réponse fut prompte et sincère:

— Oh! madame, vous avez ma parole. Jamais M. Jouvenel ne saura rien de tout ceci... du moins par moi.

Pauvre Mme Armande! Sa colère était après tout, excusable, justifiée!

Lorsque, sans l'avoir avisée elle-même de mes scrupules, j'ai spontanément avoué notre ruse à M. Jouvenel, j'ai agi bien légèrement... j'ai été très coupable.

IX

Castelgentil, 15 novembre.

Il y a déjà plus de trois semaines que je suis fiancée. Je me marie dans huit jours. Mme Gloriette est très bonne. Nous avons repris l'histoire de Mlle de Pontchevreuil, enfin sauvée de la neige.

J'ai écrit à Paris pour avoir un beau trousseau avec des dentelles et des rubans. C'est la "tirelire" de ma bonne marraine, qui me donne toutes ces choses. Je veux être une femme élégante pour plaire à mon mari.

De mon fiancé, j'ai reçu les premiers jours, une bague de diamants, une veste de zibeline et de belles guipures anciennes. La veste de zibeline est de la même couleur que ma robe de feuille d'automne et que mes cheveux, je me demande s'il y a pensé ?

Un message amical accompagnait ces dons magnifiques. Mais il était bref et pas du tout comme je l'aurais voulu. Alors bijou, fourrure et dentelles ne m'ont pas causé tout le plaisir qu'on pourrait croire et Mme Gloriette m'a reproché mon dédain avec une amertume dépitée.

Il y a trois semaines que je suis fiancée, et, depuis, Séverin Jouvenel n'est pas revenu. Quand il m'écrit, c'est pour me parler d'affaires, d'actes, de contrat.

Je lui répons: "Ce que vous déciderez sera bien, moi je ne sais pas, et ça m'est égal."

Je suis un peu triste. Le devoir d'un fiancé n'est-il pas de se montrer gentil, aimable, tendre ? de se faire aimer ?

Il y a quelques jours, j'ai voulu écrire à M. Jouvenel, le gronder un peu, lui demander de venir, lui ouvrir mon cœur, lui confier tant de choses!

J'ai commencé une longue lettre, une lettre qui devait être très longue:

"Mon ami, mon fiancé.

"J'ai beaucoup de peine. Je voudrais vous voir. Pourquoi ne venez-vous pas ? Ne sentez-vous pas que j'en serais heureuse, ne comprenez-vous pas que tout ce qui semble nous séparer n'est qu'un malentendu et que, si vous étiez ici, nous nous expliquerions bien vite ? Qu'importe ce qui s'est passé ! Avez-vous oublié nos heures chères, nos heures douces."

Et puis j'ai pensé: "Ce n'est pas à moi de dire ces choses." Et j'ai fermé mon buvard sur la lettre inachevée.

Un autre jour, j'ai voulu la reprendre, la finir, je ne l'ai plus retrouvée.

Elle s'était égarée parmi d'autres papiers, sans doute. J'en ai conclu: "La destinée ne voulait pas!"

Castelgentil, 19 novembre.

Je me marie dans quatre jours.

Déjà Mlle Coqueluche termine ma robe de noces.

Mon fiancé ne viendra que pour me conduire à l'autel.

Depuis qu'il m'a trouvée dans le jardin, endormie parmi les feuilles, nous ne nous sommes pas vus en tout pendant trois jours.

Je crois bien qu'il ne m'aime pas.

Mme Gloriette me rassure à sa manière.

— Il s'est fait un devoir de vous épouser, s'y sentant, je ne sais pourquoi, un peu contraint par les circonstances. Mais l'avenir vous appartient.

Elle me donne aussi des conseils:

— Ma chère, il vous a trouvée coquette, je le sais. Tant que vous étiez Mme Gloriette, rien de mieux! Mme Gloriette, une femme mariée, une veuve, pouvait, sans mauvais goût, se montrer aimable, gaie, mutine, mais une jeune fille! Songez que M. le Hibou n'a jamais vu de jeunes filles... ou si peu! Votre genre l'a choqué. Souvenez-vous-en. Après avoir été la jeune fille trop provocante, ne négligez pas d'être l'épousée tremblante et réservée jusqu'à la froideur, qu'il attend.

Je n'ai pas répondu, trouvant la recommandation étrange et blessante.

Mme Gloriette manque de tact, parfois!

Je ne sais jusqu'à quel point sa bienveillance à mon égard peut aller. Et, peut-être, inconsciemment, n'est-elle point trop fâchée de me voir un fiancé si peu empressé. Qu'elle soit tranquille, cependant! Certes, je suis d'une nature affectueuse, tendre; je suis confiante, sincère et toujours portée à croire qu'on m'aime, moi qui me sens si désireuse d'aimer. Mais, j'ai plus de fierté qu'elle ne semble l'imaginer, plus d'orgueil même! Seulement... seulement, je me rappelle des choses, et je ne puis penser, je ne puis croire...

Alors, après avoir été très, très fâchée, après m'être dit: "Je ne veux plus l'épouser, je le déteste"... tout à coup, je m'apaise.

Castelgentil, 22 novembre, minuit.

Je me marie demain.

Le Prieur n'est pas encore tout à fait prêt à me recevoir. Aussitôt après notre mariage, nous irons à Clarens-lès-Tours. Il paraît que la Villa des Saules est à moi... Séverin me la donne. On y a porté mon trousseau de dentelle, mes robes de belle dame, toutes les choses qui appartiennent à ma vie neuve.

Mon fiancé est arrivé dans la soirée. Mme Gloriette était présente à notre revoir; elle ne nous a pas quittés. Les convenances le veulent ainsi, paraît-il, et Mme Gloriette juge utile de les observer jusqu'à la minutie.

— Ne scandalisons point M. le Hibou! dit-elle de son air enjoué.

Séverin — il faut que je m'habitue à dire Séverin maintenant — a été aimable et bon... beaucoup plus aimable que ses lettres... et pourtant... Ah! c'est bien malheureux qu'il soit aussi nécessaire d'être convenables!

Ce soir, je m'étais parée de ma robe de noces pour l'essayer; dans mes cheveux roux qui moussaient, brillaient et frisaient comme le jour des feuilles, j'avais mis des lis, et, vêtue ainsi, coiffée ainsi, je m'étais attentivement contemplée. Je m'étais regardée impartialement comme on regarde une étrangère.

La longue robe souple et vaporeuse seyait à ma taille mince et m'allongeait singulièrement sans m'écraser. J'étais fine, fine, et presque grande!

J'ai le teint des rouses qui ont le teint blanc, un teint si délicat, si clair qu'aucune blancheur ne l'éprouve. Auprès des grands lis hiératiques, posés de chaque côté de ma tête comme en certaines coiffures byzan-

tines, mes cheveux éclatants et légers semblaient faits de matières précieuses et orfévrees comme des bijoux. Mes yeux noirs parmi toutes ces blancheurs, parmi toutes ces flammes, étaient la seule note sombre. Pour la première fois, je crois, je me suis trouvée jolie.

J'ai voulu que mon fiancé me vît. Il a souri.

— Quelles blancheurs! a-t-il dit. La petite feuille est couverte de givre et de neige, maintenant! C'est une feuille d'hiver.

— Il me semble que vous regrettiez la feuille d'automne ? ai-je murmuré.

Il a répondu:

— Vous vous trompez.

Mais j'ai bien vu qu'il la regrettait.

Et je suis remontée pour ôter ma belle robe de neige, la laissant en tête à tête avec Mme Armande.

Je me marie demain. La petite feuille attend que le vent l'emporte et elle frissonne, sans bien savoir si c'est de crainte ou d'espoir.

Oh! mon cher mari, ne pleurez pas le temps d'automne. Quand viendra pour nous la belle saison et le renouveau des choses heureuses, je mettrai ma robe de printemps, ma jolie robe, jeune et tendre de feuille nouvelle et mon visage de joie vous sourira, rose comme une fleur!

## DEUXIEME PARTIE

### I

Paris, 27 novembre.

Paris!... C'est bien de Paris que je date ces pages.

J'écris dans une petite chambre blanche

**DERY**

*Graines*

**DE SEMENCE DE CHOIX**



**GRATIS**

Le Catalogue français le plus complet du pays pour Graines de légumes, fleurs, gazon, plantes, Engrais chimique, Insecticides, Incubateurs. Articles pour volailles, outils de jardin, etc., etc.

Demandez une copie de ce catalogue, GRATIS.

**HECTOR L. DERY**  
17, Est, Notre-Dame,  
MONTREAL

## POMPADOUR SHOP

Lingerie française de luxe  
Créations exclusives

Up 1013

120 Stanley

que décorent des rideaux bien lavés, des meubles massifs, cossus et démodés qui ont l'air de vieux parents de province et une étagère de bambou chargée de bibelots de pensionnaire. La fenêtre, pas très large, donne sur une rue tranquille. En se penchant un peu, on aperçoit les grilles du Luxembourg. Dans la pièce voisine, un salon de reus grenat qui jadis abrita le "cours des grandes," Mlle Quenouillet, ma bonne maîtresse de jadis, tricote.

Il y a trois jours, j'étais une fiancée souriante, entourée, complimentée, une épouse confiante, sinon heureuse. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une pauvre petite femme très seule, très désemparée, une femme sans mari!

J'ai envie de pleurer ou de me mettre en colère.

En colère contre Séverin Jouvenel, mon mari... et aussi, contre moi-même... et aussi contre Mme Gloriette!

C'est à Mme Gloriette qu'allèrent mes rancunes au moment où mon mari, grave et courtis, moins semblable à un époux joyeux qu'à l'ordonnateur bien stylé d'un convoi funèbre, me fit monter dans la voiture qui devait nous conduire à Clarendons-Tours.

Un fait me frappe. Chaque fois que Séverin a pu causer en tête à tête avec Mme Armande, je l'ai retrouvé plus compassé, plus contraint, plus froid.

Au retour de l'église, il m'avait regardée longtemps, très gentiment, très tendrement, en souriant, puis, bien que Mme Gloriette fût présente — elle était présente, toujours! — il s'était penché pour baiser ma main.

Je l'avais un peu retirée, cette main — à cause de Mme Gloriette — mais le baiser, tout de même, s'était posé sur mes doigts, et il y demeurait encore, après que les lèvres de Séverin étaient parties. Je n'en avais jamais reçu de si caressant... je n'avais jamais rien éprouvé de si doux. Toujours, j'avais défendu à Loulou de m'embrasser; il m'eût été très désagréable qu'il m'embrassât et, comme cela, certainement il n'aurait pas su!

J'étais heureuse. Une heure plus tard, quand je suis descendue, ayant échangé ma robe blanche contre un costume de ville, Séverin avait repris sa figure grave et cet air cérémonieux que je déteste.

Est-ce que la beauté blonde, la triomphante beauté de Mme Gloriette lui a inspiré des comparaisons qui ne peuvent être à mon avantage? Est-ce que Mme Gloriette s'entend mal à me défendre, et, comme il arrive parfois, donne ainsi meilleur jeu à l'accusation lorsque Séverin parle de ma coquetterie et de tout ce qui, paraît-il, blesse en moi son idéal? Lui

avoue-t-elle, par plaisanterie, combien j'ai raillé naguère M. le Hibou, avant de le connaître, et même un peu après l'avoir connu?

Mes espiègleries d'alors n'étaient pas bien méchantes. Et, si j'ai été coquette, c'est sans le savoir! Tout d'abord, je n'y songeais guère. Et ensuite... ensuite j'avais comme une peur de plaire à Séverin. Hélas, lui ai-je plu jamais?

Pauvre Mme Gloriette! Dieu me garde de suspecter ses intentions! Elle a été très aimable, très cordiale, presque maternelle; elle a été parfaite... et non sans quelque mérite; il y aurait de l'ingratitude à l'oublier. Mais, parfois, Mme Gloriette est maladroite. On dirait qu'elle comprend à côté, faute d'une certaine délicatesse de tact.

Les discours qu'elle m'a tenus sur ma prétendue coquetterie et l'opinion qu'en garde Séverin, sur les idées, les préjugés de Séverin Jouvenel, élevé par une mère rigide, m'ont paru absurdes, désobligeants pour lui — presque offensants pour moi. Pourtant, ils m'ont hantée. Sans que j'en eusse conscience, ces vains propos, ces vagues conseils se sont imposés à moi, m'enveloppant d'une atmosphère de doute, d'inquiétude, de crainte.

Ce sont eux qui raidissaient mon attitude, qui glaçaient mes paroles, près de Séverin, tandis que le roulement monotone de la voiture nous emportait vers notre nouvelle vie.

Une lourde contrainte m'accablait, Séverin était sombre et comme obsédé par une pensée pénible. Nous avions promis de nous aimer toujours, dans la bonne et la mauvaise fortune et nous étions plus loin, oh! combien plus loin l'un de l'autre, qu'aux jours des causeries dans la Tour du Chevalier, qu'au temps où, si étrangers lui à moi, moi, à lui, nous nous racontions nos cœurs et nos vies d'un regard, d'un sourire, d'une inflexion de voix, sans le savoir!

Quel malaise indéfinissable, quel mur invisible nous troublait, nous séparait maintenant?

Nous parlions. Il est quelquefois plus facile de parler que de se taire ensemble. Nous parlions comme des gens qui ne savent que se dire.

Soudain, j'eus un léger frisson dans ma chaude zibeline.

Séverin s'en avisa.

— Vous avez froid? me demanda-t-il doucement.

— Non, pas du tout, merci, répliquai-je en m'enfonçant dans mon encoignure.

Il me regarda, puis il sourit, un sourire où les yeux bleus reparurent.

— Quelle petite chose menue et fragile vous êtes! dit-il. Laissez-moi vous prendre

dans ma pelisse et vous y envelopper, vous y tiendrez tout entière.

Son geste m'attirait gentiment.

— Je n'ai pas froid, ai-je répété faiblement.

Au même instant, pour se garer d'une automobile, je crois, le cocher qui nous conduisait, a brusquement obliqué.

D'un élan les roues de droite ont franchi le bord d'un tas de pierres, au revers de la route. La voiture a penché. J'ai cru qu'elle versait. J'ai été jetée à gauche avec une violence telle que je suis littéralement tombée sur mon mari.

Je ne sais s'il a eu peur comme moi-même, mais, en me retenant dans ses bras, il m'a serrée contre lui nerveusement, presque brutalement.

Moi, j'ai été saisie et, un peu nerveuse à mon tour, je me suis précipitamment dégage de son étreinte, avec un cri: "Vous m'avez fait mal..."

Alors, les yeux bleus sont devenus tout noirs et Séverin m'a dit: "Je vous demande pardon..."

J'aurais voulu rattraper mes paroles. Oh! il ne m'avait pas bien fait mal! Mais comme ce sérieux, ce sévère ton d'excuse sonnait faux après mon exclamation enfantine!

Si Mme Gloriette lisait ce que je viens d'écrire ici, que penserait-elle? Et Séverin? Mais c'était dans mes yeux, c'était en moi qu'il eût fallu le lire. Et Séverin, si habile à déchiffrer les vieux bouquins vénérables, n'a rien compris à ce livre tout jeune, à ce livre tout neuf qu'est mon cœur.

Oh! Séverin, je vous déteste! Je vous déteste maintenant. Mais, à ce moment-là, peut-être... peut-être que je ne vous détestais pas encore?

Quelle pensée avez-vous eue? Qu'y avait-il entre nous, dites, Séverin, pour qu'après m'avoir serrée sur votre cœur — si fort! — vous ayez pris votre air cérémonieux, votre air méchant, pour que vous ne l'avez plus quitté depuis?

Ah! cette arrivée, Séverin, cette arrivée dans notre maison, comme elle a été morne!

On avait mis des fleurs partout, cependant, fleurs blanches, fleurs d'épousée, et un bon sourire joyeux, le sourire de Marion — cette vieille servante qui vous a élevé, m'avez-vous dit — nous a doucement accueillis sur le seuil.

Il y avait des roses de Noël et des branches de gui autour de la porte. Le gui porte-bonheur, ne vous êtes-vous pas souvenu?

Vous m'avez dit que j'étais chez moi. Pourquoi n'avez-vous pas dit "chez nous"?

Puis nous avons visité la maison. Sans doute l'ai-je mal vue, car je ne me la rappelle guère.

### **Et vous Madame, vous voulez lui plaire ?..**

Soignez vos dessous, autant, sinon plus que vos vêtements extérieurs; et adressez-vous sans crainte chez nous, où vous êtes assurée de trouver toujours les plus dernières créations en fait de lingerie fine, sous-vêtements, blouses, kimonos, etc.

## **STEEL LINGERIE WAIST and HAT SHOP**

469, Est, Rue Ste-Catherine. Armand Saint Louis: Gérant Téléphone: Est 4370

Et puis, j'avais la tête un peu perdue, je crois. Je me souviens seulement qu'il y avait de jolies boiseries gris pâle dans la chambre qui m'était destinée et des rideaux de toile de Jouy dont les dessins, nuancés aussi d'un gris doux, formaient des médaillons et des guirlandes sur un fond bleu porcelaine.

Nous avons dîné l'un en face de l'autre, comme à Castelgentil, vous rappelez-vous? Mais c'est à Castelgentil que nous avions l'air de deux époux. A la villa des Saules, nous étions deux étrangers.

Il me semblait que quelque chose de lourd, de sombre, d'hostile, une nuée épaisse et oppressante, descendait lentement sur nous. Et j'avais peur, Séverin, de l'inconnu que vous étiez.

Dans le salon, tout de suite, je vous ai dit:

— Je suis très fatiguée... pardonnez-moi de vous quitter si vite.

Et je vous ai souhaité une bonne nuit.

Vous n'avez touché qu'à peine la main glacée que je vous tendais. Puis, quand j'ai été près de la porte, ouverte, déjà, vous avez crié d'une étrange voix, un peu étranglée:

— Fridoline!

Alors... oui, alors, je ne sais ce qui s'est passé en moi, j'ai eu un grand désir de courir à vous, Séverin.

Mais je me suis souvenue de tout ce que m'avait dit Mme Gloriette.

Et, du seuil de la porte, j'ai demandé:

— Plait-il?

C'était bête, n'est-ce pas?

Et c'était si bête aussi ce que vous avez répondu:

— Rien!

Pourquoi avez-vous dit "rien," Séverin? Ce n'était pas à moi de courir à vous. Si vos bras s'étaient ouverts, qui sait? Je m'y serais peut-être jetée, oubliant Mme Gloriette.

Séverin, vous ne m'aimez pas. Et moi, je vous déteste.

Et je déteste la jolie chambre aux boiseries gris de perle, aux belles toiles de Jouy.

Je ne songeais guère à y dormir, lasse, inerte, occupée à regarder le feu, à écouter les bruits légers de la maison silencieuse. Parfois, il me semblait que des pas se dirigeaient vers ma porte; mon cœur battait, je me redressais sur la petite chaise où je m'étais assise près de la cheminée. Déjà, j'étais prête à la révolte... pourtant, quand je m'étais bien convaincue que les pas ne venaient point de mon côté, j'en avais comme un regret.

Je me sentais seule, éperdument seule.

Puis, Marion entra; elle me remit une lettre, et, tout de suite, je reconnus votre écriture.

Pour lire, j'attendis que Marion eût quitté la pièce.

Oh! cette lettre offensante, cette lettre dédaigneuse et cruelle, jamais, jamais, je ne vous la pardonnerai, Séverin!

"Madame,

"Une absurde aventure que je n'avais, certes, pas cherchée, mais dont ma venue malencontreuse à Castelgentil, a été l'origine, m'a mêlé à votre vie et y a apporté le trouble.

"A cause de moi — sinon par ma faute — vous alliez vous trouver jetée dans la lutte et livrée à toutes les difficultés, à tous les périls qui attendent et menacent une jeune créature sans protection. Je n'ai pas voulu qu'il en fût ainsi. Je n'ai pas voulu non plus qu'une réconciliation, un mariage

fût possible entre vous et l'homme à qui vous avez été fiancée et qu'en quelques secondes, j'avais pu juger. Je vous ai offert mon nom. Mais, je suis trop conscient des raisons qui m'ont fait vous l'offrir, pour ne pas comprendre celles qui vous ont décidée à l'accepter en de si étranges circonstances; je sais trop ce qui nous a rapprochés pour ne pas voir ce qui nous sépare.

"Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas m'aimer. Votre cœur, je ne l'ignore pas, est à un autre. Que cet autre soit ou non digne de votre amour, il ne m'appartient pas de le discuter ici. Mais que moi, je ne sois en aucune façon capable de vous plaire, c'est ce que j'admets sans révolte. Je me connais tel que je suis.

"Et, d'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit — oh! bien doucement et si gentiment que je vous en étais, alors, presque reconnaissant — que vous me trouviez gauche et ennuyeux.

"Vous avez ajouté, il est vrai, que, très probablement, il existait de par le monde, quelque femme assez indulgente et charitable pour se résigner à excuser ma gaucherie et à s'ennuyer dans ma société, mais vous avouerez que, si le correctif partait d'un bon naturel, la conclusion qu'on en pouvait tirer sans être un grand logicien n'était guère consolante.

"Devant la lâcheté de votre fiancé, je me suis senti le devoir, je me suis senti le droit de vous mettre à l'abri d'une vie trop précaire et trop rude pour l'enfant que vous êtes; je ne me sens pas celui de vous imposer mon amour, que votre attitude repousse si clairement.

"Alors, je pars — et dès ce soir, cela vaut mieux. Il m'est douloureux, croyez-le — et beaucoup plus que vous ne pouvez le concevoir — de vous quitter ainsi, mais il me serait plus pénible encore, je le sais, de rester et de me sentir à la fois si près et si loin de vous.

"Adieu, donc. Vous avez été, Fridoline, très cruelle, peut-être sans le vouloir. Hélas, je me le demande, maintenant: n'étant pas aimé de vous, l'avais-je, ce droit dont je me targue, de vous lier à moi comme je l'ai fait?

"Le contrat que vous avez signé sans le comprendre, comme un enfant, vous rend absolument indépendante."

Suivaient des indications sur la place où je devais trouver des documents, des titres, que sais-je! puis l'adresse d'un notaire de Tours, etc. Il me serait bien difficile de transcrire ces renseignements, car, dans ma rage, j'ai déchiré et lancé dans le feu toute cette partie de la lettre.

Oh! Séverin! Après m'avoir abandonnée ainsi, le jour même de notre mariage, après vous être montré si méchant, si méprisant, vous croyiez être quitte envers moi, être très généreux, en me jetant une fortune à la tête!

Quelle idée vous faites-vous donc de mon caractère et de mon cœur? ou — si Mme Gloriette vous les a dépeints de telle manière — de quel droit l'avez-vous crue sur parole?

Je me refuse au marché. Vos bienfaits me font horreur, et votre lettre est stupide!

Vous dites que vous m'avez offert votre nom pour m'épargner les difficultés et les dangers de la lutte... vous ai-je appris, moi, pourquoi je l'avais accepté? Vous dites que vous ne voulez pas m'imposer votre amour. Il ne s'agissait pas de m'imposer votre amour, Séverin, mais de me demander de gagner le mien! Vous dites que je ne vous aime pas, qu'avez-vous fait pour que je vous aime? Vous dites que j'en aime un autre! Je vous trouve bien hardi... comment le savez-vous? Aime-t-on toujours celui ou celle à qui l'on engage sa promesse? Vous voyez bien que non, Séverin, puisque vous ne m'aimez pas!

Ma décision était prise. A mon tour, j'ai écrit. Séverin aurait la réponse que méritait sa lettre. Et ce fut bien celle du berger à la bergère, ou de la bergère au berger!

Ce que j'éprouvais de douleur et d'humiliation, il ne devait pas le savoir... et je retenais mes larmes! Mais je ne retenais ni ma colère ni ma rancune.

Le ton de ma lettre était rude et amer. La lettre elle-même peut se résumer ainsi:

"Vous avez raison: quand vous m'avez demandé d'être votre femme, j'étais une pauvre enfant, abandonnée de tous. Vous avez raison! je ne vous aime pas. Mais j'ai cru qu'en m'offrant de partager votre nom et votre fortune, vous m'offriez aussi de partager votre vie, j'ai cru que vous me destiniez, à vos côtés, la place d'une compagne honorée, respectée. Puisque ce mariage n'était qu'un moyen déguisé de me faire l'aumône, je n'en veux plus. Et, comme vous, je pars. Je ne veux rien de vous. Gardez votre argent et votre villa des Saules. Je ne me souviendrai d'être votre femme que pour me rappeler le nom que vous m'avez confié. Sans m'en parer — car je le déteste — je n'oublierai pas que, devant la loi, je le porte et que je dois à vous et à moi de le porter dignement."

Comme je cachetais mon enveloppe, Marion est entrée pour me proposer ses services. Je lui ai dit que j'avais l'habitude de me servir seule.

J'avais parlé d'une voix un peu âpre.

— Oh! petite madame, a-t-elle murmuré, est-ce que vous lui avez fait du mal à mon pauvre Séverin, pour qu'il soit parti comme ça?

J'ai répondu:

— Si l'un de nous deux a fait du mal à l'autre, ce n'est pas moi.

Marion s'est éloignée en soupirant.

La nuit a été longue, longue. J'ai cru qu'elle ne finirait jamais.

## THE GREENWICH SHOP

### FOUR SIXTY NINE GUY STREET

MADAME,

Venez prendre le thé chez-nous!  
le cadre y est unique!

Té. Up. 4789

LILIAN W. MENDELSSOHN,  
Hôtesse.

Aux premières lueurs du jour, je me suis levée. Etouffant mes pas, calculant mes gestes à travers la maison hostile, j'ai pu, sans éveiller l'attention, descendre jusqu'à la porte, faire jouer les verrous... Puis, délibérément, j'ai gagné la route! j'ai quitté pour jamais le triste foyer où j'étais seule à m'asseoir.

Mon dessein était de marcher jusqu'à Tours, d'y prendre le train pour Paris et de chercher un refuge, puis un appui, auprès de Mlle Quenuillet, la vieille maîtresse de pension à qui, jadis, ma marraine m'avait confiée.

Sur la route, dans le jour livide, encore incertain, j'ai croisé une voiture, un fiacre cahotant qui venait de Tours.

Comme je m'effaçais, sur le bord du fossé, avec une crainte irraisonnée d'être aperçue, remarquée, fût-ce par les inconnus que le vieux cheval conduisait, j'eus peine à retenir un cri.

A travers les glaces baissées, dans la pénombre de la voiture, il me semblait reconnaître le profil pâle de Séverin, de mon mari.

Déjà, l'humble équipage était loin. Un moment, je suis restée immobile, la tête vide, les jambes fléchissantes.

Pourtant je ne doutais pas de m'être trompée. J'avais cru voir Séverin. C'était une illusion de mon ressentiment exaspéré. Séverin, après la lettre qu'il m'avait écrite, ne songeait guère à revenir à la villa des Saules. Et, d'ailleurs, l'intérieur de la voiture étant presque obscur, comment m'eût-il été possible d'y reconnaître n'importe quel visage?

Je me remis en route. Hélas! alors même que le voyageur du fiacre eût été bien réellement Séverin Jouvenel, qu'aurais-je fait? qu'aurais-je pu faire? Tout était fini, bien fini entre nous.

Et je ne veux pas qu'il trouve ma trace, je ne veux plus le revoir, je ne veux plus!

## II

Paris, 28 novembre.

Ma vieille Quenuillet est la meilleure créature du monde. Elle m'a caressée, réconfortée de sa tendresse; elle m'a choyée comme au temps où ses gronderies sou-

riaient sous mes baisers câlins.

Je lui ai conté mon histoire qu'elle a écoutée avidement, un peu comme une chose imaginée.

Quand je suis arrivée à ce point de mon récit où, saine et sauve, j'atteignais la gare de Tours et m'installais dans le train, elle a eu un soupir de soulagement, comme si, moi, l'héroïne de la narration, je n'avais pas été là, sous ses yeux, lui prouvant par cet irréfutable témoignage de ma présence que j'avais bien échappé à l'Ogre!

Jadis, paraît-il, Mlle Quenuillet a eu un amoureux, un fiancé infidèle. Depuis lors, elle tient tous les hommes pour traîtres et félons. Rien, à son avis, ne pouvait m'arriver de plus heureux que cette séparation qui me rend mon indépendance et par laquelle j'évite les tristesses et l'humiliation de l'esclavage conjugal.

Elle eût voulu me garder chez elle comme une fille chérie; mais, au moment où, la remerciant chaudement, j'opposais à cet élan de son cœur dévoué, ma fierté, le désir de suffire par mon travail aux besoins de mon existence, elle s'écria sans m'écouter:

— Vous avez raison, ma chère! Ici, vous ne seriez pas en sûreté. S'il vous y découvrirait mon Dieu, mon Dieu! Avec les hommes, ma chère, on ne peut jamais savoir! Et celui-ci me semble être des plus mauvais. Le bon Dieu vous a protégée.

— Je crois, mademoiselle, dis-je, qu'il y a des hommes beaucoup plus mauvais que Séverin Jouvenel!

Car, il faut être juste, même envers les gens qu'on n'aime pas... surtout quand on les déteste!

Il y a quelques semaines, une très aimable vieille dame, la sœur d'une supérieure de couvent que Mlle Quenuillet connaît — une vieille dame qui habite la province — avait demandé à ma bonne maîtresse de lui trouver une lectrice.

Mlle Quenuillet avait promis de chercher. Dès mon arrivée, elle a écrit à "Moutiers-le-Noble" pour poser ma candidature. Si la place est encore libre, je serai heureuse de l'occuper.

Paris, 30 novembre.

Tout est entendu. Je deviens la lectrice de Mme de Clairgivre, qui m'attend dès demain.

Veuve d'un bon gentilhomme, Mme de Clairgivre vit seule, dans cette toute petite ville du Calvados où elle a passé ses années heureuses. Elle n'a pas d'enfants. La lecture est une de ses dernières joies; mais ses yeux vieillissent se fatiguent vite et, pour qu'ils se reposent, elle en a cherché de plus jeunes.

Elle cherchait aussi, ayant l'oreille musicienne, une voix dont le timbre fût clair et doux, puis elle voulait un visage souriant et point trop désagréable à regarder. Et il fallait que gentil visage, aimable voix et bons yeux consentissent à habiter le très petit "tron de province" qu'est Moutiers.

Mlle Quenuillet pense que je puis répondre de façon satisfaisante aux conditions exigées. La dernière me comble d'aise! Où eussé-je pu me dérober mieux aux investigations de "l'ogre"?

J'ai voulu que Mme de Clairgivre connût les grandes lignes de ma triste destinée. Mlle Quenuillet lui a dit que j'étais mariée, mais que, séparée de mon mari pour des raisons de convenances personnelles, je désire entrer chez elle sous mon nom de jeune fille.

Mme de Clairgivre ne s'est pas laissée effrayer par la demi-irrégularité de cette

situation. Mlle Quenuillet répondait de moi; à ses yeux c'était l'essentiel.

"Que cette petite femme vienne sans appréhension, a écrit Mme de Clairgivre. Si elle a été malheureuse, c'est une raison pour que je l'accueille avec amitié et un droit de plus que je lui vois à ma sympathie. Je ne lui parlerai même pas d'un passé dont le souvenir ne peut que lui être pénible! Vous l'aimez, elle doit être charmante et honnête comme le pain blanc! Il y a par le monde de bien vilains hommes!"

— Est-ce que vous avez dit que Séverin était un "vilain homme," mademoiselle? me suis-je écriée.

— J'ai dit, ma petite, que je ne pouvais déplorer les circonstances qui vous avaient éloignée de votre mari, car un tel homme eût fait votre malheur... voilà tout!

— Mais, mademoiselle, comment pouvez-vous savoir que Séverin aurait fait mon malheur?

— Comment je peux le savoir?... mais, voyons, Fridoline... vous aimait-il? et s'il vous aimait, comment vous l'a-t-il témoigné?

— Il ne m'aimait pas, ma bonne Quenuillet... j'en suis sûre, mais...

— Alors, c'est vous qui l'aimiez?

— Moi!!!... Ah! par exemple, non, cent fois non! Quelle idée! Ma bonne Quenuillet, ne voyez-vous pas que je le déteste!

— Je le vois, mon enfant, et je vous comprends, a fait gravement Mlle Quenuillet. C'est même ce que j'ai dit à Mme de Clairgivre.

Soit, nous sommes d'accord, et je ne me suis pas embarrassée de discussions inutiles.

Mais que Séverin ne m'aime pas et que je n'aime pas Séverin, il ne s'ensuit pas que Séverin soit un "vilain homme." Je suis contente que Mme de Clairgivre ne songe point à me parler de mon triste mariage, car, enfin, je n'aurais pu lui laisser dire des choses qui ne sont pas vraies.

Je partirai demain matin. Sur la prière de Mlle Quenuillet, qui, de ma part, lui a écrit qu'elle se chargerait de me faire parvenir l'envoi, Mme Gloriette a adressé ici la pauvre vieille malle de Fridoline Deslys.

En recevant la lettre de Mlle Quenuillet, en devinant quelque chose de ce que cette lettre s'efforçait de ne point dire, qu'aura pensé Mme Gloriette? Aura-t-elle pleuré sur moi? Je ne crois pas. Mme Gloriette ne m'eût pas souhaité de mal, mais... N'est-ce pas La Rochefoucauld qui a dit: "Dans le malheur des autres, il y a quelque chose qui ne nous déplaît pas"?

Bah! que m'importent Mme Gloriette et tout le passé!

Demain, je serai loin. Et où je serai, Mme Gloriette ne viendra pas me quérir. Mme Gloriette, ni personne d'autre, sans doute!

Ma lettre à Séverin, la lettre de mon soir de noces, se terminait ainsi:

"J'ignore ce que vous penserez de ma fuite et j'ignore aussi quels pouvoirs la loi vous donne et de quels moyens vous disposeriez, au cas où vous jugeriez bon de m'assigner une résidence, un domicile, de votre choix; mais, en quittant votre maison, je fais un serment; je jure solennellement, par la mémoire de tous ceux que j'ai aimés, de ne jamais rentrer sous votre toit, du moins de mon plein gré, jamais, vous entendez, jamais, jamais, jamais!"

## III

Moutiers-le-Noble, 1er janvier 19..

Premier jour d'une année nouvelle, jour



**BABY'S OWN SOAP**

Les garçonnets aiment le Savon Baby's Own avec sa mousse si douce et si aromatisée.

Le Meilleur pour Bébés et pour Vous!  
2-19-21 Albert Soaps Limited, Mrs., Montréal

mystérieux dont mon imagination fait tour à tour, un sphinx aux yeux graves, une figure voilée, un bonhomme chargé d'une hotte confuse, ou un gigantesque point d'interrogation, jour nostalgique où quelque chose d'inconnu commence, vous avez l'inquiétante beauté d'une clé précieuse, ciselée pour ouvrir quelque coffret ou quelque porte dont on ignore encore les secrets.

Mais, je ne veux pas vous demander les vôtres! Pour moi, vous ne serez plus qu'un jour comme les autres.

Moutiers-le-Noble est une petite ville très vieille où abondent les églises, les cloîtres et les demeures seigneuriales.

Sur les places, de belles fontaines chantent dans le silence ou parmi des bruits de cloches. Les rues ne sont pas très larges, mais des jardins y font de joyeuses brèches, et les maisons, de hauteur modeste, n'empêchent pas le soleil d'y pénétrer. Il s'y promène en visiteur familier, réchauffe et dore les pierres vénérables, vivifie les jeunes plantes et assainit le sol.

Les maisons de Moutiers sont charmantes. Je crois, chaque fois que je sors, en découvrir de nouvelles et de plus jolies.

Il y en a d'élégantes qui évoquent des visions de luxe et de fêtes parées; il y en a de simples et rudes qui parlent des temps féodaux; il y en a de paisibles et discrètes qui semblent de petits cloîtres recueillis. J'en sais de très pittoresques, avec des étages en encorbellement; d'autres sont flanquées de tourelles.

Celle qu'habite Mme de Clairgivre, sise dans la rue des Chanoines, est assez massive et d'une ornementation si sobre que je ne saurais y relever aucun détail vraiment caractéristique. Elle me plaît, cependant, par son air d'autrefois, sa façade grise aux grandes fenêtres carrées, garnies de petites vitres serties de plomb et, intérieurement, les belles boiseries qui, presque partout, y tiennent lieu de tentures et qu'animent de bons vieux portraits de famille.

La maison de Mme de Clairgivre n'a pas de jardin, mais, dans la rue des Chanoines, juste en face de ma fenêtre, un presbytère me promet la joie de la verdure et des fleurs.

Moutiers-le-Noble est une charmante ville où l'hiver même n'est pas maussade. Et Mme Clairgivre est une charmante vieille dame dont les cheveux blancs semblent toujours pleins de soleil, tant ils sont clairs et brillants.

Quand je suis arrivée, elle m'a embrassée, puis elle a souri d'un sourire qui crée de la lumière comme ses cheveux, en s'écriant que j'étais jolie et que je sentais le printemps — le printemps des années où elle était jeune... il paraît qu'il était bien plus beau et bien plus gai à cette époque-là!

Tout de suite, je me suis sentie comme un peu chez moi dans la maison de Mme de Clairgivre et dans son cœur.

Hier, tandis que minuit sonnait, Mme de Clairgivre m'a mis dans les mains le plus joli souvenir, une toute petite boîte à pastilles, faite d'une miniature pâle, puis, avec un baiser de grand'mère, elle me dit:

— Bonne année, mignonne!

— L'année sera bonne pour moi, si je la passe auprès de vous, et il en sera ainsi de toutes les années, madame, ai-je répondu.

Séverin, à cette heure, en ce jour, où êtes-vous, à quoi songez-vous? Connaissez-vous encore l'illusion des souhaits et la joie des étrennes, l'espoir heureux des belles surprises du Jour de l'An, l'attente émue des belles surprises de la vie? Pour moi, Séverin, le temps des surprises est passé!

Mais, comme je suis ingrate!... et pas seulement envers Mme de Clairgivre!

Ce matin, quand j'ai ouvert mes volets, un bouquet de roses était attaché aux barreaux de ma fenêtre — des roses blanches, d'une incomparable fraîcheur.

Qui donc les avait apportées là? La neige en tombant, douce comme un tapis de soie floche, avait caché jusqu'au secret des pas qui s'étaient arrêtés si près de moi,

tandis que je dormais encore.

Je voudrais ignorer complètement, ignorer jusqu'à ne pouvoir même risquer une hypothèse, la personnalité de leur mystérieux donateur.

Disant: "Je ne sais pas," je voudrais pouvoir dire aussi: "Je ne suppose pas." Mais, hélas, je suppose!

Il paraît que j'ai un amoureux à Moutiers: Léo Gosselin, le fils d'un des notables de la ville, un tout petit jeune homme.

Jamais il ne m'a parlé. Il ne me voit qu'à l'église. Un jour, il m'a envoyé l'expression de son admiration, sous la forme d'un billet, auquel, tout naturellement, je n'ai pas répondu.

Ayant dédaigné le billet, aurais-je dû mépriser les roses aussi? Peut-être. Mais les roses avaient froid! Noué aux barreaux qui font de ma fenêtre une petite cage, le beau bouquet semblait attendre, comme un pauvre oiseau transi, qu'on voudût bien lui ouvrir. Aucun nom ne l'accompagnait. Le premier passant eût pu le prendre. Quel encouragement donnais-je en le prenant? Aucun!

En vérité, elles m'ont fait plaisir; elles ont été la surprise que je n'espérais pas; elles ont parée de je ne sais quelle poésie charmante, la blanche et morose uniformité de ce jour.

10 janvier.

Dès le lendemain de mon arrivée à Moutiers-le-Noble, je me croyais déjà habituée, depuis des semaines, à cette atmosphère fine et silencieuse, à cette existence paisible, régulière jusqu'à la monotonie. Maintenant, je me sens loin, très loin de tout le reste du monde.

Une promenade sur le mail quand il fait du soleil, quelques courses, quelques visites, des lectures attachantes, les beaux ouvrages de broderie ou de tapisserie que Mme de Clairgivre projette et combine, d'après d'anciens dessins, des causeries, des charités occupent mes journées.

Le dimanche dans l'après-midi, le jeudi dans la soirée, Mme de Clairgivre reçoit ses amis. On joue aux cartes autour d'une tasse de thé, et des pâtisseries de ménage où triomphe la virtuosité de Prudence, le Maître Jacques féminin de Mme de Clairgivre.

D'autres fois, c'est nous qui sortons et allons chercher dans quelque maison amie où les mêmes personnes se retrouvent, les mêmes plaisirs, suivis du même goûter bourgeois.

Les amis de Mme de Clairgivre, de vieilles gens aux manières raffinées, semblent appartenir à un autre temps et se sentir un peu dépaysés dans celui-ci.

Vive et remuante de corps et d'esprit, curieuse des idées nouvelles, amusée du spectacle changeant que lui offre le monde moderne, Mme de Clairgivre est l'enfant terrible de ce petit cercle. On l'y a surnommée, je ne sais pourquoi — par allusion peut-être à la rue qu'elle habite — la Chanoinesse.

Cette appellation sied à la grâce noble de sa mince personne, comme à l'autorité affable de son langage et de ses allures, comme à l'austérité souriante de sa vie.

En elle, on se plaît à voir une de ces aimables chanoines à l'intellect subtil et à la bienveillance active qui passent, comme de bonnes fées, dans certains romans d'autrefois.

Mme de Clairgivre s'émeut pour moi de la monotonie des jours et de l'âge de ses amis.



— Ne vous mettez pas en peine pour alimenter Bébé. Donnez-lui du lait Borden, marque Eagle; votre médecin approuvera ce régime. Depuis plus de 60 ans, cet aliment nutritif, sain et facile à digérer, secourt les mères et leurs bébés quand la nourriture pourvue par la nature est déficiente.

Demandez le livre du Bien-Etre des Bébés de Borden. Il est franco.

THE BORDEN COMPANY Limited, MONTREAL

**Borden's EAGLE BRAND**  
LAIT CONDENSÉ

— Ah! dit-elle, si les de Montentrain pouvaient venir à Belaccueil cet été!

Les Montentrain, ce sont des Parisiens très vivants, très mondains, que Mme de Clairgivre a connus à Bagnoles; Belaccueil, c'est le château des Montentrain qui, étant assez près de Caen, n'est pas très éloigné de Moutiers-le-Noble. Mme de Clairgivre a promis aux Montentrain de donner quelques jours à Belaccueil. Mais les Montentrain qui ont un hôtel à Paris, un grand chalet à Montreux, un cottage à Brighton et une villa à Lugano et qui, de plus, aiment les voyages, ne font à Belaccueil que de rares apparitions, à l'époque des chasses et Mme de Clairgivre n'a pas encore pu tenir sa promesse.

Je la rassure quant à ses inquiétudes sur mon compte: la vie de Moutiers est à mes yeux la plus agréable du monde et je n'en souhaite point d'autre.

Mes paroles sont sincères. Cette vie convient on ne peut mieux à mon étrange situation. Et ma mélancolie s'y plaît aussi bien que mes rancunes. Séverin Jovenel ne m'y trouvera pas!

VI

Moutiers-le-Noble, 15 février.

Il y a plus d'un mois que je n'ai rien confié à mes petits cahiers de griffonneuse.

Rien de M. Jovenel!... Quand je pense que j'ai pris tant de soin pour lui cacher ma trace à travers le vaste monde! Quelle dérision! Il ne l'a même pas cherchée!

Et sans doute se réjouit-il — comme moi, d'ailleurs — de ce dénouement obscur et silencieux, de ce dénouement qui en est à peine un.

2 mars.

Mme de Clairgivre dit que la lecture qui est sa plus grande jouissance, est aussi son plus grand luxe.

En effet, elle s'accommode mal des volumes défraîchis et des œuvres démodées que lui offre le cabinet de lecture de Moutiers. Elle veut des exemplaires plus modernes, et le libraire de la place du Marché a coutume de lui communiquer ce qui paraît d'intéressant.

Elle en prend et elle en laisse.

Elle passe d'une étude d'histoire ou d'art à une correspondance de grand homme ou de comédienne, d'un journal de voyages à une pièce de théâtre, d'un essai de morale ou d'économie sociale à un roman.

Il y a les livres qu'elle se réserve et les livres plus nombreux que je lui lis à voix haute.

La sollicitude qu'elle me témoigne en toutes choses est d'une délicatesse exquise.

— Je suis déjà, dit-elle, assez sévère pour mon esprit et mon imagination de vieille femme que je m'efforce, par instinct, de ne point salir, comme aux jours de mauvais temps, j'évite la boue. Mais, à mon âge, on ne peut ignorer toutes les laideurs et toutes les tristesses du monde, tandis qu'au vôtre!... ah! au vôtre, c'est une autre affaire. Et j'aimerais mieux ne lire jamais que de voir passer les crapauds de la méchante princesse du conte, sur vos fraîches petites lèvres d'enfant!

Ces lectures en commun avec une femme de tant d'esprit, d'intelligence et de cœur m'intéressent et m'instruisent, me font penser. Et je me dis que, peut-être, le "seigneur de la Tour d'Ivoire" s'étonnerait de me voir prendre plaisir à ces "livres sérieux" qu'il aime et dont la "poupée" riait à Castelgentil.

Toutes mes rancunes, par contre, tout mon mauvais vouloir, maintenant, vont aux romans. J'ai pris les romans en haine.

Moutiers, 1er avril.

En regardant le calendrier, ce matin, j'ai pensé que, dans un mois, ce serait mon anniversaire de naissance.

Le 1er mai, j'aurai dix-neuf ans!

Nul ne pourra songer à me souhaiter ma fête. Et ma vieille Quenuillet, qui n'a pas la mémoire des dates, ne s'avisera point de m'écrire.

Les jeunes filles qui ont des parents, un fiancé, les jeunes femmes qui ont un mari, sont joyeuses à leur jour de fête. Elles remercient Dieu de les avoir fait naître pour être tant aimées.

Je veux oublier mon anniversaire, puisque personne au monde ne s'en souviendra!

Moutiers, 5 avril.

Cette semaine — sur les conseils exprès de M. Philbouquin, le libraire de la place du Marché qui cause littérature avec la bonne chanoinesse — nous avons lu *les Miroirs*, de Félicien Chanterêve.

Il paraît que ce Félicien Chanterêve est un tout jeune homme, qui, hier encore inconnu, se trouve aujourd'hui presque célèbre.

Son recueil de vers est, s'il en faut croire les renseignements de M. Philbouquin, le "volume dont on parle" et dont il est de bon ton de parler.

Si je parle de ce recueil, moi, c'est seulement qu'il m'a charmée, comme naguère le livre du pauvre Albert Samain, mort jeune et avant la gloire.

— Vraiment, c'est un délice de vous entendre lire des vers, ma mignonne, s'est écriée Mme de Clairgivre, tandis que j'achevais l'une des plus jolies pièces: *Tes yeux*.

Au moment même, je pensais à *quelqu'un* qui lit les vers mieux que moi.

Séverin, vous souvenez-vous du *Jardin de l'Infante*? Moi, je me souviens de votre voix. Si j'ai laissé aux vers de Félicien Chanterêve tout leur charme, toute leur intensité expressive, c'est que, mystérieusement, mon âme entendait, de votre bouche, les mots que la mienne, ensuite, prononçait.

J'aime votre voix comme j'aime les vers d'amour... et parce que je les aime.

Avez-vous lu *les Miroirs*, Séverin? Le petit livre moderne a-t-il pénétré jusqu'à l'antique Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois? Et le "fol bibliomane" a-t-il mis ses grosses lunettes pour en déchiffrer les fins caractères elzévirien?

Vous ne lisez guère de ces pages futiles! Des vers d'amour et de rêverie, des chansons, des papillons, des frissons d'âme, des bruits d'ailes! Qu'est-ce que tout cet insaisissable pour qu'on oublie, en sa faveur, la science lourde et robuste des gros bouquins? Autant en emporte la brise du printemps!

Et pourtant, Séverin, vous aimeriez ce livre, je le sens... Il est profond comme votre voix, il est tendre et souriant comme vos yeux.

Mieux que moi, vous jugeriez de la perfection des vers. Moi, je ne sais pas... mais c'est une musique exquise que j'écoute, ce sont des idées profondes qui me font rêver, des sentiments qui prennent tout mon cœur, des visions qui éblouissent mes yeux.

O petit livre de magie charmante, petit

livre des miroirs qui fus toi-même un miroir pour moi, je t'aime!

Séverin, je suis jeune et la vie chante en mon cœur! C'est la jeunesse et la vie ardente du petit livre qui m'ont attirée ainsi. Séverin, je suis jeune. Peut-être — bien que je le fasse taire — mon cœur appelle-t-il encore l'enchantement des mots d'amour?

Et j'écoute ceux que Félicien Chanterêve dit à sa bien-aimée. Ils trompent mon désir inquiet; je les écoute comme les aveugles, qui ne verront jamais la lumière et les fleurs, cherchent la chaleur du soleil et l'odeur des jardins.

Félicien Chanterêve aime. Qui est-elle? On l'ignore. Il ne la décrit point. On sait seulement qu'elle est très jeune, et qu'elle a les yeux noirs, comme moi.

Peu de morceaux lui sont dédiés, mais elle est présente dans tout le livre; dans les pages même que le poète écrivit avant de la connaître, on la devine; elle est un rêve, un espoir, un esprit charmeur, avant d'être une femme, une réalité.

Séverin, je ne suis point assez glorieuse pour déplorer de n'être pas ainsi chantée, mais j'aurais voulu être aimée ainsi.

Ce livre est délicieux. Dans mon admiration, dans ma joie, car c'est une joie merveilleuse de rencontrer une chose si belle, j'ai écrit à Félicien Chanterêve.

Je lui ai dit combien j'avais aimé *les Miroirs* et que j'en faisais mon bréviaire. J'ai signé *Fridoline Deslys*, et j'ai envoyé la lettre à l'éditeur du poète, en le priant de la faire parvenir. Dans un coin discret, j'ai mis mon adresse. Ça m'amuserait d'avoir une réponse, Séverin!

Moutiers, 9 avril.

Dans l'entourage de la chanoinesse, on s'amuse de mon enthousiasme pour *les Miroirs*.

Mme de Clairgivre m'a fait présent du petit volume et, aujourd'hui, l'une de ses amies, la baronne de Soucheville, m'a remis en souriant un journal qui publie le portrait du poète.

Comme Alfred de Musset, il porte sa barbe qui doit être blonde ou couleur châtain. Ses traits me semblent réguliers plutôt que fins. Un pince-nez voile son regard, ce qui est affreux!

Sa silhouette, son attitude, ses vêtements sont ceux d'un homme élégant et même "un peu dandy," a déclaré Mme de Soucheville.

D'ailleurs, s'il faut en croire la courte notice qui accompagne ce portrait, l'auteur des miroirs est très recherché, très apprécié dans le monde où son livre a suscité de délicates admirations et des engouements tapageurs. C'est un homme de beaucoup de savoir et d'esprit. Il s'occupe d'art et d'histoire et prépare un ouvrage sur les Borromée. Sa conversation est charmante, mais son horreur des interviews n'a d'égalé que la parfaite bonne grâce avec laquelle il reçoit et désarme les plus terribles interviewers.

Le journal n'en dit pas plus. La personnalité de Félicien Chanterêve ne m'intéresse pas. Ce que j'aime, Séverin, ce sont ses vers que votre voix me dit, sans que vous le sachiez!

Et, sans que vous le sachiez, je vous parle, moi, du bout de ma plume!

Que de pages écrites ces jours-ci dans mon journal!

Quelquefois, il me semble que j'ai envie de le reprendre avec plus d'assiduité, ce pauvre journal délaissé et que, si je le re-

prenais ainsi, ce serait à vous Séverin, que je l'adresserais, à vous qui ne le lirez pas!

Séverin, vous n'êtes rien pour moi, vous n'êtes rien dans ma vie. Cependant, vous êtes le seul à qui je doive compte de ma vie et de moi.

V

Moutiers, 11 avril

Félicien Chanterève m'a répondu.

Sa lettre dit d'exquises choses!

Comme il me remercie! Comme il sait remercier!

Il me supplie de lui écrire encore, de lui parler encore de son livre. Il dit — c'est pour me faire plaisir sans doute — que jamais il ne s'est senti si délicatement compris.

13 avril.

Le jardin du presbytère verdit; les troènes, les lilas se couvrent de petites feuilles tendres. L'aubépinier précoce est en fleurs. L'air frais est plein de parfums qui frissonnent et de chants qui vibrent. Il semble que, partout, une sève jeune circule.

Hier, c'était le dimanche des Rameaux.

Il faisait un grand soleil. On vendait du buis à la porte de toutes les églises, et jusque dans les rues. Les oiseaux psalmodiaient dans les jardins des cloîtres, et les arbres agitaient leurs branches nouvelles, doucement, adoussés des murs séculaires. C'était l'hosanna du printemps. J'avais de chaudes prières plein le cœur et des pensées fleuries plein la tête. Séverin, c'est le printemps, l'Avril! Les feuilles sont jolies et se réjouissent au soleil. Pensez-vous quelquefois à votre petite feuille d'automne?

Moutiers, 17 avril.

Je m'ennuie, je m'ennuie, ah! comme je m'ennuie!

Le printemps est une saison triste. On y pense trop à l'avance, on l'attend trop impatientement, trop ardemment tant que dure l'hiver. On dit trop souvent: — "S'il était là!..." Alors, quand il vient, on est déçu, on dit: — "Ce n'est que cela, le printemps!"

L'autre jour, comme je chantais mon vieil air de Monsigny: "Aimez, aimez-moi, mon petit roi... donne-moi ton cœur..." je me suis mise à pleurer.

Mme de Clairgivre m'a embrassée, caressée en disant que "j'avais mes nerfs." Le soir, quand nous nous sommes retrouvées seules et que je lui ai renouvelé mes excuses, elle s'est encore efforcée d'apaiser ma confusion, puis, de son air si bon, elle m'a dit qu'elle me ménageait — peut-être, — une belle surprise.

Qu'est-ce que cela peut être?

19 avril.

Jour de Pâques! Pâques aussi gris et pluvieux que le jour des Rameaux était bleu et ensoleillé!

Je m'ennuyais encore, je m'ennuyais beaucoup, tandis que Mme de Clairgivre jouait au piquet avec le chevalier de Pannefière. Alors, je me suis réfugiée dans ma chambre et j'ai écrit à Félicien Chanterève pour lui parler encore des *Miroirs*. Et cela m'a distraite.

20 avril.

Je connais la surprise de la Chanoinesse.

Les Montentrain qui possèdent à Castagnola, près de Lugano, une villa magnifique, ont prié Mme de Clairgivre d'y venir passer avec eux quelques beaux jours de printemps. Et leur insistance est si aimable et si pressante que la Chanoinesse se décide à accepter l'invitation. La petite lectrice, elle aussi, paraît-il, est attendue! Dans trois semaines, nous nous mettrons en route, vers les pays merveilleux du soleil.

J'ai remercié Mme de Clairgivre, j'ai applaudi au projet, j'ai dit que, de ce voyage si nouveau pour moi, de ce séjour dans la Suisse italienne, je me promettais une fête charmante.

Et j'ai écrit à peu près dans le même sens à Mlle Quenuillet, mais je ne suis pas très sûre d'avoir ni dit ni écrit l'exacte vérité.

Mme de Clairgivre, elle, est toute joyeuse.

Il semble qu'elle soit la jeune fille et moi la vieille dame! Et je m'en veux vraiment. Je m'apostrophe avec vigueur: "Allons, Fridoline, un peu de courage, un peu d'élan! Et d'ailleurs, pourquoi es-tu triste, pourquoi? Ma foi, tu n'en sais rien toi-même!"

Moutiers, 23 avril.

Nouvelle lettre du poète des *Miroirs*, une lettre très reconnaissante, très douce, si douce qu'elle semble tendre. Il m'appelle "ma petite amie que je ne connais pas."

Vous ne m'avez jamais écrit si gentiment, Séverin. Ne recevrai-je jamais une lettre de vous?

Je n'écrirai plus à Félicien Chanterève.

Moutiers, 1er mai.

J'ai eu dix-neuf ans, ce matin. Et, chose étrange et bien inattendue, ma fête m'a été souhaitée!

Comme le premier jour de l'an, un bouquet magnifique se trouvait noué par un ruban de satin blanc, aux barreaux de ma fenêtre.

Cependant Léo Gosselin, mon adorateur de Moutiers, qui connaissait le premier jour de l'an, ignorait à coup sûr le premier jour de ma vingtième année.

Quelle fête a-t-il voulu célébrer aujourd'hui? Le premier jour de mai peut-être. N'est-il pas d'usage, ce jour-là, qu'on s'offre des fleurs de muguet entre jeunes gens et jeunes filles? Le muguet du 1er mai porte bonheur aux amoureux.

Il y a bien quelques brins de muguet dans le mystérieux bouquet de ma fenêtre, mais il faut les deviner au milieu de tant de corolles précieuses, de roses, de lis, et, sur-tout, d'orchidées blanches merveilleuses, fleurs de rêves ou de légende. Ces muguet semblent dire que la fête du 1er mai est peu de chose, auprès des dix-neuf ans de Fridoline.

J'ai couru chez Mme de Clairgivre qui s'amuse de ces dons romanesques.

— Je me demande, a-t-elle dit, où ce petit Gosselin se procure des fleurs pareilles. A votre place, je serais aussi émue que charmée. Je gage qu'une demande en mariage va les suivre bientôt.

Je ne sais trop pourquoi le rouge m'est monté au visage et les larmes aux paupières.

La rieuse physionomie de Mme de Clairgivre s'est attendrie.

— Ma pauvre petite! a murmuré la bonne Chanoinesse.

Au bout d'un court moment, comme j'avais essuyé mes yeux, elle a repris:

— Je ne vous ai jamais parlé des tris-

tesses de votre vie dont Mlle Quenuillet, comme vous savez, m'a confié quelque chose. Vous êtes une enfant, Fridoline, une vraie enfant, ma petite! Voici qu'un jeune homme de votre âge vous aime. Il y en a bien d'autres qui vous aimeront, car vous êtes charmante. Toute votre vie ne peut s'écouler ainsi. J'aimerais encore mieux, je crois, la solution du divorce, bien que je ne l'aime guère.

J'ai eu un cri.

— Oh! madame, je ne voudrais pas!

Puis un grand désir d'expansion m'a prise; d'un élan, j'ai conté toute mon histoire à Mme de Clairgivre.

Mme de Clairgivre m'a écoutée attentivement, ne m'interrompant que très peu, par une caresse qui me donnait du courage ou par une petite question qui m'aidait à préciser.

Un peu oppressée, j'attendais l'explosion indignée dont Mlle Quenuillet avait salué les derniers mots du même récit; j'attendais la phrase exclamative qui traiterait Séverin Jouvenel de monstre et qui me louerait d'avoir échappé au Minotaure de Saint-Aubin-des-Bois.

Mais Mme de Clairgivre n'a pas paru comprendre les choses comme la bonne Quenuillet. Elle n'a pas dit que l'histoire était tragique, elle a dit que l'aventure était absurde. Elle n'a pas dit que le bon Dieu m'avait protégée et que c'était bien heureux, elle a dit que le diable s'était mêlé de l'affaire et que c'était bien dommage!

— Votre mari, ma chère, a-t-elle conclu, est un sot, à moins que cette Mme Gloriette ne soit une méchante bête, ce que j'inclinerais à croire. Mais votre mari est un sot tout de même, et vous une petite oie. Si je connaissais ce monsieur, je lui dirais bien des choses. Je ne le connais pas, et je dois m'en féliciter, puisque je dois à ce stupide malentendu de votre mariage, le privilège de vous avoir auprès de moi. Comment ne vous a-t-il pas retrouvée, le maladroit? Vos précautions étaient enfantines, en somme! Et puis, l'on retrouve qui l'on veut.

— Qui l'on veut peut-être, mais qui l'on ne veut pas?

La Chanoinesse a secoué la tête, peu convaincue, puis elle a répété:

— Je voudrais avoir l'occasion de lui parler, à votre nigaud de jeune mari... jeune aussi, lui, terriblement jeune, sans doute! Vous ne seriez pas trop mécontente, malgré tout, hein, mignonne, s'il vous retrouvait?

— Moi, madame! Mais si M. Jouvenel devait me retrouver ici, je m'enfuirais ailleurs, oui, en dépit de votre bonté, et de l'affection, de la vénération qu'elle m'a inspirée.

— Alors, ma petite, tout est au mieux, a dit Mme de Clairgivre, et me voici ravie de l'aventure, pour vous autant que pour moi. Mettez votre chapeau; nous allons faire visite à Mme de Soucheville. Songez que dans quelques jours, nous partons Fridoline, dans quelques jours!

Nous partons! Et vraiment, je commence à trouver un charme à cette idée de départ, d'éloignement. Cette diversion me plaît. J'aime l'imprévu, j'ai toujours rêvé de faire un voyage.

Moutiers, 10 mai.

De mon ami que je ne connais pas, j'ai reçu encore une lettre, une lettre un peu triste qui se plaint de mon silence. — "Est-ce que vous ne voulez plus m'écrire, plus jamais?"

Ces poètes ne doutent de rien! Très certainement, je ne veux plus.

Que penseriez-vous, Séverin, de cette correspondance qui ressemblerait à un roman? de ces lettres échangées qui parleraient de poésie et d'amour — comme les livres auxquels je voudrais de si belles reliures? N'en seriez-vous pas très justement choqué et n'auriez-vous pas, cette fois, tous les droits de me juger coquette, si j'y prenais quelque plaisir?

Non, non... Bientôt, cher poète, je serai loin. Et, si vous m'écrivez, vos lettres m'arriveront fatiguées du voyage et vieillies.

### TROISIEME PARTIE.

#### I

Castagnola, 19 mai 19..

J'aime le lac de Lugano, le doux et riant Ceresio; j'aime son eau bleu turquoise, les caprices de ses rives aux baies harmonieusement incurvées, ses églises hardies aux murs frustes, aux clochers carrés, décorés de cadrans peints, ses maisons aux teintes vives, ses champs, ses vergers que la vigne pare de guirlandes retombantes; j'aime les noms euphoniques aux syllabes voltigeantes de ses hameaux et de ses villages, j'aime la pureté de son ciel, la richesse de ses couleurs, et cet "air d'Italie" qu'ont ici les êtres et les choses.

En Suisse nous avons eu la pluie. A Lucerne, les montagnes étaient si bien cachées derrière leur gros manteau d'ouate que c'est tout au plus si, de temps à autre, on apercevait le bout de leur nez.

Par ce temps noir et presque froid, le voyage à travers le massif du Saint-Gothard m'a paru lugubre. A Goschenen surtout, la station où l'on pénètre dans le grand tunnel, j'étais comme oppressée. Ces hautes, hautes montagnes sombres, toutes proches, ces gorges profondes, ces abîmes où ragent des torrents livides et qu'on franchit sur des ponts vertigineux, ce fond de vallée où il semble qu'on soit tombé, où je ne sais quoi de mystérieux et de terrible vous domine, vous écrase, me causaient une sorte de malaise, d'inquiétude impossible à définir.

Et voici qu'après les redoutables passages, au sortir des tunnels noirs, nous avons revu le soleil... le soleil chez lui, dans son pays!

Oh! le doux paradis de lumière! lumière du ciel, lumière de l'eau, lumière des verdure nouvelles, lumière des montagnes aux sommets glorifiés par le crépuscule rosé!

Que tout est nouveau pour moi, Séverin, et que c'est une joie délicieuse d'avoir des yeux, de les ouvrir tout grands sur les choses, de jouir du bel univers si vieux comme d'un miracle, d'en accepter les merveilles comme une offrande, un privilège de bienvenue... parce qu'on est jeune et qu'on ne sait rien et qu'on n'a jamais rien vu!

Castagnola, 1<sup>er</sup> mai.

La villa des Montentrain, la villa Gioconda, est belle et somptueuse comme ces demeures de princesse que décrivent Perrault, Mme d'Aulnoy et les autres.

Les jardins s'étagent sur les hauteurs du promontoire de Castagnola et, tournés vers le midi, dominent les splendeurs chatoyantes du lac. Toute la végétation des contrées du soleil s'y épanouit. Pour moi, c'est comme un songe magnifique!

Séverin, les jasmins ici sont larges comme

des marguerites, et qu'il y a de roses! Oh! les folles! — folles de leur vie, folles de leurs parfums! Il en grimpe partout, et, partout, leur haleine ardente flotte.

Séverin, je ne me lasse pas d'errer dans ce jardin de féerie, de m'enivrer de ses fleurs, d'écouter le bruit frais des fontaines et des ruisseaux qui l'arrosent; d'admirer, du haut de ses terrasses, le lac bleu et les montagnes vertes, et Lugano, toute rose et blanche au fond de la baie, Lugano paresseuse qui se chauffe au soleil, près de l'eau.

Je voudrais vous dire, Séverin, tout ce que je vois, tout ce que j'éprouve. Mais je vois trop, j'éprouve trop. Toutes mes sensations, toutes mes visions se mêlent et s'embrouillent, j'ai les yeux et le cerveau grisés. J'aurais cru que, chez une personne habituée à rédiger son journal, le plaisir, l'imprévu des voyages ou des villégiatures, dût exciter le goût d'écrire; et la faculté de décrire... mais, si j'en juge par ma récente expérience, il n'en est rien.

Castagnola, 21 mai.

Les Montentrain — Monsieur, Madame et deux grandes filles de vingt à vingt-deux ans qui jouent la comédie de salon en artistes — sont d'aimables agités.

La vie qu'on mène chez eux est mouvementée, changeante, cinématographique. "Chez eux" est une manière de parler, car on est toujours dehors. Ils nous montrent le pays avec la meilleure volonté du monde, sans nous laisser le temps de le regarder — c'est vertigineux!

Toute la journée, on est en route; le soir, il y a vingt-cinq personnes à dîner; on joue au bridge, on danse, on flâne délicieusement dans les jardins.

Si je voulais, Séverin, il y a chez les Montentrain des jeunes gens qui me feraient la cour. Je ne veux pas... et il me la font un peu tout de même.

Mais cela vous est bien égal!

Castagnola, 26 mai.

Je continue à voir trop de choses et à les voir trop vite pour les décrire, ou même pour en garder des impressions nettes, des souvenirs classables.

Je note, au hasard, l'excursion officielle au "Monte San Salvatore" qui est à Lugano ce que le Pilate est à Lucerne, la Dent du Midi à Vevey et la Jungfrau à Interlaken. Panorama magnifique, étendue lumineuse; au retour, belle promenade, tour de la montagne, "giro del monte", comme on dit, fleurs charmantes, crépuscule féérique.

Nous avons bu du vin mousseux, sous une tonnelle, près d'une petite auberge, d'une "grotta" dont les caves fraîches sont creusées à même la montagne; des lauriers-roses étaient en fleurs.

Un autre jour, vu Gandria, sur la même rive que Castagnola, un village étrange qu'on dirait avoir été construit sur une échelle, à pic au-dessus du lac.

On y accède par un chemin abrupt, capricieux. Quelle idée baroque et jolie d'avoir mis un village là!

Ce village est pauvre, pauvre; il semble ruiné, mais le soleil le pare et le magnifie.

Du côté du lac, c'est déjà l'Italie; en deçà de Lugano, du côté de la vallée, c'est encore la Suisse. L'Italie, c'est le *San Salvatore*, le *Generoso*, le *Monte Brè* tout vert. La Suisse, c'est le *Monte Camoghè*, dont le chef est encore blanc de neige; c'est le *Sasso Grande*, cette étrange montagne grise, hérissée de pointes qu'on reconnaît tout de suite et que les gens du pays dé-

signent par deux noms si amusants: l'un poétique, "les tuyaux d'orgue"; l'autre trivial, "les dents de la vieille."

Je pourrais parler de Mendrisio, du Val Solda, de bien d'autres choses encore. Ce serait trop long!

A Lugano même, nous avons visité des villes, des églises.

La vieille église des *Frères Mineurs*, pauvre et nue, renferme un trésor, la *Passion* de Luini. Je me demande si les Montentrain l'ont jamais vue. Moi, je n'ai pas eu le temps. Du regard que j'ai pu jeter sur cette fresque, dont il semble qu'elle emplisse la petite église, moins encore par ses dimensions matérielles que par toute la splendeur qui en rayonne et qui fait que tout le reste s'obscurcit, disparaît, j'ai gardé seulement l'impression confuse de la toute-beauté, comme parfois, on garde dans les yeux, celle de la pleine-lumière.

Je retournerai à *Santa Maria degli Angeli*, toute seule.

Séverin, connaissez-vous Lugano?

Parfois, il me semble que, si vous étiez à mes côtés, votre science aimerait à guider mon enthousiasme ignorant, que votre goût éclairerait ma sensibilité naïve, qu'avec vous je saurais mieux voir, que je saurais mieux admirer.

#### II

Castagnola, 29 mai.

Félicien Chanterève est à Lugano, je l'ai vu! Je crois, je suis presque sûre que je l'ai vu.

C'était hier dans l'église de Sainte-Marie des Anges, où j'étais entrée seule.

Oh! cette fois, j'avais pris mon temps et j'avais regardé, admiré la belle fresque de la Passion, en chacun de ses détails comme en son prestigieux ensemble!

Une sorte de ravissement me retenait à la place où je m'étais arrêtée. Les yeux sur la fresque, je perdais toute notion du lieu où je me trouvais, des minutes qui pouvaient s'écouler. Puis j'eus, brusquement, l'impression d'une présence toute proche. A côté de moi, avec moi, quelqu'un contemplant la fresque.

Ce "quelqu'un," un homme jeune, svelte vêtu comme un voyageur élégant, c'était, s'il en faut croire le portrait que j'ai vu et, à moins d'une ressemblance vraiment extraordinaire! c'était l'auteur des *Miroirs*.

Ce que le portrait m'avait laissé pressentir, la réalité le confirme et le précise. Félicien Chanterève est grand, très mince et pourtant d'aspect robuste. Ses cheveux plutôt longs sont châtain foncé, je crois, mais sa barbe qu'il porte coupée en pointe, un peu comme les seigneurs peints ou dessinés par Clouet, est très claire et lui donne l'apparence d'un blond.

Quant aux yeux — miroirs de l'âme! — un pince-nez, avec d'horribles verres teintés d'ocre, les cache absolument.

Un visage sans yeux, c'est presque un visage sans physionomie.

L'expression mobile, l'expression significative de celui-ci ne peut venir que de la bouche, un peu dissimulée, elle aussi, par la moustache blonde.

Je n'ai pas osé regarder Félicien Chanterève, mais je l'ai très bien vu.

M'a-t-il regardée, lui? Oui, j'en suis certaine.

Il m'a regardée, pendant que je regardais la fresque. Il m'a regardée, encore après que je ne la voyais plus. Les verres sombres se sont légèrement tournés vers moi. Un instant, j'ai senti qu'à travers ces choses

inertes, une force vivante, un regard passait, qui m'effleurait subtilement.

C'est drôle! J'ai écrit à cet étranger; il a aimé mes lettres, il a aimé un peu aussi, je crois, l'idée, l'image que, d'après ces lettres, il s'est faite de moi, et je suis là, tout près de lui, je suis sous ses yeux, il m'a regardée et même... ma personne un instant a retenu son attention. Et il ignore que je suis moi! Je suis une voyageuse quelconque; rien ne lui dit qu'il sait mon nom, qu'il connaît un peu de mon âme, que je suis cette jeune fille, cette Fridoline enthousiaste que, peut-être, il a souhaité de voir.

Quant à moi, sans ce portrait que Mme de Soucheville m'a donné par plaisanterie, je ne me serais jamais douté non plus qu'une admiration commune, goûtée en commun, m'avait ainsi rapprochée du poète dont j'ai tant et si intimement aimé l'œuvre... de l'homme dont les vers et dont les lettres, Séverin, avaient votre voix.

Un jour, à Moutiers, je disais:

Les lettres de Félicien Chanterève n'iront pas me chercher dans le Tessin, ou m'y arriveraient sans âme ni parfum comme des fleurs fanées. Et voici que Félicien Chanterève en personne est à Lugano!

Un moment, je suis demeurée dans l'église, l'air indifférent.

Puis, je suis sortie.

### III

*Castagnola, 30 mai.*

Demain, je verrai le lac de Côme; demain à midi, je serai à Bellagio, en Italie!

*Castagnola, 1er juin.*

Encore Félicien Chanterève!... à Bellagio, cette fois!

Maintenant, il sait que je suis Fridoline Deslys. Il y a eu présentation officielle; nous nous sommes parlé!

Oh! que tout cela est étrange et déconcertant! Par moments, il me semble que je rêve ou qu'en pleine veille, une hallucination trouble l'équilibre de mes perceptions, se joue de ma sensibilité trop vive.

Nous traversons le grand vestibule de l'hôtel Serbelloni pour aller déjeuner. Il y avait beaucoup de monde. Et nous-mêmes, les quatre Montentrain, un ménage ami, la Chanoinesse et moi, nous formions un groupe assez respectable. Tout à coup, M. de Montentrain s'élança et s'en va accrocher, à l'autre bout du hall, un monsieur qui cause avec deux autres messieurs. Et je reconnais le contemplateur de *Santa Maria degli Angeli*.

— Tiens! s'écrie Gladys de Montentrain, Félicien Chanterève que papa nous amène. — L'auteur des *Miroirs*. dis-je, prenant un air surpris et indifférent. Vous le connaissez, mademoiselle?

— Mais, oui, un peu. Nous l'avons rencontré deux ou trois fois cet hiver, chez des amis. C'est un causeur délicieux, quand il veut, car, il paraît qu'il ne veut pas toujours.

Mais, déjà, M. de Montentrain nous avait rejoints avec son captif et il nous présentait le nouveau venu, à la Chanoinesse et à moi, qui étions seules à ne pas le connaître.

— Notre grand poète, Félicien Chanterève, l'auteur des *Miroirs* Mme de Clairgivre, Mlle Fridoline Deslys.

Félicien Chanterève s'inclina très profondément devant la Chanoinesse qui lui tendit la main avec un compliment bien tourné, puis devant moi.

Alors, il me sembla — mais toujours

sans oser regarder — que le poète avait un très léger, un très subtil sourire, ou que sa bouche tremblait, presque imperceptiblement.

Ce fut peut-être une illusion. Nul ne s'en avisa sans doute, nul, en tout cas, ne put éprouver, ensuite, le saisissement que je ressentis moi-même, quand — le calme s'étant fait à demi — j'entendis parler Félicien Chanterève.

Je sais bien, mon imagination était prévenue, je devrais presque dire même que je m'y attendais! Et pourtant...

Oh! Séverin, c'est votre voix que, soudain, j'ai entendue, votre voix grave et profonde, la voix du *Jardin de l'Infante*, la voix des *Miroirs*.

Etait-ce vous que j'avais devant moi?

Félicien Chanterève ne parle peut-être pas tout à fait comme vous; je m'en suis avisée très vite, dès qu'il a cessé de s'adresser à moi. Il y a dans son élocution une sorte de légèreté, de facilité que je ne vous connais guère et aussi, bien qu'il parle simplement et discrètement, cette assurance, cette insaisissable autorité qui vient, je crois, du sentiment latent, presque inconscient, que les hommes arrivés, appréciés, ont de leur valeur. Félicien Chanterève doit être plutôt réservé, je serais étonnée qu'il fût timide.

Cet homme élégant, aisé, qui souriait sous sa moustache blonde, en causant avec Gladys de Montentrain, est, par son apparence physique, ses vêtements, son attitude, ses manières — et aussi, sans doute, par ses habitudes de vie et son caractère — très différent de vous, Séverin... Mais il a votre voix ou mon rêve la lui prête.

Quand il s'est éloigné pour retrouver les personnes qu'il venait de quitter, il n'avait pas encore perçu le son de la mienne. Mais nous devions nous revoir!

Bellagio occupe la pointe extrême de cet angle de montagnes et de collines qui s'avance profondément dans le plus vaste bassin du lac et sépare le bras de Côme de celui de Lecco. Le bel hôtel Serbelloni se dresse au flanc d'une des collines qu'entoure, qu'escalade jusqu'au faite, un de ces admirables jardins qui donnent à toute la région un air de fête et de joie. Cependant, si merveilleuse que soit cette végétation et la gloire de sa floraison exubérante et parfumée, on l'oublie un peu, on la néglige, pour la beauté des choses que, de ces hauteurs, le regard embrasse.

L'ardeur du soleil avait effrayé les Montentrain et leurs hôtes. Le déjeuner fini, je m'étais dirigée, seule, vers le belvédère le plus élevé du jardin, et, sans l'avoir atteint, tout alanguie par la chaleur, je m'étais assise sur un banc, au tournant du lacet sablé.

Sous mes yeux, comme en un pays de rêve, tout était bleu: le lac, les montagnes, le ciel, l'air qui enveloppait les choses. C'était d'une suavité qui, dans l'état d'esprit où j'étais, me parut un peu énervante et presque douloureuse.

Je mis ma main sur mes yeux éblouis; j'aurais voulu qu'un geste fût possible pour séparer aussi du monde extérieur mon âme troublée.

Alors, Séverin, votre voix me dit:

— C'est presque trop beau et trop lumineux aujourd'hui, n'est-ce pas, mademoiselle? On demande grâce!

Et, me redressant précipitamment, je vis Félicien Chanterève.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'auteur des *Miroirs* parut très absorbé par l'évolution d'une petite barque blanche qui glissait sur le lac, venant de Cadenabbia.

Puis, sans transition, à mi-voix, il me demanda:

— Pourquoi n'avez-vous plus voulu m'écrire?

J'avais repris mon sang-froid, du moins en apparence.

— Mais, répliquai-je en souriant d'un sourire que je jugeais un peu hautain, je vous avais écrit, monsieur, pour vous parler des *Miroirs*, et, bien que je les admire infiniment, je vous en ai dit maintenant tout ce que l'ignorante que je suis pouvait en dire. Alors, pourquoi vous aurais-je écrit une troisième fois?

Ainsi les choses se trouvaient remises au point, et je pouvais, sans équivoque possible, continuer l'entretien qui, somme toute, m'amusait.

A son tour, Félicien Chanterève souriait:

— Alors, si je publiais un nouveau livre?

— ... Et que ce nouveau livre me plût autant que le premier, je vous écrirais encore, oui... peut-être.

Il murmura:

— Vous l'avez compris, pénétré comme personne au monde, ce pauvre livre dont, je ne sais pourquoi, tant de gens se sont occupés.

— Personne au monde! m'écriai-je inconsiderément. Mais il me semble qu'une autre personne, en tout cas...

Toute rouge, je m'interrompis.

— Une autre personne? insista-t-il.

— Eh bien, oui, avouai-je confuse, je songeais à la personne qui... à celle que... Dans le livre, vous savez on devine des choses. Je songeais à la femme que vous aimez.

— La femme que j'aime ne m'aime pas.

— Oh! je vous plains! m'écriai-je. C'est bien triste! Et vous devez en avoir beaucoup de chagrin... quand même.

— Quand même?

— Oui, quand même vous êtes un poète.

— Alors, vous croyez que les poètes sont à peu près immunisés contre la douleur?

— Non, mais je m'imagine que... je ne sais pas... qu'il doit toujours y avoir, dans leur douleur un peu de littérature.

Sa voix a changé.

— Vous vous trompez, mademoiselle, a-t-il dit. Les poètes souffrent comme les autres hommes... qui sait... peut-être plus!

Je m'étais levée et, du bord de l'allée, je regardais vers le lac.

Je me penchais légèrement. Des figuiers plantés sur la pente abrupte, s'avançaient, s'étiraient presque horizontalement au-dessus du vide, comme pour mieux voir l'eau rutiler au pied de la colline. Entre leurs branches curieuses, mon regard tombait tout droit sur l'abîme bleu.

Félicien Chanterève tressaillit:

— Ne vous penchez pas ainsi.

— Oh! ripostai-je, j'ai la tête solide.

— Vous êtes bien heureuse, déclara-t-il.

Il s'était approché de moi et, à son tour, il regardait le lac éclatant à travers le feuillage des figuiers.

Je le devinais un peu nerveux, un peu tendu par la crainte, prêt à me retenir au premier geste imprudent. J'en ressentais une impression bizarre et difficile à définir, à laquelle se mêlait l'obscur plaisir de braver je ne sais quoi ou je ne sais qui.

— Encore un miroir! remarqua Félicien Chanterève.

— La lumière et le ciel seuls s'y reflètent, dis-je. Les yeux humains s'y brûlent et l'âme humaine s'y heurte. Ce bleu flamboyant ne m'iméme pas, il m'accable. Je le trouve impersonnel, et, pourtant, je suis tentée de lui reprocher d'être cruel et impitoyable. Ce qui est au moins paradoxal.

Voilà le sens de ma contemplation.

— Votre contemplation dans l'église de Sainte-Marie des Anges était plus sereine, murmura-t-il sans se montrer très habile, on le voit, dans l'art des transitions.

J'eus une exclamation involontaire:

— Oh! quelle chose étrange que...

Il acheva:

— Que nous nous soyons rencontrés ainsi? Mais non, cela ne m'a pas semblé étrange! Il y a des visions qui ne surprennent pas, parce que, sans cesse, on les attend.

— Vous ne pouviez m'attendre, vous ne m'aviez jamais vue, vous ne saviez rien de moi.

— Je vous attendais néanmoins. Et je crois bien que je vous ai reconnue.

— Oh! fis-je, agacée de ces phrases de poète, vous n'allez pas dire que vous vous faisiez de moi une image assez semblable à la réalité pour que...

— Mais si, je vous assure. Je me faisais de vous une image tout à fait conforme à la réalité.

— Je n'en crois rien, monsieur, et, en tout cas, je vous serai obligée de ne pas me le dire.

Félicien Chanterève me regardait sans que je visse rien de ses yeux toujours cachés par les verres sombres.

— Vous avez les yeux malades? Interpellai-je avec une impertinence consciente d'elle-même.

— Malades, non, mais fatigués... délicats. La lumière ardente me fait mal; je ne quitte jamais ce lorgnon.

— C'est très disgracieux! constatai-je.

Puis, je fis quelques pas, et sèchement:

— Je vous prie de m'excuser, Mme de Clairgivre pourrait être en peine de moi, si je tardais.

Il s'inclina:

— D'après ce que m'a dit M. de Montentrain, j'aurai sans doute, mademoiselle, l'honneur de vous revoir à Côme où je retourne ce soir.

J'eus un geste vague et descendis l'allée avec une intention si évidente de marcher seule que Félicien Chanterève n'essaya pas de régler son pas sur le mien et demeura en arrière.

Mais nous l'avons, en effet, retrouvé sur le bateau qui nous emportait vers Côme, notre dernier lieu de halte.

C'est lui qui, aimablement, en touriste éclairé, nous a fait les honneurs du lac, puis de Côme, de sa belle cathédrale de marbre et de l'étrange église — jadis temple païen — de *San Fedele*.

Les deux automobiles nous attendaient à Côme pour nous ramener à Lugano. Au moment du départ, M. de Montentrain a remercié Félicien Chanterève avec exagération, puis il a dit:

— N'oubliez pas la Villa Gioconda, quand vous viendrez de nos côtés. Nous aurions tant de plaisir à vous y recevoir!

De retour à Lugano, je fus sur le point de tout dire à Mme de Clairgivre. Je ne sais quoi m'en empêcha. Et je n'ai rien dit, je ne dirai rien. Que dirais-je?

Bien peu de temps encore et nous serons loin. Dans le calme de Moutiers, mon imagination s'apaisera. Mais pour quelques jours, malheureusement, j'y serai seule, Mme de Clairgivre s'arrêtant à Paris auprès de sa sœur, la supérieure du Couvent de Sainte-Cécile.

Elle m'a parlé de celui qu'elle appelle mon poète. Elle le trouve charmant.

Hier, elle m'a dit:

— Vous savez, votre poète retourne à Paris par le même train que nous. Il s'est

mis à ma disposition, et, en cas de besoin, j'userai volontiers de son bon vouloir. C'est si ennuyeux de voyager sans homme!

Qu'est-ce que cet homme vient faire dans ma vie?

Séverin, je suis seule, et toute petite dans ce grand monde.

Pourquoi n'êtes-vous jamais près de moi?

#### IV

Castagnola, 4 juin.

Nous partons demain. Ah! je voudrais être de retour déjà dans notre frais pays.

Félicien Chanterève a dîné avant-hier à la Villa Gioconda. A table, il se trouvait placé loin de moi. Je n'entendais sa voix que lorsqu'il se mêlait à la conversation générale et, alors, elle ne me rappelait presque plus la voix de Séverin.

Je pensais: "Je me suis trompée."

De temps en temps, je risquais un regard du côté de Félicien Chanterève et, à travers un brouillard d'or, je le voyais mince, élégant dans sa tenue de soirée, se pencher vers l'une ou l'autre de ses voisines, ou s'avancer légèrement pour répondre à quelque convive plus éloigné.

Chez les Montentrain, l'auteur des *Miroirs* est visiblement l'homme qu'on interroge et qu'on choie, qu'on reçoit avec plaisir et même avec fierté, dont on rapportera les mots et les opinions, qu'on se fera gloire de nommer comme un familier, un ami de la maison.

Après le dîner, les invités des Montentrain, assez nombreux ce soir-là, s'éparpillèrent un peu partout, les uns vers le billard, les autres dans l'atrium ou les jardins.

Moi, je cherchais l'isolement qui m'était parfois un soulagement dans ce milieu où j'étais accueillie avec beaucoup d'amabilité et de bonne grâce, mais où je ne me sentais pas d'amis personnels et où le caractère faux de ma position me causait, par la conscience tout intime que j'en prenais à certains moments, une gêne attristée.

Je fus vite à l'extrémité inférieure du jardin, sur l'une des terrasses qui, d'une assez grande hauteur encore, dominant le lac.

On avait dîné tard, la nuit était venue, une nuit sans lune, toute bleue... obscure et pourtant transparente.

Les étoiles brillaient sur le bleu profond du ciel et semblaient ciller comme des yeux éblouis.

Je m'étais penchée sur la balustrade de pierre. Des jasmins et des orangers, au-dessous de moi, étaient en fleurs.

Je percevais dans le silence, le bruit clair d'une eau jaillissante, puis, très loin, sur le lac, je crois, ou tout au bord de l'eau, une voix qui chantait en italien.

Quelqu'un vint s'appuyer à mes côtés. Je ne fis pas un mouvement, je me disais vaguement que je n'étais pas vue ou que, peut-être, celui qui cherchait comme moi la fraîcheur parfumée du jardin et la solitude, me voyant, s'éloignerait bientôt.

Mais il demeura, il me parla.

Et, de nouveau, ce fut votre voix que j'entendis, Séverin.

— La belle nuit calme! Ce pays fruste et charmant a le parfum prenant des petits cyclamens sauvages qui fleurissent dans ses bois. N'éprouvez-vous point quelque tristesse à le quitter, mademoiselle?

— J'aime beaucoup Moutiers-le-Noble, et suis bien aise d'y retourner, dis-je sans me fatiguer le cerveau à fournir une répartie plus originale.

— Oh! j'admets que Moutiers soit une

très jolie et même une très curieuse petite ville. Je sais qu'elle réserve aux archéologues d'intéressantes surprises et, peut-être, aux artistes, de savoureux sujets d'étude. Mais il me semble que, pour une jeune fille, la vie qu'on y doit mener...

— La vie que j'y mène est précisément celle que j'eusse choisie. J'en goûte la paix et la reposante sécurité. Sans être une artiste et sans rien connaître à l'archéologie, j'aime les pierres plusieurs fois séculaires de ma petite ville. Au milieu d'elles, je me sens en confiance. Leur vieillesse est souriante comme celle de Mme de Clairgivre. Je ne m'ennuie jamais; je lis, je couds, je me promène, je pense, et même, ajoutai-je, prise de malice, j'ai un amoureux.

— Ah! fit le poète comme un peu saisi.

— Oui, vraiment, un amoureux discret et fidèle qui me voit à l'église, comme dans les vieux contes et les ballades, qui ne m'a jamais écrit qu'un billet auquel je n'ai pas répondu, et qui m'envoie des fleurs pour ma fête, dont il a su deviner la date, sans doute par une intuition de son cœur.

— Voilà qui est merveilleux! — Et je crus surprendre dans la voix de Félicien Chanterève une très légère ironie. — Étaient-elles... signées, ces fleurs?

— Pas du tout, sans quoi, je ne les eusse pas acceptées. Les ai-je acceptées, d'ailleurs? Non, je les ai seulement recueillies, parce qu'elles seraient mortes si elles étaient restées accrochées aux barreaux de ma fenêtre. Offrir d'admirables et précieuses fleurs à celle qu'on aime et ne les accompagner d'aucun nom, et rendre tout remerciement impossible, n'est-ce pas d'une extrême délicatesse? Donner une joie, et renoncer, d'avance, à toute gratitude, et risquer même de n'être pas deviné en son bienfait, n'est-ce pas le comble du désintéressement?

— Mais non, objecta Félicien Chanterève, le comble du désintéressement en pareille matière, ce n'est pas d'envoyer un bouquet sans carte, rien de plus banale; ce serait par exemple, d'entendre attribuer à un autre le don anonyme et de se taire, sans dire un mot pour revendiquer la douceur de l'avoir fait. Était-il bien beau ce bouquet... y voyait-on des tubéreuses?

— Pourquoi demandez-vous cela? questionnai-je avec quelque hypocrisie.

— Parce que vous en portez à votre corsage, ce soir. Je pense que vous les aimez. Peut-être votre silencieux adorateur avait-il aussi pressenti cette préférence.

— C'est à votre tour d'être un excellent devin. Il y avait des tubéreuses dans mon bouquet.

Je me demandais un peu anxieusement si Félicien Chanterève n'allait pas m'avouer maintenant, que ce bouquet du 1er mai dont le hasard avait fait un présent de fête, venait de lui, ce dont je ne pouvais plus guère douter.

Je craignais cet aveu, tout en l'attendant avec une impression de défi qui me rappelait ce que j'avais ressenti dans les jardins Serbelloni, au bord de l'abîme bleu où se penchaient les figuiers pris de vertige.

Mais Félicien Chanterève se tut.

Il y eut un grand silence étrange et parfumé.

... Et je pensais à vous, Séverin. Pourquoi n'étiez-vous pas à mes côtés dans la douceur de cette belle nuit bleue où s'harmonisaient les chants et les parfums? Pourquoi n'étiez-vous pas à la place de cet étranger?

Je me serais rapprochée de vous, et, ma tête penchée contre votre épaule, ma main

dans la vôtre, ma main prisonnière et frissonnante comme un oiseau, nous aurions écouté et respiré la nuit, nous nous serions grisés d'elle et de nous-mêmes, sans parler, et, peut-être que nous nous serions ainsi mieux compris, mieux aimés qu'avec des paroles.

Je pensais, à vous, Séverin. Et je sentis que, dans l'obscurité transparente, le regard de Félicien Chanterève se tournait vers moi.

— Je voudrais, murmura le poète des *Miroirs*, que, soudain, par miracle, un rayon très pur tombât d'une étoile et vous enveloppât de clarté... vous seule, dans toute cette ombre! Je voudrais garder, de ce moment, l'impression vécue de votre image, l'unir dans ma pensée à la douceur de l'air, au mystérieux enchantement de cette voix invisible, de ces rumeurs indécises, de cette beauté troublante des choses devinées, à l'ivresse de toutes ces senteurs nocturnes. Je voudrais ne plus pouvoir jamais respirer ainsi le parfum exotique et lourd des magnolias et des orangers en fleurs marié à l'arôme intime et frais des roses, sans retrouver en moi la vision de votre délicieux visage. Je voudrais voir vos yeux, votre bouche, vos cheveux ardents, et ne les oublier jamais.

Félicien Chanterève parlait doucement. Et la merveille se renouvelait.

Oh! comme c'était votre voix, maintenant, dans l'ombre, à cette heure où je venais de penser à vous, de souhaiter que vous fussiez près de moi.

A quelqu'un qui vous eût connu, j'aurais voulu dire: — "Écoutez cet étranger... comparez. N'a-t-il pas à s'y tromper, la voix de Séverin Jouvenel?" Mais votre voix, est-ce que je la connais bien? Est-ce que je me la rappelle? Je l'ai si peu de temps entendue, Séverin! Quelquefois, il me semble n'avoir plus de vous qu'un souvenir confus comme celui qu'on garde des personnes mortes depuis longtemps. L'ami que j'interrogerais ainsi souriait, me croirait folle. Cette illusion, je serais seule à l'avoir. Cette aberration de mes sens abusés, c'est — la veille même, dans la conversation, on avait employé devant moi ce terme barbare — un phénomène "d'auto-suggestion." N'est-ce point, ainsi, Séverin, que l'on doit dire? Je me suggestionne moi-même, voilà tout!

Une sorte de colère me prenait contre Félicien Chanterève. Je le détestais d'avoir votre voix, d'être un peu vous... et d'être lui-même.

— Cette méchante femme qui ne vous aime pas, fis-je, tout à coup, vous l'aimez toujours?

Il murmura:

— Oui, je l'aime toujours.

— Il me semble que, lorsqu'on aime une femme sincèrement, on ne devrait plus trouver aucun plaisir à regarder les autres femmes.

— Oh! on n'y trouve plus qu'un plaisir très banal, c'est vrai, c'est beaucoup plus vrai que vous ne le pensez, et que je ne le pensais moi-même.

— Je m'étonne alors, répliquai-je avec une ironie un peu vexée, que vous souhaitiez un rayon miraculeux pour mieux me voir dans la nuit. Aussi bien aurais-je cru que, dans le jour où les rayons ne manquent pas, vous m'aviez assez regardée pour m'avoir assez vue. Et vraiment, à moins qu'il n'y ait entre cette femme aux yeux noirs et moi-même une bien singulière ressemblance... c'est une façon non moins singulière que vous avez de l'aimer!

Je devinais qu'il souriait.

— Cette fois encore, vous ne pensiez pas si bien dire... Votre ressemblance avec celle que j'aime est tout à fait frappante.

— Elle est rousse aussi?

— Elle est rousse.

— Et vous trouvez cela joli?

— Je ne sais pas, j'adore ses cheveux, leur couleur, leur plis, leur parfum.

— Et elle est aussi petite que moi?

— Aussi petite.

— Et vous ne trouvez pas que ce soit laid de... de ne pas être à l'échelle?

— Mais non, précisément, c'est ce qui me charme chez une femme. Il semble qu'elle appartienne à une race plus fine et plus précieuse que la nôtre, il semble que la nature, en elle, ait accompli, par virtuosité d'artiste, le plus fragile et le plus exquis de ses chefs-d'œuvres.

— Cette méchante femme est bien heureuse, m'écriai-je avec conviction.

— Heureuse, pourquoi?

— Heureuse, que vous trouviez de si jolies choses pour exprimer qu'elle est trop petite.

J'étais jalouse. Je pensais, Séverin, que vous ne m'en aviez jamais dit autant, et que, cependant, c'était tout à fait ce qu'il eût fallu dire.

— Mais pourquoi, reprit Félicien Chanterève, appelez-vous toujours la personne dont il s'agit "cette méchante femme?"

— Je ne sais pas, répondis-je, intimidée. Je l'appelle ainsi, parce qu'elle ne vous aime pas, je suppose.

— Il n'y a aucune méchanceté à cela, l'amour n'étant pas affaire de volonté.

— Peut-être en aime-t-elle un autre? suggérai-je.

— Je l'ai pensé. C'est une chose à laquelle je pense sans cesse. C'est toute ma crainte, et, parfois, tout mon désespoir. Non, elle n'est pas méchante, elle est douce, charmante, elle a l'ingénuité délicieuse et cruelle des enfants. Elle ne m'aime pas, voilà tout. C'était à moi de me faire aimer!

— Mais il me semble, fis-je vivement...

— Il vous semble quoi? Voyons, dites? insista Félicien Chanterève.

— Il me semble que quelqu'un pourrait très bien vous aimer, en somme.

— Vous êtes bien gentille. Je vous remercie. Oui, on m'a déjà dit, une fois, quelque chose d'analogue, sans me faire beaucoup de plaisir.

— Je veux dire, expliquai-je, qu'il me paraîtrait naturel que cette dame, ou cette jeune fille, vous aimât si, évidemment, si elle n'aime personne d'autre.

— Je vous remercie encore, répéta-t-il de sa voix ironique.

— Mais le plus simple, repris-je, c'est peut-être que vous ne l'aimiez plus.

— Pourquoi? demanda-t-il encore.

— Et, poursuivis-je, qu'à votre tour vous aimiez ailleurs, une femme tout à fait différente, une grande brune par exemple.

Il rit franchement.

— Vous trouvez cela simple, vous!

Puis sa voix changea:

— Non, ce n'est pas simple de ne plus aimer, ou d'aimer ailleurs, comme vous dites. J'ai essayé de l'oublier. Oh! bien plus que vous ne pouvez le croire. Mais je ne suis pas très sûr d'avoir essayé sincèrement, tant je l'aimais! et je suis tout à fait certain que — plus sincère même en mon désir d'être distrait d'elle, — je n'aurais jamais su l'arracher de mon cœur, de ma vie, où toute petite, elle a pris une si grande place. Oh! si vous saviez comme je l'aime!

et comme nous serions heureux si elle m'aimait! Un petit sourire, un petit re-

gard d'elle me jetterait à ses genoux, et j'oublierais toutes les choses du passé et de l'avenir, toutes les ambitions, toutes les fatigues, tous les regrets, quand ma tête s'appuierait sur son cœur.

Il parlait presque à voix basse, dans l'ombre parfumée du jardin.

Les mots qu'il disait, des millions et des millions d'hommes les avaient prononcés avant lui, sans doute; des millions et des millions de femmes les avaient écoutés.

Mais moi, je les entendais pour la première fois. Et ce que Félicien Chanterève disait pour une autre femme, dans l'ombre délicieuse et perfide, c'était vous, Séverin, qui me le disiez. Votre voix me charmait, me pénétrait toute. Oh! Séverin, cette voix qui parlait près de moi, si près, c'était la vôtre... il fallait que ce fût la vôtre. Elle me berçait. Je vivais dans un rêve étrange, insensé. Et soudain, Séverin, vos lèvres se posèrent sur mon front.

Ce fut un vertige d'une seconde.

Tout de suite, il me parut que je tombais de très haut et me heurtais à la terre méchante. Avec une horreur terrifiée, je me dégageai brusquement, rudement:

— Laissez-moi, laissez-moi, criai-je, je vous hais!

Il me demandait pardon.

— Ah! ne dites pas que vous me haissez, Fridoline, vous ne savez pas! Si vous saviez, si vous devinez! Oh! chère petite, laissez-moi vous dire...

Mais ce qu'il voulait me dire encore, je n'avais pas à l'entendre.

— Pas un mot de plus, je vous prie! m'écriai-je. Si vous me prenez pour l'autre, l'erreur, vraiment, va un peu loin. Et si c'est à moi que vous pensez vous adresser, eh bien, sachez que je ne suis pas libre.

Il interrogea, anxieux:

— Pas libre... de votre vie ou de votre cœur?

J'ai répondu:

— De mon cœur!

Et je me suis sauvée.

Je me demande s'il est vrai que je ressemble à cette méchante femme ou si...

Mais non, je suis sûre que ce n'est pas vrai... que je ne lui ressemble aucunement... et que le poète trop gâté se moque de la petite provinciale ignorante qui a tant aimé ses vers et qui a commis la grande sottise de le lui écrire.

Quelques moments après cette absurde "scène du jardin," les hôtes des Montentrain, promeneurs et joueurs, se sont retrouvés dans l'atrium tout inondé d'une lumière blanche et transparente comme celle du jour.

On a servi des fruits merveilleux, et des friandises glacées qui avaient des noms jolis et savoureux.

Des jeunes filles en robes pâles ont chanté en s'accompagnant sur des instruments anciens, sorte de luths italiens dont les notes grêles et surannées convenaient aux rythmes naïfs et précieux des romances choisies.

Puis, sur la prière de Mme de Montentrain, Félicien Chanterève a dit de beaux vers tristes: *L'amour inquiet*.

Cachée dans un petit coin où l'on ne pouvait m'apercevoir, j'avais les larmes aux yeux. Ces vers que je ne connaissais pas m'avaient émue. Ils égalent, je crois, ce que le livre des *Miroirs* renferme de plus intense et de plus parfait.

V

Dans le train, entre Fluelen et Lucerne, 5 juin.

Le train roule. Le lac des Quatre Cantons paraît, puis se cache... puis c'est un autre lac d'un bleu très doux aux rives riantes, qui se montre et disparaît à son tour.

Les compartiments sont desservis par un long couloir où je me suis tenue pendant la plus grande partie du voyage, les yeux rivés à la fenêtre. Cette fois, j'ai goûté la magnificence des sites alpestres.

J'ai vu de hautes montagnes terribles, des glaciers étincelants et purs comme de gros diamants, des cascades géantes et sauvages, des rivières limpides et presque paisibles.

Le chemin de fer fait des merveilles.

Le voici qui se jette sur un pont à des hauteurs de cauchemar, un tunnel le happe, il repart, vainqueur des ténèbres, il franchit un gouffre, il revient sur ses pas, fait un long circuit et, une troisième fois, s'élance au-dessus de l'abîme. Il passe et repasse, il se déroule en lacets, il entre dans la montagne, il y tourne, y monte, en ressort si capricieusement bien, par moments, on ne sait plus très bien où l'on est et qu'on est tout étonné de voir à droite ce qu'on croyait à gauche et en bas ce qu'on croyait en haut, comme les petits enfants qui ont tourbillonné longtemps ou dans des rondes jusqu'à s'étourdir.

Comme nous traversons une gorge étroite, je ferme les yeux... Et je pense qu'il est bien prosaïque de passer de tels gouffres en chemin de fer, aux cris stridents d'une locomotive.

Mes yeux se rouvent. Et j'admire une montagne immense, le Brittenstock, je crois. Elle est couverte de forêts splendides jusqu'à moitié de sa hauteur. Alors viennent des prairies, puis le roc paraît. C'est la désolation des cimes. Mais, dans une sorte de fissure, un glacier brille et, sous le soleil couchant, tandis que la vallée se noie d'ombre, c'est au faite radieux comme une coulée d'or.

Tous les voyageurs étaient aux fenêtres. Félicien Chanterève que nous avions vu à Lugano au moment du départ et qui s'était installé avec le baron Courtois, un ami des Montentrain, dans un compartiment assez proche du nôtre, n'avait guère quitté le couloir, mais mon attitude à la gare de Lugano lui avait clairement indiqué celle qu'il devait prendre. Il ne s'était pas risqué à me faire part de ses impressions de voyage et même il semblait m'ignorer complètement.

De temps à autre, regardant en dessous, je l'apercevais de profil, mince dans son veston gris, un peu pâle, sa barbe blonde allongée son visage, ses deux yeux de verre sombre braqués sur le petit cadre de la fenêtre où passaient tant de prestigieuses visions.

Savait-il même que j'étais là ?

Le doute ne me fut pas longtemps permis.

Un gros voyageur, qui, debout à ma gauche, admirait les beautés de la route, ne montrait malheureusement pas la même réserve que l'auteur des *Miroirs*. Il m'avait communiqué plusieurs remarques auxquelles j'avais répondu par monosyllabes et, sous prétexte de satisfaire sa curiosité de touriste à la fenêtre où j'étais postée moi-même, abusait vraiment de la permission d'être obèse pour déborder de la place qu'il avait prise en premier lieu, sur celle que, toute petite, j'occupais.

Gênée de cette proximité envahissante, j'allais rentrer dans le wagon. Alors, j'entendis la voix de Félicien Chanterève qui disait, avec une politesse froide :

— Je crois, monsieur, que — sans le

vouloir, certainement — vous dérangez mademoiselle.

L'autre eut un petit mouvement pour se rebiffer. Mais c'était, je pense, un être tranquille et des plus pacifiques. Cette voix brève, et le regard qu'il rencontra — le regard étrange des yeux de verre sombre — lui faisaient craindre une "histoire"; il jugea préférable de bien prendre l'avis donné.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il.

Et il s'éloigna à distance respectueuse, tandis que Félicien Chanterève s'absorbait de nouveau dans sa contemplation du changeant paysage.

Malgré moi, je lui sus gré de cette protection discrète. Mais, Séverin, n'est-ce pas vous qui devriez veiller sur votre femme ?

Séverin, y a-t-il des moments de votre vie où vous pensez à moi ? Moi, je ne veux plus penser à vous jamais.

Toujours dans le train, en pleine nuit, entre Vesoul et Paris.

Je reprends mon journal à la lueur incertaine qui tombe de la lampe et éclaire, en tremblant un peu, l'avant du compartiment, où je suis assise.

Un voile bleu tiré jusqu'à moitié du globe, garde d'une lumière trop vive le paisible sommeil de la Chanoinesse que l'ombre enveloppe et que le rythme du train berce.

Tout à l'heure, j'ai gagné le couloir. Félicien Chanterève y fumait une cigarette, immobile, le dos à la porte de son compartiment.

De le trouver là m'avait agacée; de rester seule avec lui dans cette demi-obscurité, me causait une impression désagréable. Il m'eût déplu, pourtant, de paraître gênée ou effrayée par sa présence.

Pendant un moment, le front appuyé à la vitre, j'ai regardé fuir les ténèbres.

Silencieusement, comme j'en étais sortie, j'allais rentrer dans le wagon, sans que le voyageur muet et presque invisible, eût paru s'apercevoir de ma venue, mais, brusquement, il jeta sa cigarette par la fenêtre et fit un mouvement vers moi :

— Mademoiselle, je vous en prie, murmura-t-il.

Je fus si saisie, que je m'arrêtai.

Déjà Félicien Chanterève était auprès de moi :

— Je suis très, très malheureux de vous avoir offensée, voulez-vous me pardonner, dans la sincérité de votre cœur ? supplia-t-il. C'est seulement cela que je désirais vous dire. Vous voulez bien m'écouter ?

— Oui, fis-je très bas.

— J'ai été très fou. Vous avez pu douter de mon respect pour vous qui est tendre et profond. A Bellagio, devant le gouffre délicieux, vous vous êtes vantée de n'être pas accessible au vertige. Je ne puis en dire autant. L'autre soir, j'ai un peu perdu la tête. Maintenant, je voudrais me mettre à genoux pour implorer mon pardon.

Son air de contrition m'émouvait et m'amusait à la fois.

— Ne le faites pas, s'il vous plaît, m'écriai-je. Ce serait une aggravation.

— Je ne le ferai pas, mais l'intention y est, je vous assure. Alors, puisque je suis très repentant, et puisque le hasard a fait de nous des compagnons de route, voulez-vous me permettre d'être pour vous un bon camarade, un grand ami très sage, qui vous serve et vous protège un peu jusqu'à la fin du voyage ?

Il parlait avec une cordialité franche qui semblait si bien libre de toute arrière-pensée de galanterie, que je me sentis indulgente.

— Je permets cela, oui, concédai-je.

Doucement, sans demander aucune autorisation, cette fois, il prit ma main et y appuya sa bouche.

— Ma pauvre petite amie, comme vous tremblez ! dit-il. Vous êtes tout énermée.

Je n'ai pas eu le courage de me fâcher.

Son affectueuse bonté était vraiment celle d'un grand frère. A cette heure, elle me réconfortait.

Sans rien dire, j'ai regagné le compartiment.

Je me demande si mon "grand ami" est encore dans l'étroit passage, près de ma porte, debout, le dos appuyé, sa petite étoile de feu aux lèvres ? Je me demande à quoi il pense, les yeux perdus dans le vide obscur ? A des vers nouveaux, ou à la jolie jeune fille qui ressemble à une fée ou... ?

Je me demande...

Les nuits de voyage sont longues et tristes quand on ne dort pas.

J'imagine des choses : que ce train qui court si vite est une force consciente, un être mystérieux et formidable, qui m'emporte on ne sait où.

Le jour se lève. Il est d'un gris doux, d'un gris sans lumière; c'est à peine si, tout à l'horizon, se montre une clarté plus vive. La fraîcheur est un peu âpre, malgré la belle saison. Je la sens tomber sur mes épaules, et cette impression de froid, dans ce jour terne, tandis que le train court éperdument et comme en détresse, me cause un malaise indicible de corps et d'âme.

Bientôt, nous serons à Paris où je ne m'arrêterai qu'une heure ou deux, laissant la bonne Chanoinesse au couvent de Sainte-Cécile et Félicien Chanterève dans la foule anonyme.

Paris, Couvent de Sainte-Cécile, 6 juin.

Mme de Clairgivre me garde au couvent de Sainte-Cécile jusqu'à demain matin. Elle ne veut pas que je me remette en route, sans avoir pris un peu de repos.

Le couvent de Sainte-Cécile est vaste et d'aspect sévère, mais un beau grand jardin l'entoure où il y a beaucoup de roses, où les tilleuls et les seringas sont en fleurs.

Félicien Chanterève nous a quittées à la gare, ou plutôt à la portière de la voiture qu'il avait fait avancer pour nous. Il a baisé la main de la Chanoinesse, et la mienne.

Il a promis d'aller porter ses hommages au couvent de Sainte-Cécile, mais, lorsqu'il viendra, je serai partie, heureusement !

Je dois avouer qu'il s'est montré fidèle aux conditions de notre entente et que, depuis notre explication dans le couloir du wagon, j'eusse été bien embarrassée de lui adresser un reproche.

Mais tant qu'à duré le voyage, bien qu'aucune parole, aucune attention précise n'indiquât qu'il se préoccupât de moi, de mon bien-être, j'ai senti sa sollicitude autour de moi. Après avoir été presque une douceur, ce fut presque une obsession, ce fut presque une angoisse. Tout cela me paraît absurde, quand j'y songe.

Est-il bien possible que l'auteur des *Miroirs*, le poète si aimé, si choyé, quasi célèbre, se soit sérieusement épris de la petite Fridoline ? Par moments, je le crois, puis, je ris de moi-même et de mes présomptions folles.

S'il m'aimait, que pourrait-il espérer? Je lui ai dit que je n'étais pas libre... Il a paru le comprendre.

Etre aimée de Félicien Chanterève! Vraiment, il y aurait là de quoi me monter la tête, de quoi me griser un peu.

Cependant, je ne suis pas le moins du monde grisée. Je suis seulement un peu ennuyée, un peu troublée, un peu inquiète.

#### QUATRIEME PARTIE

##### I

Moutiers-le-Noble, 8 juin.

La maison de la rue des Chanoines me paraît toute grande et toute vide, depuis que je m'y trouve seule avec la vieille Prudence.

La Chanoinesse maintenant, c'est moi!

D'ailleurs, je ne m'ennuierai pas. Mme de Clairgivre m'a délégué ses pouvoirs pour diriger les "rangements d'été" et veiller à la confection des confitures, comme si Prudence avait jamais souffert qu'on la dirigeât en quoi que ce fût et était d'humeur à supporter qu'on se mêlât des affaires de son sacerdoce! Je me suis donc mise sous les ordres de Prudence pour participer dans la mesure de mes moyens aux "rangements d'été."

Je veux aussi terminer l'ouvrage que Mme de Clairgivre destine à la vente de l'Œuvre des "Sabots de Noël" — un voile de filet brodé de personnages gauches et d'animaux héraldiques, comme les vieux lacis du XVII<sup>e</sup> siècle.

Cette vente aura lieu après-demain, dans le jardin de l'hôtel de Soucheville. Chacun déplore que, cette année, la Chanoinesse n'y assiste pas.

Mme de Soucheville m'a enrôlée parmi les "marchandes de fleurs." Je serai très intimidée, mais Mme de Clairgivre désirait que j'acceptasse, et le jeu m'amuse. C'est une diversion à ma solitude.

Dans quelques jours, je dois rejoindre Mme de Clairgivre à Belaccueil où les Montentrain nous attendent pour une semaine encore. Ils ont déclaré que le séjour de Mme de Clairgivre à la Villa Gioconda ne pouvait en aucune façon la tenir quitte de sa promesse quant à Belaccueil.

Moi, je n'ai qu'une crainte... Ne se peut-il pas que Félicien Chanterève se retrouve, lui aussi, parmi les hôtes de Belaccueil?

On dirait qu'un malin esprit — la méchante fée Fridoline sans doute — se plaît à le placer toujours sur mon passage, alors qu'ardemment je souhaiterais de ne plus jamais le revoir.

Moutiers, 9 juin.

A la vente des "Sabots de Noël" je mettrai ma robe de mousseline blanche, avec une ceinture bleue et mon chapeau garni d'églantines pâles. Le bleu clair sied à mes cheveux. Ce sera très joli!

Mais pourquoi me ferai-je belle? Pour qui? Et, alors, à quoi bon?

10 juin.

La petite vendeuse de roses a fait, cet après-midi, des affaires merveilleuses et reçu les félicitations du Comité.

M. de Pannefière, lui-même, s'est rajeuni d'une fleur achetée à mon étal et payée d'un "écu de cinq francs", comme il dit.

— Une rose n'a pas de prix, lorsqu'un joli petit Saxe descend tout exprès de son

étagère pour vous l'offrir, a-t-il déclaré galamment. Alors, on donne ce qu'on peut.

Sous les tilleuls fleuris, le long des belles pelouses de l'hôtel Soucheville, au bruit des causeries en l'air et des rires fragiles, au froufrou des toilettes claires, au rythme ailé des éventails, on a acheté de presque jolies choses, on a goûté, on s'est amusé d'un jeu, on a savouré ce plaisir de se croire pour un jour un peu ailleurs, un peu quel-qu'un d'autre. Et, cet hiver, Noël descendra dans les plus misérables cheminées; au matin blanc, les enfants pauvres de Moutiers-le-Noble pousseront des cris de joie, en ramassant leurs petits sabots.

A la faveur de cette réunion élégante, Léo Gosselin, mon timide soupissant, a pu me faire sa cour. Mon soupissant a dix-huit ans, je crois. Il est blond et rose comme une jeune fille; il a l'air d'un grand bébé qui aimerait beaucoup "les bonbons et les confitures" comme dans la chanson.

— Oh! mademoiselle, quelles belles roses! Et comme elles sont fraîches... et comme votre robe est jolie! Vous ressemblez à une petite miniature qui est chez ma grand-mère.

Mon amoureux est très naïf et tourne le madrigal comme il peut.

— Je voudrais ces roses blanches, et encore celles-ci, mademoiselle, ces roses délicates et fragiles, d'un ton de chair si suave. Elles vous ressemblent. Oh! comme elles me plaisent!

Il avait les bras pleins de roses et était tout embarrassé de sa charge.

— A qui allez-vous offrir toutes ces fleurs? fis-je, amusée.

— A vous, si vous le permettez, murmura-t-il. A qui offrirais-je des fleurs, si ce n'est à vous?

— Et bien, donnez-les-moi pour les pauvres, donnez-les aux petits enfants de Noël. Et je vais les vendre une seconde fois. Et je serai très contente!

Il parut charmé, triomphant.

— Prenez les, mademoiselle. Je suis trop heureux!

Et il me rendit toutes les roses, sauf une — une de celles qui me ressemblaient — qu'il passa dans sa boutonnière.

Il est gentil. Pauvre garçon!

Moutiers, 11 juin.

Il y avait des roses à ma fenêtre, ce matin. Nouveau présent de mon amoureux! Une corbeille de roses pâles, de ces fragiles roses carnées qui, si j'en crois Léo Gosselin — me ressemblent. Cette fois, l'offrande avait le nom du donateur.

J'étais décidée à me montrer hautaine, mais je ne pouvais maltraiter ces pauvres fleurs. Alors, les enfermant avec des fougères dans un panier bien clos, je les ai adressées au couvent de Sainte-Cécile, pour la chapelle.

12 juin.

Le petit Léo — ce gamin se forme décidément — m'a déclaré sa flamme! Quel joli toupet de page! De sa manière douce, il a dit qu'il venait de la part de son père, pour une affaire concernant l'Œuvre des Sabots de Noël. Et Prudence l'a fait entrer dans le salon où je me trouvais seule.

Il apportait une offrande — ce fut son entrée en matière — une offrande un peu tardive, et alors... Je ne sais trop ce qu'il m'expliqua. Ses raisons manquaient de netteté et son prétexte me parut louche.

— Je n'ai pas qualité, une fois la vente

finie, pour recevoir cette offrande, monsieur. Adressez-vous donc, je vous prie, à Mme de Grandefoy, la trésorière de l'œuvre ou à Mme de Soucheville, la présidente.

Mais, comme je me levais, le petit devint tout rouge, il joignit les mains, comme un enfant bien sage qui va dire sa prière:

— Oh! mademoiselle, supplia-t-il, ne soyez pas méchante pour moi. Il y a si longtemps que je... Cet hiver, vous n'avez pas daigné répondre à mon billet. J'ai bien pensé que vous étiez mécontente.

— Certainement, que j'étais mécontente! répliquai-je. Et je le suis encore aujourd'hui.

Il m'interrompit:

— Rendez à mon amour cette justice de s'être montré soumis, discret, de ne vous avoir jamais importuné de ses plaintes. Mais il a grandi dans le silence.

Puis résolument:

— Je suis très jeune, mademoiselle, je n'ai que dix-huit ans. Mais, si vous voulez m'attendre, je serai votre mari.

Je ne puis m'empêcher de rire, à l'idée de ce mari plus jeune encore que moi! Je ne me sentais pas même en humeur d'être fâchée.

Mon rire le froissa.

— Vous ne me prenez pas au sérieux? dit-il avec un reproche.

— Mais non, je ne peux pas. Ce n'est pas que je ne sois touchée, très touchée de vos soins, mais, vous êtes si jeune, et moi si jeune aussi! Nous ne sommes que des enfants. Pensez donc je ne pourrais épouser raisonnablement qu'un mari plus âgé que moi de deux ou trois ans... et même plus... un mari de vingt-trois ans au moins! Et puis, vous n'êtes pas du tout l'homme que je me représente comme devant être mon mari.

— Comment vous le représentez-vous donc, cet homme? demanda Léo Gosselin vexé. Comme un vieux?

— Non, certes, mais comme... comme un jeune homme plus grand;... comme un homme très savant, qui aimerait les livres à la folie, qui serait très timide, et tout habillé de sombre et qui se plairait dans une très vieille maison un peu en ruines.

— Un hibou!

Le mot me causa une sorte d'attendrissement.

— Mais... peut-être.

— Un tel personnage vous fera mourir d'ennui, tout simplement.

— Je ne crois pas.

Il me regarda un instant, puis, avec un petit cri rageur:

— Ah! cet homme que vous décrivez comme un idéal, il existe! Il existe et vous l'aimez! Je vois à vos yeux que vous l'aimez!

— Vous vous trompez tout à fait, repris-je avec une dignité de matrone. Et d'ailleurs, je ne songe guère à l'amour, c'est une chose triste et décevante. Alors...

— Alors?

— Alors, monsieur Léo, il faut être sage, ne plus m'écrire de billets, ne plus m'envoyer de fleurs.

— Oh! pour un pauvre bouquet!

— Un? répétais-je, en élevant le doigt du ton d'une grande sœur qui gronde. Mais, à ma connaissance, il y en a eu au moins deux!

— Mademoiselle, je vous jure que je ne me suis permis de vous envoyer qu'un seul bouquet, un seul, avant-hier, au lendemain de la vente, je vous le jure.

Cette protestation sonnait la vérité, je ne pouvais m'y tromper.

— Je vous crois donc, monsieur Léo;

mais quelqu'un, alors, s'était complu, avant vous, à la même impertinence. Et voyez combien tout ceci est désagréable et même offensant pour moi!

Mon amoureux dut écouter un sermon. Il le fit de bonne grâce. Et nous nous sommes quittés en amis, je crois.

Mais quel mystère!

Le bouquet d'avant-hier, c'était Léo Gosselin!

Le beau bouquet blanc de ma fête, c'était Félicien Chanterève. Soit!

Mais, alors, l'autre, le premier bouquet de roses, le premier bouquet?

Était-il donc né de la neige, puisqu'il ne venait pas de Léo et puisqu'à cette époque, Félicien Chanterève ignorait mon existence comme j'ignorais la sienne?

Moutiers, 13 juin.

Je vais m'ennuyer, ou je m'ennuie, j'ai trop d'heures pour être seule, pour penser, pour écrire, que mettrai-je dans mon journal?

Ce matin, cherchant à me distraire, j'ai préparé le petit bagage qui me suivra à Belaccueil et disposé, dans une valise, les objets que la Chanoinesse m'a priée de lui apporter quand j'irai la retrouver. Elle se rendra directement de Paris à Caen, elle préfère éviter le trajet inutile d'un retour sur Moutiers.

En touchant ces choses imprégnées du fin parfum d'iris dont se sert Mme de Clairgivre, j'éprouvais une émotion joyeuse. Et je pliais doucement cette belle douillette de Chantilly, vaste et légère, qu'elle affectionne et qui la pare si noblement. J'y joignais la coiffure de tulle noir aux pensées veloutées que j'avais moi-même garnie ces derniers jours. Et je m'attendrissais sur les lunettes d'or dont la Chanoinesse se sert habituellement pour jouer aux cartes et qu'elle avait oubliées, lors de notre départ pour Lugano.

Chère bonne Chanoinesse! Appelez-moi bientôt à Belaccueil; de vous revoir, je me fais une grande fête! Mais que la méchante fée Fridoline soit élémentaire et n'y conduise point Félicien Chanterève! Tout mon plaisir en serait gâté!

Séverin, où êtes-vous? Et pourquoi, Léo Gosselin dit-il que j'aime un jeune homme grave aux yeux bleus, un hibou morose, amateur de vieux livres et de vieilles pierres?

Séverin, je vous déteste, et vous le dis une fois de plus. Et je déteste aussi Félicien Chanterève, parce que près de lui, c'est à vous que je songe, parce que son amour — s'il m'aime? — me rappelle que vous ne m'aimez pas. Parce qu'il me semble parfois — malgré moi et malgré vous, Séverin — que de vivre sans votre amour est triste et que d'être aimée par lui serait doux. Je ne puis pardonner à Félicien Chanterève de n'être pas vous, Séverin, et je ne puis vous pardonner de ne pas m'aimer comme Félicien Chanterève.

Sans cesse, vos deux noms se rapprochent et se mêlent dans mon esprit. C'est ma colère, mon amertume, mon âpre ressentiment qui les unit ainsi.

Je veux que ce soit ma colère, car, si ce n'est pas elle... je ne sais pas, alors, je ne sais plus.

## II

Dans ma chambre, 14 juin.

Il m'est arrivé de dire ou d'écrire que les histoires tranquilles et vraisemblables a-

vaient pour moi peu d'attrait. Les péripéties qui accidentent la mienneté et qui surpassent très certainement en invraisemblance tout ce qu'on peut imaginer de plus fou, me causent en ce moment, je crois, plus de trouble et même d'anxiété, pour ne pas dire de crainte, que de plaisir.

Cependant, je me sens toute vibrante, tout "excitée," comme disent les Anglaises, lorsqu'elles s'amuse.

Je tiens tête aux événements, je relève sans hésiter les absurdes défis de mon étrange destin; et je m'avise qu'il y a, dans le frisson qui m'agite à l'heure de la bataille, je ne sais quelle émotion d'attente, quelle curiosité passionnée et combative, dont je n'oserais pas dire qu'elle me déplaît.

Mais, en bonne conteuse et pour ménager à quelque lecteur chimérique la jouissance de l'imprévu, je suis l'ordre des faits sans m'étonner à l'avance, bien que, dans ma pauvre cervelle, toutes les idées, tous les souvenirs soient sens dessus dessous.

Donc, aujourd'hui même, le déjeuner à peine fini, comme je lisais à la fenêtre de ma chambre, le bruit d'une automobile qui s'arrêtait devant la maison de la rue des Chanoines interrompit mon occupation paisible. Presque aussitôt Prudence entra m'apportant une lettre de la Chanoinesse.

"Bonjour, ma belle petite," disait l'affectueuse missive. "Je vais partir. Quand cette lettre que je griffonne vous parviendra, j'aurai atteint Belaccueil où je serai charmée de vous voir, s'il vous plaît de venir m'y rejoindre, comme c'était entendu. L'automobile qui me sert de courrier est à votre disposition. Le chauffeur est un homme sûr à qui je puis vous confier en toute sécurité.

"Je vous envoie mes tendresses.

"Votre vieille amie,

"A. DE CLAIRGIVRE."

Cette lettre était un ordre aimablement exprimé.

En deux mots, Prudence fut mise au courant.

— C'est, demandai-je, un chauffeur qui vous a donné cette lettre?

— Un chauffeur, oui, Mademoiselle.

— Fort bien; dites-lui donc, Prudence, que, dans quelques minutes, je serai en bas.

Mes préparatifs, en effet, furent vite terminés. Tandis que Prudence faisait charger mon bagage et la valise d'osier de Mme de Clairgivre, je revêtais l'ample et mince vêtement de teinte neutre qui devait couvrir et protéger ma robe.

Un grand voile de mousseline de soie grise, ramené et noué autour de mon cou, enveloppa mon chapeau, m'enferma dans une petite cage douce et argentée, où mes cheveux et mon visage se sentaient à l'abri du vent, de la poussière et du soleil.

Quant Prudence revint, j'étais prête. Nos adieux furent pleins de cordialité. La bonne personne m'accabla de messages verbaux pour sa maîtresse et de recommandations à mon usage, car elle considère les automobiles comme des machines diaboliques, leur prête je ne sais quel pouvoir mystérieux et pervers et les redoute jusqu'à la superstition... Ce en quoi, je commence à croire qu'elle n'a pas tout à fait tort.

Celle-ci n'annonçait pourtant que des intentions bienveillantes et des mœurs régulières de bourgeoisie cossue. C'était une belle limousine, large, claire, d'aspect à la fois pacifique et confortable.

La portière se referma, tronquant les sages avis de Prudence, et la voiture s'élança.

Alors, oublieuse du moment présent, ma

pensée courut à Belaccueil.

Félicien Chanterève, Félicien Chanterève, ce nom sonnait dans ma tête comme un grelot importun. Oh! pourvu que Félicien Chanterève ne fût pas à Belaccueil! C'était une obsession.

Mon imagination s'énevrait. Pour réagir et chasser l'appréhension vaine, j'obligeai mes yeux à se tourner vers le dehors.

Déjà, nous laissions derrière nous la ville, ses tours et ses clochers. Nous filions très vite sur une route bordée d'ormeaux, le long des vergers et des prairies.

Soudain, le joli clocher roman de Mesnilcourt — un village que je connaissais bien — passa. J'eus une involontaire exclamation de surprise. Je n'ai des environs de Moutiers qu'une expérience incomplète, mais la route de Caen m'est très familière. On la prend pour aller au château de Roches-Vives où Mme de Clairgivre m'a emmenée plusieurs fois. Et la route que nous suivions en ce moment ce n'était pas la route de Caen, ce n'était pas le chemin de Belaccueil.

Nous descendions vers le sud; le chauffeur se trompait. Une vague inquiétude me prit dont j'eus honte. La lettre de Mme de Clairgivre n'était-elle pas là pour me donner confiance? L'excellente Chanoinesse ne paraissait-elle pas avoir prévu, afin de me rassurer à l'avance, mes craintes d'enfants impressionnable? Que pouvais-je redouter?

Cependant je pris le parti de questionner le chauffeur, celui qui avait remis la lettre à Prudence et qui m'avait ouvert la portière. Il avait un compagnon qui n'avait pas quitté le siège, tandis que la voiture stationnait devant la maison de la rue des Chanoines et dont je n'avais pas même, à ce moment, remarqué la présence silencieuse.

— Est-ce que vous ne vous trompez pas? demandai-je. Nous ne sommes pas sur la route de Caen.

Le chauffeur ne s'étonna pas de ma question.

— Nous faisons un petit crochet, mademoiselle, répondit-il poliment.

— Mais, insistai-je, nous tournons le dos à Caen.

— Pour le moment, mademoiselle, oui, c'était nécessaire, à cause de l'auto. Mais nous arriverons à bon port tout de même et en temps voulu.

Bien que j'appelasse à mon aide les raisonnements les plus réconfortants, ce "crochet" me parut équivoque. Un crochet et à cause de l'auto? Pourquoi? Je n'y comprenais rien. Cependant, je n'osais plus interroger. Que m'eût-on répondu? La même chose.

Puis, je me riais encore de cette obscure inquiétude que je ne pouvais chasser.

Pour rien au monde je n'eusse voulu la laisser paraître. Je me sentais puérile et ridicule. Pourtant, je ne m'apaisais point.

Nous avions traversé des villages. Maintenant, c'était une petite ville; villages et villes restaient pour moi mystérieux et sans nom. Une fois seulement, une affiche, un poteau indicateur, je ne sais quoi, me renseigna de manière précise et j'appris que nous passions Saint-Pierre-sur-Dives. Donc nous continuions notre route vers le sud. Pourquoi? Où allions-nous?

A ce moment, tandis que, pour la centième fois, mes regards interrogeaient le dos impassible du chauffeur, l'homme qui était assis à ses côtés attira plus particulièrement mon attention.

Il était enveloppé d'un pare-poussière très ample dont le col était remonté et son

masque de cuir à lunettes sombres dissimulait son visage. Cependant, sur un mouvement qu'il fit et qui trahit sa silhouette, qui, je ne sais comment, l'individualisa, je faillis jeter un cri.

Cet homme caché, ce compagnon muet ne m'était pas inconnu. Et, tout à coup, sans le voir, sans l'entendre, je le devinai. Ce devait être, c'était Félicien Chanterève!

Dès lors, je comprenais tout. La vérité m'inondait de ses clartés les plus désagréables. L'automobile, chargée de me conduire à Belaccueil, y devait aussi ramener Félicien Chanterève.

Comment cela se faisait-il? je ne cherchais pas à l'expliquer.

Félicien Chanterève m'enlevait, tout simplement!!!

Je fus sur le point d'interpeller mon ravisseur, de lui jeter mon mépris à la face en le sommant de renoncer à ses noirs projets. Mais, je me contins.

Ne me trompais-je pas? Et, d'ailleurs, que pouvais-je faire? Je n'étais pas d'humeur à supplier. Si mes reproches restaient sans effet, à quoi aboutiraient mes menaces?

Je n'avais certes pas l'intention de me jeter à bas de l'automobile. Tant qu'elle roulait, le parti le plus sage était encore de taire mes impressions, de laisser le champ libre à toutes les hypothèses, fût-ce à celle de mon acceptation passive des faits.

Il faudrait bien que la terrible machine s'arrêtât. Et alors... oh! alors, monsieur le Poète, à nous deux!

Toute ma sympathie pour l'auteur des *Miroirs* s'évanouissait. Son inqualifiable procédé décelait autant de fatuité ridicule que de brutalité révoltante. On n'enlève pas une femme. Dans le vertige de la vitesse, cette colère s'exaspérait. Il me semblait n'avoir plus peur. Qu'avais-je à craindre d'un homme que je dédaignais aussi profondément?

Que la voiture s'arrêtât et tout serait bien!

Mais elle allait toujours, infatigable, se jouant de l'espace dans un pays accidenté.

Où Félicien Chanterève m'emmenait-il? Jusqu'à quand allions-nous courir ainsi? Je commençais à me sentir très lasse.

Maintenant, nous nous trouvions dans une forêt où dominaient les chênes. La route montait légèrement. C'était un endroit délicieux. On entendait chanter des eaux courantes, doucement, discrètement comme si elles avaient coulé sur la mousse. A gauche, au delà des arbres, au travers d'un vitrail vert criblé d'or, on devinait, pas très loin, l'orée et les champs tout baignés de clartés blondes.

En plein bois, haute et voûtée de feuillage, une large allée perpendiculaire à la route aboutissait à l'entrée d'un manoir gris dont les tourelles dépassaient les arbres et dont la porte close apparut, calme et mystérieuse, entre les frondaisons des chênes, comme dans un cadre de verdure ambrée.

Nous filions. La belle vision paisible s'évanouit. Mais, soudain, il y eut un choc, une secousse brusque et la voiture s'immobilisa.

Les deux occupants du siège sautèrent à terre. Si j'avais conservé des doutes sur l'identité de celui que j'avais cru deviner, ces doutes eussent, dès lors, fait place à la certitude.

Félicien Chanterève n'échangea que quelques mots avec le mécanicien; il parlait presque bas et je ne pus distinguer le sens des phrases, mais la grave vibration, l'âme expressive du timbre me saisissait. C'en

était assez pour ma complète édification.

Et, une fois encore, je fus bien près de laisser éclater toute la violence de mon ressentiment. Dans un grand effort, je parvins à garder mon calme.

— Qu'y a-t-il?

— Une panne, répondit laconiquement le chauffeur qui examinait le moteur avec attention.

Il eut encore avec Félicien Chanterève un colloque à mi-voix dont je n'entendis rien, puis se tournant de nouveau vers moi:

— Mon compagnon, dit-il, va chercher de l'aide. Nous ne pouvons nous remettre en route ainsi, et je n'ai pas ce qu'il me faut.

En effet, déjà, Félicien Chanterève s'éloignait sur la route, dans la direction que nous avions suivie avant l'accident, et disparaissait derrière les arbres.

— Où va votre compagnon? demandai-je. N'eût-il pas été plus simple de s'adresser à ce manoir que nous venons de dépasser et qui n'est que de quelques mètres en arrière?

— Nous n'y aurions pas trouvé le nécessaire. Mon compagnon ira jusqu'au village de Saintré tout proche, les automobiles y passent. Il y a un garage.

Je fus tentée d'interroger, de confondre cet homme, de lui reprocher sa félonie. Mais, une fois de plus, la prudence m'arrêta.

Tandis que le chauffeur allait allumer une cigarette et faisait les cent pas sur la route, je m'enfonçai dans un coin de la voiture, comme une personne résignée à attendre.

"Peut-être, pensai-je, lorsqu'on sera bien occupé à réparer l'automobile, trouverai-je un moment pour m'échapper. Alors, je courrai jusqu'à ce joli vieux manoir, pour y demander hospitalité et protection.

Un temps s'écoula. Le mécanicien se rapprocha de la voiture.

— Mon ami tarde beaucoup, dit-il. Je vais pousser jusqu'au tournant de la route, à deux pas. De là, je le verrai venir.

Je contins ma joie. Mon sang-froid recevait sa récompense. Cet homme ne se méfiait point. J'étais sauvée!

— Soit, fis-je, d'un ton d'indifférence.

Mais, dès que les arbres me l'eurent caché, je ne perdis pas une seconde.

Tremblante, respirant à peine, car l'homme pouvait se raviser, revenir d'un instant à l'autre, j'ouvris la portière et n'emportant que la valise d'osier de la Chanoinesse — par scrupule de conscience — et mon sac à main, je m'élançai, légère et silencieuse.

J'eus vite franchi l'allée des chênes et atteint le vieux manoir. La porte en bois tout ornée de pentures comme un coffre, porte un heurtoir à l'ancienne mode. Quand je l'eus soulevé, une sonnerie tinta. J'attendais anxieuse, haletante. Oh! quel moment!

Les lourds battants s'ébranlent. Un vieux domestique aux cheveux blancs, l'air respectable et suranné comme le heurtoir, se dresse sur le seuil.

Et je me demande ce que je vais dire. Je n'ai rien préparé; et ma situation me paraît si anormale, si bizarre! Voyons, puis-je me présenter, là, tout de suite, comme une fugitive éperdue, une pauvre petite femme qu'on vient d'enlever?

— Je me trouve, commença-je au hasard, dans un grand embarras, et suis dans l'impossibilité de continuer ma route. Voulez-vous dire à vos maîtres qu'une voyageuse fait appel à leur obligeance, et leur demande l'hospitalité?

Sans me poser de questions, sans se montrer surpris, le vieux serviteur s'efface

devant moi.

— Daignez entrer, madame, dit-il d'un ton déférent.

Nous traversons une cour qui ressemble à un jardin de cloître. Nous pénétrons dans une pièce d'entrée un peu sombre, puis, dans une autre pièce, bibliothèque ou cabinet de travail.

— Que Madame veuille s'asseoir un instant, reprend le vieil homme, je vais prévenir mon maître.

Il sort. Et, malgré mon émotion, ma curiosité ne perdant jamais ses droits, je regarde autour de moi, émerveillée de tout ce que je vois de beau et devine de rare dans cette haute salle que décorent des boiseries sculptées comme on en voit dans les sacristies des vieilles églises. J'admire le bois fleuri des meubles gothiques, le lutrin en forme d'aigle avec son grand livre ouvert où paraissent les enluminures sur fond d'or, et la cheminée monumentale et intime, avec ses landiers de fer forgé et la bibliothèque, faite avec des panneaux et des retables anciens. J'admire, presque oublieuse, un moment, de la réalité immédiate.

Puis, j'entends le bruit d'une porte.

Comme je me retourne, quelqu'un pénètre dans la pièce et...

Vraiment, si je n'ai pas jeté un cri, ou si je ne me suis pas évanouie, ou si je ne me suis pas sauvée, c'est que mon sang-froid est à toute épreuve et peut maintenant tout affronter.

L'homme qui venait d'entrer, le maître de cette demeure inconnue, c'était... c'était Séverin Jouvenel, mon mari!

Où, le hasard avait fait cette chose folle et monstrueuse. Emportée vers un but mystérieux, j'avais voulu m'échapper, fuir Félicien Chanterève, et c'était au Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois que, sans le savoir, j'avais cherché un refuge.

Mon mari était là, devant moi! Dans quelles circonstances, grand Dieu! Moi qui avais juré de ne jamais, jamais me retrouver sous son toit, voici que je frappais à sa porte en suppliante, en fugitive. Je demandais aide et protection à celui qui m'avait abandonnée, oubliée, qui s'était désintéressé de moi, qui ne m'avait jamais aimée. Quelle dérision! Et quelle humiliation aussi!

D'un mouvement instinctif, j'avais ramené autour de mon visage le capuchon de mon manteau, je m'enfonçais dans la nuée grise de mon voile.

Et à mon désarroi, à mon émoi éperdu, je pus comprendre combien je détestais Séverin Jouvenel.

Il me parla. Je ne sais ce qu'il me dit, mais j'eus l'impression de n'être pas reconnue — O bienheureuse myopie du "fol bibliomane!" — et, pour un instant au moins, mon courage revint.

Les conditions de mon choix étaient plus que limitées. Quitter le Prieuré, c'était retomber entre les griffes de velours de Félicien Chanterève. Il me plut de demeurer au Prieuré, et, pour simplifier, je ne m'attardai point à me demander ce qui pourrait bien résulter d'une situation pareille.

— Une sottise et désagréable aventure m'a jetée, monsieur, à votre porte où j'ai frappé, dis-je en déguisant un peu le timbre de ma voix.

Quelques mots suivirent. Mes explications n'étaient pas claires et mes phrases tremblaient.

Séverin m'interrompit doucement:

— Veuillez donc, madame, considérer cette maison comme la vôtre, dit-il. Puis-je vous être utile en quelque façon?

— Je suis encore, monsieur, vous l'le

voyez, très émue, très ébranlée. J'aurais besoin de me remettre, de prendre un peu de repos surtout.

— C'est trop facile. Ma vieille servante sera heureuse d'exécuter vos ordres et va vous conduire dans une chambre où vous trouverez le calme le plus complet.

J'ébauchai un remerciement. Je n'avais qu'une hâte, m'éloigner.

Séverin sonna et la vieille Marion parut. Comment je me suis trouvée ensuite dans la chambre qui m'était destinée, je ne puis le dire.

Marion était entrée avec moi. Elle ne me reconnut pas non plus ou, du moins, j'ai tout lieu de le penser. Mon voile gris brouillait mes traits, et ma présence, en de telles conditions, était, d'ailleurs, si bizarre, si peu attendue, que la brave femme eût peut-être hésité devant l'évidence même de mon identité.

Comme à la villa des Saules parée de branches de gui, le soir où nous nous étions vues pour la première fois, comme ce soir de mes noces, Marion m'offrit ses services et, comme ce soir-là, je les refusai.

— Un peu de repos m'est nécessaire, voilà tout.

Elle regarde soigneusement autour d'elle. — J'espère que Madame se trouvera bien ici et n'y manquera de rien. Cette chambre est celle de la jeune madame.

Sans bien savoir pourquoi, j'ai eu le cœur serré. La jeune madame? Qui?

— Mais je vais... je vais la déranger, balbutiai-je.

— Elle est absente, en ce moment.

— Ah! je le regrette.

— Oh! elle ne sera plus absente longtemps, murmura la vieille servante.

Puis, sur un nouveau refus opposé à son obligeance, elle est sortie.

Et je suis seule dans ma chambre! Car enfin, la "jeune madame Jouvenel," c'est moi, ce ne peut être que moi!

Je l'ai examinée cette chambre en ses moindres détails, avec une curiosité passionnée. Elle n'est pas élégante, coquette, fanfreluchée. Elle est noble et charmante.

Aux murs boisés, de délicieuses tapisseries s'épandent. Deux d'entre elles sont décorées de paons et de chimériques fougères sur un fond bleu semé de fleurettes.

Les meubles, taillés dans un noyer chaud, poli, patiné, appartiennent, je crois, au XVI<sup>e</sup> siècle. Leurs formes moyenâgeuses m'amusent et leur beauté m'enchantent.

Le grand lit qu'abrite de la tête au pied un dais de bois, est couvert d'un lacs brodé, une des plus belles choses que j'aie jamais vues... Les courtines sont faites d'une sorte de brocatelle couleur d'ivoire sur laquelle se détachent des oiseaux héraldiques et d'étranges, fines et douces palmes d'un bleu mauve.

Un dressoir à pans coupés, avec de grands tiroirs, un coffre de mariage et une chaire à deux places, portent le même motif exquis de rinceaux fleuris et de chimères affrontées. Je me blottis parmi les coussins qui s'amoncèrent aux coins du siège vénérable, et, la tête appuyée au dossier très haut, je songe à de vieilles chansons, à de très anciens poètes, à Charles d'Orléans, à Christine de Pisan, à cette ballade mélancolique où Villon évoque les "Dames du Temps Jadis" et les neiges d'antan.

Et soudain, je crois être une petite châtelaine vêtue d'une robe somptueuse comme la dame de la tapisserie et coiffée d'un bonnet en forme de pain de sucre, avec un long voile clair qui se replie en cornes au-dessus de mes oreilles, et retombe par derrière majestueusement. J'attends mon

doux seigneur qui va revenir de la chasse ou de la guerre. Et mon cœur bat sous ma fine gorgelette de lin.

Mais, hélas, c'est un rêve! Et je sais que la petite châtelaine attendra en vain!

Et je me suis levée bien vite; quittant la belle chaise à deux où j'étais seule à m'asseoir, j'ai repris ma promenade à travers la chambre pour admirer une ravissante statuette, l'image pieusement sculptée d'un ange naïf et souriant, puis des céramiques anciennes, puis un pupitre destiné à la lecture, comme on en faisait autrefois, et tant de choses encore!

Tout de suite, j'ai aimé ma chambre, je l'ai aimée d'admiration et de sympathie. Ma chambre, ma chambre! Ma pensée appuie sur le possessif et ma main le souligne.

Ces meubles, ces bibelots qui m'émerveillent, ont été réunis ici pour moi! j'en suis bien sûre. Si la méchante fée Fridoline l'avait permis, c'est au bras de mon mari que j'aurais franchi cette porte au seuil de laquelle mon hôte d'un soir s'est cérémonieusement arrêté... E déjà, nous émissions été de très vieux époux, des époux de plusieurs jours, de plusieurs semaines peut-être.

Oh! Séverin, cette voyageuse fugitive à qui vous avez accordé une hospitalité banale, cette étrangère sans âge ni physiologie que votre servante a conduite ici, c'est votre pauvre petite femme, celle que vous avez chassée de la villa des Saules.

Et, sans doute ignorez-vous toujours qu'elle a connu la belle chambre préparée pour elle et qu'elle a étouffé des larmes d'exilée parmi ces choses où son cœur eût aimé retrouver la sollicitude émue du vôtre.

Séverin, si nous étions entrés ici, au retour des jours heureux, des premiers jours de notre vie à deux, vous m'auriez prise dans vos bras ou je m'y serais jetée; votre offrande et mon merci se fussent rencontrés.

Mais je suis seule, toute seule.

Tout à l'heure, sans vergogne, j'ai ouvert des tiroirs et j'ai vu du linge, des dentelles, des bijoux et j'ai reconnu quelques-unes de ces choses, celles dont je n'ai plus voulu. Il y a des fleurs dans les vases, et des parfums dans les flacons. Un livre délicieusement relié est posé sur le pupitre. Quelle ironie! Les *Miroirs*!

Cette chambre, ce n'est pas celle d'une femme fugitive, d'une femme dont on vit séparé, c'est bien celle d'une femme aimée, attendue, présente dans l'absence même.

Il s'agit d'une absence très courte qui va finir. Alors? La femme de Séverin Jouvenel, est-ce moi? Est-ce toujours moi? Oh! je suis très ignorante! Des lois je ne connais rien. Peut-être, que, quand une femme a quitté la maison de son mari et pendant longtemps n'a plus donné signe d'existence, le mari obtient le divorce et le droit de se remarier?

Peut-être que... Oui, l'idée de cette abomination m'est venue!

Je me dis qu'une chose si affreuse n'est pas possible, puis qu'elle est probable, puis... Mon désarroi est immense, mais je veux savoir la vérité.

A travers la porte, car je ne l'ai pas laissée entrer, Marion m'a transmis un message. Séverin Jouvenel priait cérémonieusement l'étrangère de bien vouloir partager son dîner et lui faisait demander à quelle heure elle désirait être servie. J'ai dit huit heures... c'est plus loin!

Je m'étais juré de dîner dans ma chambre, mais le moment est passé des reculades! Je veux savoir. Je dînerai avec Séverin.

Dîner avec Séverin, c'était vite dit! Mais je tenais à rester pour lui l'étrangère, la vague passante et comment n'être pas reconnue?

Je ne pouvais reparaître avec mon capuchon et mon voile de brume... ni descendre à visage découvert, en cheveux, avec ma taille fluette.

Mes yeux sont tombés sur la valise de la Chanoinesse. Un moyen de comédie, soit! La vie n'est elle pas une comédie... et combien baroque! Et n'errais-je pas en plein roman?

Et ce fut fait vite et bien. Séverin ne me reconnaîtra pas. Tout à l'heure, lorsque je me suis regardée dans la psyché du grand cabinet de toilette, je ne me reconnaissais pas moi-même.

Trop longue et trop large pour moi, la belle douillette de Chantilly alourdit ma silhouette, règle ma démarche et solennise mes allures; le grand nœud de soie noire masque mon cou mince, les légers rouleaux blancs cachent mes cheveux d'automne et, de mon visage qu'encadrent les amples dentelles de la coiffure aux pensées de velours violet, on ne voit plus guère que les lunettes d'or de la Chanoinesse.

Avec un mouchoir dont je caresserai constamment ma bouche, comme par tic, le tour sera joué.

Non, Séverin ne me reconnaîtra pas, ou s'il me reconnaît, advienne que pourra!

Il verra, du moins, que je ne suis point entrée chez lui en repentante, puisque je prends si grand soin de lui dissimuler ma présence, puisque... Pour tromper le temps, pour atteindre l'heure fixée par moi, sans mourir d'énerverment, j'ai pris mon cher journal et je lui ai confié ces nouvelles et étonnantes péripéties de l'histoire de Fridoline!

Un pas... On vient!

Le dîner est servi. Ah! je disais bien tout à l'heure. Dans le frisson qui m'agite, il y a mille choses: de la timidité, de l'anxiété, de la peur, et pourtant une frémissante vaillance, une exaltation d'orgueil, la curiosité d'une voyageuse qui ne sait pas où elle va dans le pays de l'impossible, et encore autre chose peut-être, je ne sais quoi, je ne sais quoi de terrible et qui est presque délicieux.

### III

Saint-Aubin-des-Bois—?...

Dans l'ancien réfectoire du Prieuré la vénérable chanoinesse a dîné en face de Séverin Jouvenel. Et, si ce n'est pas la première fois qu'au-dessus d'un couvert fleuri, les yeux sombres aux lueurs d'azur ont pu rencontrer le regard de certains yeux noirs — jadis exempts de lunettes — le "seigneur de la Tour d'Ivoire" n'a pas paru s'en aviser.

Comme nous nous mettions à table, après quelques compliments échangés, je crus devoir compléter le récit de mon aventure:

— Monsieur, je comptais bien souper, ce soir, aux portes de Caen, chez mes amis de Belaccueil qui, pour le voyage, m'avaient envoyé leur automobile. Et, toute confiante, je m'étais mise en route vers cette destination familière. Mais un malfaiteur inconnu avait acheté la complicité du chauffeur et, sous un prétexte, s'était assis à ses côtés. Ce fut un enlèvement! Ainsi, je fus entraînée loin de mon but, par des chemins étranges et solitaires, et peut-être cette forêt devait-elle être mon tombeau.

"J'ai pensé mourir de peur, avant d'être assassinée!"

La chanoinesse parlait avec une conviction telle qu'elle en venait à se représenter trop vivement la réalité des choses dont elle évoquait l'image. Elle eut un léger frisson et se demanda si elle n'avait pas un peu peur.

— Il n'y a pas de danger ici, murmura-t-elle.

Séverin la rassura.

Alors, malgré elle, bien malgré elle, en vérité, elle pensa :

« Quelle folie ! Aucun mal maintenant ne peut plus m'atteindre. Mon mari est là. Je suis chez mon mari !... Qui dira le contraire ? »

Le vieux serviteur à la tête chenue (c'est, je le sais, le mari de Marion ; comme elle, il a vu naître et grandir Séverin) nous servait, lent et précis, avec des gestes silencieux, un peu solennels et surannés. La jolie couleur limpide des vins tremblait aux lumières sous le cristal. Au fond des belles assiettes de Rouen, le fin potage velouté semblait plus savoureux.

Séverin veillait à mon bien-être et, par instants, coupait mon récit d'une réplique sympathique ou d'une exclamation indignée. Cette ambiance intime et charmante, ce confort riche et délicat, n'avaient-ils pas été créés à souhait pour raconter dans l'agréable paix d'une sécurité consciencieuse, les terreurs d'une histoire de brigands ?

— C'est ainsi qu'une bienheureuse panne, achevai-je, a permis que j'échappasse à mes ravisseurs. Et les saints qui me protègent méritent toutes mes actions de grâces, puisqu'ils m'ont conduite au Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois.

— Qu'ils reçoivent donc les miennes aussi ! s'écria mon hôte. Votre venue, madame, est une joie pour le Prieuré, en même temps qu'un honneur !

J'eus un sourire de grande dame et, m'inclinant en manière de remerciement :

— Croyez, monsieur, répondez-je avec une bienveillance pleine d'onction, que je me souviendrai de vous dans mes prières. Je me nomme la chanoinesse de Linefridô.

— Un beau nom, noblesse de Bretagne, n'est-ce pas ?

— Noblesse de Bretagne, oui. Ma famille eut, dit-on, pour berceau la forêt de Broc liande.

— Votre aïeule, alors, madame, dut être une fée ? suggéra Séverin.

L'allusion plut à mes cheveux blancs, un peu comme une revanche. Je n'avais pas oublié les poétiques indulgences de Félicien Chanterêve, admirant jusqu'aux imperfections de sa belle aux yeux noirs.

— Une fée ? Peut-être ! La légende le dit aussi, monsieur, et ce propos me fut quelquefois répété, avoua modestement la chanoinesse de Linefridô. Mais je ne sais vraiment si cette aïeule fut une bonne fée.

Et, tout bas, je songeais à la méchante Fridoline.

Je continuais à déguiser ma voix, y réussissant à merveille. Certaine, maintenant, de n'être pas reconnue, je jouais mon rôle avec l'aisance et l'autorité d'une marquise de la Comédie-Française. Et, tandis que Séverin, me faisant avec mille soins les honneurs de sa table, répondait complaisamment à mes questions brèves sur le pays de Saint-Aubin, sur le passé du Prieuré, je l'observais par-dessous mes lunettes, étonnée, parfois comme en un rêve, de le voir et de l'entendre. Oui, c'était lui ! C'était bien lui, après si longtemps. C'était M. le Hibou, seigneur de la Tour d'Ivoire ! Mais de se sentir chez lui le mettait à l'aise, sans doute, et, certainement, cette hospitalité courtoise offerte à une dame — d'âge

même aussi respectable que la chanoinesse de Linefridô, — lui seyait. C'était lui et il me semblait changé.

— Vous avez là, monsieur, de bien curieuses faïences ! repris-je, admirant dans la décoration de la table un vase dont le style vaguement oriental et moyenâgeux m'avait frappé.

C'était un très vieux vase, une sorte d'aiguière aux flancs de laquelle se profilait un personnage en costume persan, avec une tunique et des bottes rouges. Dans la main, il portait un feuillet couvert de caractères.

— Ce vase, madame, est une œuvre des anciens faïenciers de Rhodes. Il est intéressant, n'est-ce pas ?

— Que dit le petit homme en bottes rouges ?

— Il dit : « Oh ! mon Dieu ! je languis... ce que mon cœur désire, quand sera-t-il accompli ? »

— Pauvre petit bonhomme ! soupira la chanoinesse. Je me demande ce que fut le désir de son cœur, et si ce désir fut exaucé !

— La tradition veut que, parmi les faïenciers de Rhodes, des ouvriers persans aient apporté les secrets de leur art et aient travaillé dans l'exil, tout en pleurant leur patrie. Mais, peut-être, après tout, le petit homme en bottes rouges souffrait-il de toute autre nostalgie. Peut-être aimait-il sans être aimé... un mal qui est de tous les temps et de tous les âges.

— Ou peut-être encore, celle qu'il aimait était-elle absente ? murmura la chanoinesse.

— Peut-être.

— Et nous ne saurons jamais s'il l'a revue, et nous ne saurons jamais s'il a connu la joie d'un amour partagé. Et son image falote et désolée languira, suppliante, jusqu'au jour où le vase précieux se brisera.

— En attendant, voyez, madame, ne trouvez-vous pas que, dans ce vieux vase au sens mystérieux, ce bouquet de roses toutes gracieuses et fraîches est une chose délicieuse ? C'est comme une jeune femme dans une belle vieille maison !

— Ces roses sont exquises, approuva la chanoinesse. Elle sont blanches et fragiles comme la neige.

Séverin en prit deux et, avec un sourire, les tendit à l'étrangère.

— N'est-ce pas, dit-il, celles qu'on nomme le « bouquet de la mariée » ?

— Je ne crois pas, fis-je en épinglant les jeunes fleurs sur ma respectable douillette. Mais le nom leur irait à merveille. En vérité, leur joliesse étonne et blesse l'harmonie, au corsage d'une vieille dame comme moi !

— Les fées n'ont pas d'âge, protesta Séverin.

— Les fées, soit. Mais ces fleurs me rappellent, hélas ! que les femmes en ont un ! Quand j'étais jeune, — il y a très, très longtemps ! — un bouquet de roses aussi blanches, aussi pures, me fut donné. Un jour de neige, quelqu'un l'attacha comme une offrande aux barreaux de ma fenêtre. Quelqu'un ? Je n'ai jamais su qui. Pourtant, j'ai beaucoup cherché !

— Ce quelqu'un fut, à la fois, sans doute, l'homme qui pensait le plus à vous, et celui à qui vous pensiez le moins, madame, puisque vous n'avez pas deviné.

— Nenni ! ripostai-je vivement, oubliant un peu, je crois, ma qualité de chanoinesse. Celui à qui je pensais le moins — un très méchant homme que je détestais de tout mon cœur — ne pensait pas à moi du tout, et ne m'eût jamais offert le plus petit bouquet de roses !

Séverin souriait :

— Qui sait ? dit-il. Mais, oh ! madame la chanoinesse, comme à ce souvenir votre voix frémit ! On dirait que le temps même n'a pas endormi vos lointaines rancunes !

— Certains souvenirs restent étrangement vivaces jusque dans le sommeil des ans ! répondis-je, m'apaisant un peu. Alors il suffit d'un mot pour qu'ils se réveillent. Tout à l'heure, en parlant, il me semblait presque me retrouver en face de cet ennemi !

— Je le plains de vous avoir inspiré une telle antipathie. Il faut que sa culpabilité envers vous ait été bien grande ?

— Formidable, monsieur !

Et, songeant que, peut-être, à cette heure, je n'étais plus la femme de cet ennemi exécuté, je sentis courir dans mes veines une singulière petite rage qui me fit monter le rouge aux joues. Mais je m'efforçais de sourire.

— Parlons d'autre chose, monsieur, je vous prie. Et paix à ce passé aboli !



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

## Collège Naval Royal du Canada



Le Collège Naval Royal est établi dans le but de donner une éducation complète en Science Navale.

Les diplômés de ce collège ont les qualifications requises pour entrer dans les Services Impérial et Canadien comme aspirants de marine. Une carrière Navale n'est pas obligatoire toutefois. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine, le cours fournit une éducation élémentaire complète en Sciences appliquées qui permet aux élèves d'entrer comme étudiants de seconde année dans les Universités Canadiennes.

Ce système d'éducation tend à développer chez les élèves, la discipline qui les habitue à obéir et les rend aptes à commander, un grand sens d'honneur physique et mental, et leur donne une bonne éducation élémentaire en Science, Génie Civil, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Modernes, comme base pour le développement général d'une plus grande spécialisation.

Des renseignements pour l'admission à ce collège sont fournis sur demande au Département du Service Naval à Ottawa.

En attendant la construction des bâtiments qui remplaceront celles qui ont été détruites, lors du désastre d'Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C.A.

G. J. DESBARATS,  
Sous-Ministre du Service Naval.

La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.  
Ottawa, février, 1921.

Mon hôte obéit de bonne grâce, et la conversation reprit, agréable et facile.

Où, Séverin avait changé.

Plus trace de la gaucherie de gestes et d'attitudes dont j'avais jadis souri!

Sous l'amabilité déferente et aisée du châtelain de Saint-Aubin-des-Bois, nul n'eût pressenti la timidité ancienne du visiteur de Castelgentil. De cette timidité je retrouvais quelque chose pourtant, quelque chose de presque insaisissable que je saisisais, et qui m'eût peut-être touchée, attendrie, par ressouvenir, si j'avais été d'autre humeur.

M. le Hibou avait, je gage — et ceci n'était pas pour les beaux yeux de la chanoinesse — pris un autre tailleur! La longue jaquette, qui avait l'air d'une redingote de magister, avait fait place à des vêtements élégants, bien coupés et d'allure plus jeune. Enfin, le Seigneur de la Tour d'Ivoire portait maintenant sa moustache, une charmante petite moustache soyeuse et d'un joli châtain clair.

Ainsi, peu à peu, je m'avisais d'une métamorphose frappante, encore qu'assez subtile en certains détails. Parfois même, j'avais comme un éblouissement. Je croyais être en face de Félicien Chanterève. Puis, Séverin souriait, alors, je revoyais ses chers méchants yeux bleus, si gais, si tendres, et j'étais furieuse et j'avais grande envie de battre mon mari!

Mais je gardais mon air grave et paisible, et je faisais à mon hôte l'éloge de son manoir et de cette belle chambre de châtelaine qu'on m'avait donnée, et qui était celle de "la jeune madame."

Séverin semblait ravi.

— Cette chambre vous plaît?

— Si elle me plaît! Mais c'est une merveille, tout simplement.

— Oh! je suis heureux de vous entendre dire cela!

— C'est à cause de celle pour qui vous avez voulu cette chambre si belle? insinuai-je presque timidement, de celle à qui toutes ces choses rares sont destinées?

— A cause d'elle, oui, madame! affirma Séverin.

Comme on allait servir le dessert, une coupe, près de moi, s'emplit de champagne.

— Oh! m'écriai-je, oubliant encore la chanoinesse, que je suis contente! J'adore le champagne. Et le vôtre, monsieur est si joli, c'est comme de l'ambre rose!

Et, de fait, ce joli vin me parut exquis. Dès la première gorgée savourée, je le sentis briller dans mes yeux, qui se baissèrent sous leurs lunettes.

Séverin souriait, amusé.

— Permettez-moi donc, madame, de boire à votre bonne santé et à votre heureuse fortune!

La chanoinesse remercia. Nos coupes se touchèrent avec un tintement aérien de clochettes.

Mais Séverin, ayant trempé ses lèvres dans le vin rose, ne posait point son verre.

— Je suis un peu déçu, madame, expliqua-t-il. Ne me ferez-vous pas l'honneur de m'adresser à votre tour quelque souhait bienveillant?

— Que vous souhaiterais-je?

— Ce que vous eussiez souhaité au petit homme chaussé de rouge. Que le désir de mon cœur s'accomplisse!

Une seconde fois, je tendis mon verre et la petite clochette cristalline tinta. Mais aucun commentaire imprudent n'accompagna mon geste. Au fond de moi-même, je me gardais de rien souhaiter.

Oh! Séverin, votre cher désir, comment l'appelait-il? Portait-il un nom de conte

de fées?

Un amer dépit me gagnait. Je ne pouvais certes que me féliciter de n'être pas reconnue; cependant, après m'être dit que Séverin était bien myope, je pensais qu'il était bien indifférent et que mon image devait être bien pâle dans son cerveau et mon souvenir bien muet dans son cœur.

Plus que jamais, j'avais soif de savoir... et que de choses! Si j'étais toujours la femme de Séverin Jouvenel, si vraiment Séverin ne me reconnaissait pas, et puis ce que Séverin pensait, sentait à cette minute, et ce qu'il avait pensé, senti durant tant de mois de silence et d'oubli!

Maintenant, je voulais à tout prix que Séverin me parlât de la "jeune madame."

— Votre vœu le plus cher, monsieur, c'est aussi, je le devine, le retour d'une absente, n'est-il pas vrai? susurrai-je d'un ton de grand-mère indulgente. Madame Jouvenel doit être bien jeune? car vous-même...

— Elle a dix-neuf ans.

C'était bien mon âge, mais mon cœur n'osa se réjouir.

— Pauvre mignonne, une enfant! Votre mariage est, sans doute, tout récent, monsieur?

— Oh! tout récent, madame.

Mon cœur se désola. N'y avait-il pas très longtemps que, par un jour de froid rose, un jeune homme grave avait conduit à l'autel une petite fille, en robe de neige, coiffée de lis blancs? Il s'agissait d'un autre mariage.

Nous quittâmes la salle à manger pour retourner dans le grand "studio" où le café était prêt. Un désir rageur me prit de pincer ce bras sur lequel je m'appuyais.

Mais je fis une belle révérence et m'assis majestueusement dans la haute chaire fleurdelisée qu'on m'offrait.

— Je suis sûre que Mme Jouvenel est charmante, continuai-je, maternelle. Voyons, monsieur, est-elle grande ou mignonne? brune ou blonde?

— Blonde, madame.

— Et petite?

— Mais non.

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Grande alors?

— Non plus, moyenne plutôt.

Blonde et moyenne! Ce n'était pas moi! Et pourtant... Peut-être Séverin ne me trouvait-il ni petite ni rousse.

— Comme cette jolie demeure doit vous sembler vide! repris-je toujours aimable en acceptant la tasse de café que Séverin me tendait. Deux sucres, monsieurs, s'il vous plaît? Oui, c'est cela, allons, j'espère que l'heureuse réunion est proche!

— Je l'espère aussi, approuva laconiquement Séverin.

— La chère enfant doit, loin du Prieuré, trouver le temps triste et bien long, soupirai-je encore.

— Ah! je ne sais pas, repartit Séverin avec un peu d'amertume.

Ces mots me parurent adorables! Séverin doutait que sa femme s'ennuyât loin de lui! Certainement, il s'agissait de moi!

— Vous ne savez pas? répétai-je, folle du désir d'affirmer mon espoir, et oubliant qu'une étrangère n'eût pas relevé la phrase! Ah! monsieur, que vous me troublez dans mes vieilles idées, dans mes vieux rêves! En ces années lointaines où j'étais jeune, le joli moment du renouveau, l'âge charmant des tendresses étaient encore choses précieuses. On n'en méconnaissait pas la valeur incomparable. On n'en gaspillait ni le temps ni les douceurs. Et voici que cette saison divine, chantée par tous les poètes,

chérie par tous les amoureux, vous la passez solitaire dans votre belle maison, au milieu de la forêt joyeuse, et voici qu'au début de votre vie d'époux, votre petite épouse est loin de vos yeux, que son cœur bat loin de votre cœur! Vous m'en voyez toute surprise, et toute chagrine! Permettez-moi de vous le dire, en m'autorisant de mon grand âge et parce que j'ai passé le temps d'aimer!

— Hélas, madame, reprit Séverin, que penseriez-vous donc si vous connaissiez toute la vérité, si je vous avouais que cette triste séparation dure depuis plus de six mois, que la méchante petite créature m'a fui, qu'elle m'a écrit, le jour même de nos noces, la plus cruelle lettre d'adieu, et que je serais fou d'imaginer qu'elle m'eût aimé jamais!

Mon dernier doute tomba.

Je me sentis contente, tranquille et je me sentis en même temps, très sottée. Comment donc en étais-je venue à me monter la tête sur cette absurde supposition d'un nouveau mariage de Séverin? La femme de Séverin, ce ne pouvait être que moi! Et, dans mon âme rassurée, l'orgueil des vieilles rancunes aussitôt se redressa.

Séverin m'accusait d'avoir fui, lui qui m'avait abandonnée, lui qui m'avait insouciantement livrée aux entreprises des poètes amoureux. Et il se plaignait de n'être pas aimé? La méchante créature, c'était moi? Quelle épithète méritait-il donc lui-même?

— Ce que je penserais? Je penserais, monsieur, que vous devez avoir de bien grands torts pour que votre femme ait ainsi quitté son foyer. Les torts sont toujours du côté de l'homme, en pareil cas... oui, toujours, affirmai-je péremptoirement avec l'autorité de l'âge et de l'expérience.

Séverin souriait.

— Mais ne se peut-il que, quelquefois, les torts soient au moins partagés, surtout quand il s'agit d'un simple malentendu? Et vraiment, je ne crois pas qu'il y ait eu rien de plus sérieux entre ma petite épouse et son pauvre mari. Un peu de confiance, un peu d'indulgence et de tendresse, un peu d'abandon, une explication cœur à cœur, et nous nous serions compris sans doute.

— Et tout le reste eût été oublié!

— Cette explication, il fallait la demander, monsieur?

— C'est que, vraiment, on ne m'y encourageait guère, madame. Et peut-être ne pouvais-je alors juger de ces choses avec la même lucidité qu'aujourd'hui. J'avais vécu comme un sauvage, mon expérience de la femme était, je dois l'avouer, un peu simpliste et rudimentaire. Et cette petite fille m'effrayait, me troublait comme aucune femme ne m'avait jamais troublé. Puis, je vous l'ai dit, tout de suite, méchamment, elle a quitté ma maison.

— Il fallait l'y ramener.

— De force? Elle me défiait de l'y ramener de gré.

— De force, au besoin. Si, tout simplement, vous aviez enlevé votre femme — comme d'autres ont pu le faire, — vous auriez eu, monsieur, l'explication que vous souhaitiez.

Séverin sourit et l'éclair bleu de ses yeux brilla.

— C'est une solution, dit-il. J'y serai.

— Maintenant, il est trop tard, tranchai-je. Vous auriez trop de choses à vous faire pardonner. Jamais elle ne vous absoudrait de tout cela. Je ne connais pas votre histoire, monsieur, mais je prévois que

cette explication "cœur à cœur" n'aurait pas de fin!

— Mon histoire! Elle a commencé comme une comédie de Marivaux, et la suite en est si absurde qu'on peut la conter, sans y croire, comme le roman le plus extravagant. Je serais presque tenté de l'écrire, mais il faudrait que quelqu'un de charitable me fournisse un dénouement. Vous, peut-être, madame? Mais jugez de l'étrangeté de tout ceci.

Et cette histoire invraisemblable, Séverin se prit à la conter; il en fit la confidence à la vieille chanoinesse. Il dit ses vagues desirs de mariage, les projets précis des Marginus et comment, certain jour, il s'était mis en route vers Bergère-sur-Loirette, moins attiré, peut-être par Mme Armande Gloriette qui était la raison de son voyage, que par les livres du Chevalier Hugues qui en étaient le prétexte. Il dit son arrivée à Castelgentil, l'apparition de la petite feuille d'automne endormie sous les hêtres pourpres, l'erreur que la duplicité de l'imprudente secrétaire fit durable, et tout ce qui en résulta d'inattendu. Puis ce fut l'heure où la fausse Mme Gloriette confessa la fraude.

La vieille chanoinesse écoutait, écoutait. — Il se peut qu'au tout premier moment, mon amour-propre masculin ait crié, que je me sois senti tout bêtement vexé d'avoir été dupe, mais, au fond de mon cœur, la petite feuille d'automne était pardonnée, je vous le jure. Qu'elle se nommât Armande Gloriette ou Fridoline Deslys, il m'importait peu. Je me trompe, il m'importait infiniment. Et comment en eût-il été autrement! N'avais-je pas été malheureux, jaloux, à l'idée que cette enfant délicieuse et pure comme une aube de printemps, avait été la femme d'un autre! Maintenant, je cherchais les mots assez délicats, assez tendres pour lui dire combien elle m'avait charmé, conquis. Mais elle me parla de "son fiancé." Alors, tout changea; la colère me prit, une rage sourde, féroce. Cette innocente était une infernale coquette, elle s'était raillée de moi, j'avais été son jouet.

— Non, cent fois non! interrompit la chanoinesse de Linefridd. Ne comprenez-vous donc pas que...

Puis, s'apaisant, elle ajouta:

— Ces choses, monsieur, sont d'ordre intime et ne regardent point, ce me semble, une étrangère. Je me demande pourquoi vous me les racontez ainsi?

— Je vous les raconte pour vous consulter quant au dénouement, madame. Puis aussi — qui sait? Le monde est petit! Il se pourrait qu'un hasard singulier vous fit rencontrer quelque jour Fridoline Jouvenel, ma femme, et je voudrais que vous fussiez en mesure de me défendre, au cas probable où elle vous dirait du mal de moi.

J'ai laissé Séverin continuer son récit. Bien que j'en connusse les faits, je trouvais à l'entendre de cette bouche un intérêt passionné, mais, à toute minute, j'aurais voulu compléter, contredire; je retenais un mot, un cri.

— Comment je me suis décidé à l'épouser, madame? Ce fut assez complexe. Vraiment, j'étais sincère, quand je me jugeais un peu responsable de la situation délicate où ma venue néfaste avait jeté Fridoline Deslys. Mais la vérité est que je l'aimais beaucoup plus profondément, beaucoup plus ardemment que je ne me l'avouais à moi-même.

— Vous l'aimiez bien mal! objecta la chanoinesse, un peu troublée, malgré elle.

— Hélas! on aime comme on peut, et

puis... oh! madame la chanoinesse, mettez-vous à ma place, comme disent les bonnes gens! Fridoline m'épousait par sagesse, un peu au pis aller, un peu pour obéir aux conseils de Mme Gloriette et parce que j'étais ce qu'on appelle un "beau parti." Elle l'avait dit très nettement à Mme Gloriette. Et celle-ci ne me l'avait pas caché.

— Ah! la misérable! pensai-je. Il est bien certain que je lui avais dit quelque chose comme cela! Mais pourquoi le répéter?"

"... Y avait-il là, madame de quoi encourager beaucoup un amoureux? Mme Armande ajoutait: "Soyez patient, soyez juste. Et, pour l'instant, partez, laissez cette enfant se recueillir, interroger son cœur. Fridoline Deslys ne peut vous aimer encore. Voudriez-vous qu'elle vous détestât?"

— Qu'en savait-elle?

— ... Et je pensais, moi-même: "La pauvre petite me trouve gauche, maladroit, ennuyeux."

— Qu'en saviez-vous?

— Hélas! Fridoline me l'avait dit.

Était-ce toujours à la chanoinesse que Séverin racontait son histoire? Je ne me le demandais pas, je ne songeais plus à l'étrangeté de l'aventure. Nos paroles volaient et parfois se heurtaient. Si je n'abandonnais pas mon rôle, c'était maintenant sans effort et comme par un effet de la force acquise que je continuais à le jouer.

— ... Ce furent, madame, de tristes fiançailles. Morne, glacé, devant ce petit front mystérieux où se cachait le mot de ma destinée et au travers duquel il m'était interdit de lire, je souffrais. Je suis parti. J'étais résigné à cette patience que me prêchait Mme Armande, au nom de Fridoline, sans doute. Cependant ma tendresse se sentait capable d'accomplir un miracle! Avec amour, j'embellissais mon vieux Prieuré, rien ne me paraissait assez rare, assez précieux pour la chambre de la châtelaine. Ainsi, le moment de notre mariage vint. Mme Armande m'avait encore donné le conseil de n'arriver que la veille, et je n'avais osé passer outre. Jamais je ne m'étais trouvé seul avec ma fiancée. C'était voulu. Je m'inclinai, croyant respecter les desirs de Fridoline. Et Mme Gloriette continuait à me faire les sermons les plus désolants: "Votre amour aura son heure; sachez l'attendre ou vous vous rendrez odieux, tout simplement. Je connais Fridoline. Respectez les scrupules, la délicatesse de cette enfant qui ne vous aime pas. Elle vous en saura gré, croyez-moi! La pauvre petite n'a pu reprendre encore son cœur, jadis donné à un autre."

Cette fois, la chanoinesse ne put contenir son indignation.

— Donné à un autre! mais c'est faux, je le sais, je le sais, s'écria-t-elle inconsiderément.

— J'ai protesté comme vous, madame, continua Séverin Jouvenel. Mais, quelques minutes avant notre départ, pendant que Fridoline quittait sa robe de noces, Mme Gloriette, grave et secrète me lut une lettre qu'elle avait, paraît-il, trouvée dans le jardin. Peut-être, n'aurais-je pas dû écouter cette lettre. Je l'ai entendue. Me blâme qui osera! C'était une lettre pleine de tendresse, une prière aimante. Elle n'avait jamais été envoyée ni même achevée, mais, elle était bien de l'écriture de Fridoline, qui l'avait commencée pour son fiancé.

— Son fiancé!... mais, son fiancé, c'était vous! Dites, y avait-il dans cette lettre, un nom, un mot qui n'eussent pu s'adresser à

vous?

Séverin semblait confondu.

— Mon Dieu, dit-il, vous avez raison! Et j'ai cru, j'ai pu croire... Mais, si cette lettre si douce était pour moi, pourquoi cette froideur hautaine qui décourageait mon amour? Pourquoi ce silence farouche, méfiant? Comment n'a-t-elle pas compris que je l'adorais?

— Peut-être, répliqua la chanoinesse, lui avait-on dit à elle aussi des choses perfides, mais vous avez préféré croire Mme Armande. Et vous êtes parti, parce que vous n'aimiez guère votre femme.

— Ah! je suis parti parce que je l'aimais trop. Et le lendemain, dès le petit jour, après une nuit absurde pendant laquelle j'ai erré sans but, souhaitant — avec succès, d'ailleurs, la suite l'a prouvé — que le froid de gel me fit mal, le lendemain, je suis revenu. Mais déjà, la maison était vide. Et j'ai pleuré comme un enfant, sur la lettre qui disait: jamais.

— Vous avez pleuré, puis vous vous êtes résigné, consolé, oh! je sais! Tout à l'heure vous disiez que je rencontrerais peut-être Fridoline Deslys. Eh bien, je l'ai rencontrée déjà, je la connais. Et je sais tout. Je sais que vous l'avez oubliée, considérée comme hors de votre vie, je sais que vous n'avez même pas cherché sa trace.

— Je ne l'ai pas cherché tout d'abord, parce que j'ai été très malade, et inconscient pendant quelques jours. Mais, à mon âge, on se remet vite. Et bientôt, j'ai pu chercher Fridoline, ou tout au moins sa trace. Je l'ai même trouvée. Fridoline était à Moutiers, chez une charmante vieille dame. Je l'ai su.

— Par la police! Mon compliment!

— Pas la police, non, ni même par Mme Gloriette qui m'a juré — n'approfondissons pas ses motifs — ne rien savoir de son ancienne amie... j'ai été renseigné par Rosinette, la véritable soubrette de la situation, qui, ayant expédié les effets de Fridoline, a pu me fournir l'adresse de Mlle Quenouillet. J'eus un cri de surprise.

— Je vois que vous connaissez aussi Mlle Quenouillet, madame, remarqua tranquillement Séverin.

— Un peu... oui... Et je gage qu'elle vous a fort mal reçu!

— Oh! je vous assure qu'elle s'est très vite attendrie, quand elle a vu ma tristesse et mon amour.

"L'affreuse Quenouillet; elle aussi!" pensa la chanoinesse de Linefridd.

— Elle ne m'a d'ailleurs donné aucun espoir. "Hélas, monsieur, m'a-t-elle dit, Fridoline vous déteste, elle me l'a cent fois répété, quel malheur!"

— Elle a dit quel malheur!

— Mais certainement. La bonne demoiselle voulait même écrire, plaider ma cause, j'obtins qu'elle n'en fit rien et me gardât au contraire le secret le plus absolu. Je savais maintenant où joindre Fridoline. Mais on la disait heureuse et gaie loin de moi. Elle ne m'aimait pas. Elle ne pouvait pas m'aimer. Avais-je changé en quelque façon depuis que je lui avais si fort déplu? J'étais malheureux, découragé. Un désir me vint de vivre une autre vie, d'être un autre homme. Jacques Montjoie, un de mes cousins, jadis mon camarade de collège, plus tard mon ami fidèle et dévoué, approuva joyeusement la résolution qui nous rapprochait. Et Paris me garda! Dans cette résolution, il y avait encore et surtout de l'amour, je crois, mais aussi du défi et de l'orgueil, et par moments, presque un vouloir d'oubli, d'affranchissement. Je veillerais sur Fridoline, de loin, je la pro-

tégerais, je serais prêt à l'aider, à la soutenir dans la peine, mais pour la revoir, j'attendrais, j'avais trop peur de souffrir par elle. Alors, il se passa quelque chose d'étrange. Avant notre mariage, me souvenant que Fridoline m'avait reproché mes travaux vains, je m'étais laissé tenter par l'idée de publier un livre, des vers que j'avais écrits autrefois et d'autres beaucoup plus récents, tout pleins d'elle. Et cette œuvre légère de rêveur et d'amoureux avait paru. Mon petit volume n'était ni meilleur ni pire que tant d'autres. Par un de ces caprices de l'opinion qui demeurent inexplicables, il alla aux nues du premier bond! Et je fus, ma foi, presque célèbre.

Cette fois, la chanoinesse de Linefridô n'avait pas jeté l'exclamation qui lui était montée aux lèvres, mais elle était devenue toute rouge, puis toute pâle, puis rouge encore.

— Cette étonnante réussite fut un miracle, reprit Séverin, mais le miracle ne s'arrêta pas là. La méchante qui se moquait de ma gaucherie pensait, qu'avec un peu de volonté, toute timidité peut être vaincue. Je sus vaincre la mienne. Le succès me donnait une assurance singulière. J'avais toujours douté de moi, par orgueil peut-être. Maintenant, un accueil flatteur m'attendait partout, on me recherchait, on me trouvait de l'esprit, on me prédisait un grand avenir, on allait jusqu'à parler de mon "élégance bien parisienne." Les femmes me souriaient. Du fond d'une vieille petite ville normande, une jeune fille m'écrivait son admiration. Oh! les lettres délicieuses, madame la chanoinesse, et comme elles me rendirent heureux, comme achevant l'œuvre du monde frivole, qui m'avait enseigné l'outrecuidance, elles m'apprirent doucement l'espoir! Oui, désormais, j'espérais, je voulais être aimé de celle qui ne m'aimait pas, et que mon amour, mon invisible sollicitude suivait, au loin, dans son obscure retraite. J'avais pris mon ancien personnage en si complet dédain que, non content d'adopter pour tous mon nom de plume, je m'étais appliqué à transformer mon apparence physique, au moins dans la mesure du possible. J'affectais maintenant dans ma mise, dans ma tenue, une correction impeccable, une élégance volontiers raffinée, qui ne contribuait pas peu à la métamorphose de l'ours que, jadis, j'avais été. La coupe de mes cheveux n'était plus la même, puis j'avais laissé croître ma moustache et ma barbe presque blanches, ce qui, disait-on, me seyait et, en tout cas, me changeait singulièrement. Je me jugeais à peu près méconnaissable. Et il faut croire que je ne me trompais guère en cela, puisque Fridoline — à cause peut-être aussi d'un lorgnon teinté qui protégeait mes yeux fatigués par la grande lumière — puisque Fridoline, elle-même, ne me reconnut pas à travers ma personnalité nouvelle. Je n'avais pas cherché cette méprise, elle me plut. J'eus l'énergie, alors que mon amour criait, de demeurer calme et de jouer à mon tour une sorte de rôle pour m'approcher enfin de ce cœur fermé, pour en pénétrer le mystère. Mais bientôt je compris que Fridoline, en grande coquetterie avec le poète Chanterève, avait oublié son mari.

— Ce n'est pas vrai, et vous savez que ce n'est pas vrai, alors pourquoi le dire? C'est méchant, méchant, méchant!

Celle qui jetait ce cri de protestation indignée, ce n'était pas la chanoinesse de Linefridô, et il n'y eut plus dans la haute chaire fleurdelisée qu'une toute petite fille blottie qui pleurait, sans trop savoir si

c'était de colère, de confusion, d'énerve-ment ou même de joie, ou tout simplement parce qu'elle voulait qu'on la consolât.

— Oh! madame la chanoinesse, fit la voix grave que j'aimais — la voix de Séverin Jouvenel, la voix de Félicien Chanterève, la voix qui m'avait dit des mots de colère à Castelgentil et des mots d'amour dans les jardins enchantés de la villa Gioconda — Oh! madame la chanoinesse, quelle jolie mèche dorée vous est restée de votre jeune temps, parmi vos cheveux de neige, et quels jolis yeux sous vos lunettes!

Cette mèche dorée, Séverin l'avait roulée sur son doigt. Les cheveux de neige, la coiffure noire et les lunettes gisaient sur le beau tapis aux couleurs d'Orient. Le seigneur de la Tour d'Ivoire était à mes genoux, et je crois bien que j'étais dans ses bras et que ses lèvres essayaient mes larmes, mais je ne voulais pas avoir l'air de m'en apercevoir.

Etourdie, éblouie, me demandant si j'avais perdu la raison ou si je venais de la recouvrer, je pensais, vaguement, au hasard, comme en un rêve:

— C'était lui... c'était lui... voilà pourquoi... oui, voilà pourquoi... pourquoi... pourquoi... Mais, puisque mon esprit ému, charmé, l'avait deviné dans les *Miroirs*, puisque, guidé par un instinct sûr, tout mon cœur s'élançait vers lui, comment mes yeux ne l'ont-ils pas reconnu, malgré la barbe blonde et l'horrible binoche, malgré les jaquettes élégantes et la gloire bien parisienne du poète Chanterève, malgré le long masque à lunettes du chauffeur qui m'enlevait, comment mes yeux ont-ils été seuls à ne pas le reconnaître?

C'était la revanche de M. le Hibou!

J'étais furieuse et ravie.

Et j'ai dit, boudeuse:

— Je suis très fâchée. Pourquoi ce nom de Félicien Chanterève, et ce personnage de poète?

— L'occasion fait le larron, Fridoline, je vous l'ai dit. Et Séverin Jouvenel se sentait si maladroit, lorsqu'il s'agissait de vous plaire! Les vers de Chanterève, au moins, vous avaient plu. Mais le reproche m'amuse dans votre bouche, Mme Gloriette, chanoinesse à vos heures! Moi, du moins, je n'avais emprunté à personne ni mon nom, ni mes habits.

— Et pourquoi cet absurde enlèvement? continuai-je.

— N'ai-je pas ainsi prévu les conseils maternels de la chanoinesse de Linefridô? Ce fut une résolution de timide. Le mouton devenait enragé. On le serait à moins! J'avais peur de vous, Fridoline terrible, peur de votre imagination, de votre rancune, de je ne sais quoi! Et vous voyez que votre premier mouvement, en arrivant ici, a été de vous dérober. Vous aviez dit que, de votre plein gré, vous ne réparat-riez jamais sous mon toit. Rappelez-vous au bas de la lettre, vous aviez souligné le mot trois fois... *jamais, jamais, jamais!*

Alors je vous y ai ramenée de force; pour reprendre mon bien, mon trésor, ma femme, j'ai employé les grands moyens, la violence, le rapt, me disant que, quand je vous tiendrais, ô chérie! cette fois, je saurais bien vous garder!

Et il est certain qu'il ne semblait guère disposé à me rendre ma liberté.

— Mais comment avez-vous su que j'étais à Lugano? ai-je encore demandé.

— Par Mlle Quenuillet à qui vous l'aviez écrit!

— Hé mon Dieu, m'écriai-je, saisie et m'arrachant des bras de mon mari, Mme de Clairgivre qui m'attend à Belaccueil!

— Mme de Clairgivre vous a écrit que vous pouviez venir à Belaccueil quand il vous plairait. Mais, elle pensait que, peut-être, il ne vous plairait pas. Et moi, je l'espérais, je l'espérais passionnément, mon cher amour.

Je croyais toujours rêver.

— Mais comment savait-elle?

— Etes-vous curieuse! Je suis allé au Couvent de Sainte-Cécile, après votre départ. J'étais troublé, malheureux, à cause de ce que vous m'aviez dit à la villa Gioconda, que votre cœur n'était pas libre, vous rappelez-vous? A qui l'aviez-vous donné? M'aviez-vous, après tout, reconnu? Était-ce moi ou Chanterève que vous aviez repoussé? Alors, j'ai tout confié à Mme de Clairgivre.

— Comme à Mlle Quenuillet?

— Comme à Mlle Quenuillet, oui, seulement, cette adorable femme m'a fait une réponse toute différente. "Ne vous désolerez pas, mon cher monsieur, cette petite dit qu'elle vous déteste, mais moi, je suis sûre qu'elle vous aime, et que tout s'arrangera. Voyez-la, parlez-lui, mais, surtout, sans qu'elle se raidisse ou se bute. Son cœur appelle le vôtre, je vous dis. Et, si c'est nécessaire, usez de moi!" J'ai obéi. Mais avouez que mon cousin Jacques est un chauffeur émérite!

J'ai souri cette fois.

— Mme de Clairgivre s'est prêtée à ces folies. Vous avez donc eu toutes les femmes pour vous? ai-je murmuré.

— Toutes... sauf la mienne.

Et j'ai dit très bas:

— Vous l'avez maintenant.

— Moi ou le poète?

— Vous... et le poète, puisque le poète, c'est vous. Oh! Séverin, j'adore les *Miroirs*.

— Et moi, je suis un peu jaloux de Félicien Chanterève, Fridoline.

— Vous avez bien tort.

— Depuis quand?

— Depuis très longtemps. Peut-être même... tenez... depuis le jour où, si gauche dans vos vêtements de magister, si gauche!... vous avez trouvé, dormant et se chauffant au soleil, sur les mousses de Castelgentil, une frêle petite feuille d'automne.

— Oh! chère folle adorée, ce serait trop beau!

— N'avez-vous donc pas compris, méchant, avouai-je enfin, que ce qui pouvait me plaire dans l'aimable et brillant poète, c'était ce qu'invinciblement, ma pensée, mon cœur, tout mon être, y reconnaissait, y devinait d'un autre, d'un jeune homme timide et ennuyé qui aimait les livres et les ruines?

— Qui me prouvera jamais cela?

— Une belle histoire que je vous donnerai, si vous savez encore lire?

— Et en attendant?

— En attendant...

J'ai noué mes bras autour de son cou et, comme j'avais rêvé de le faire à la villa des Saules, je me suis blottie, serrée, contre sa poitrine où ses bras à lui me retenaient.

— Oh! Séverin, ai-je dit, en attendant, vous pouvez bien me croire sur parole.

Et, cette fois, aucun mauvais génie n'empêcha nos cœurs de se comprendre.

Et ce ne fut pas le baiser volé de Félicien Chanterève, ce fut un baiser plus doux. Ce fut le premier baiser de mon mari! Séverin a murmuré:

— Mon cher amour, il y a sept mois que j'appelle ce moment et que je t'aime à en mourir.

Et dans un soupir j'ai répondu:

— Moi aussi!... ah! quel bonheur que nous n'en soyons pas morts!

Il y a bien quinze jours qu'une vieille chanoinesse aux cheveux blancs est entrée au Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois. Mais, c'est avant-hier seulement qu'une jeune femme aux cheveux couleur d'automne, aux rêves couleur de printemps, a écrit ces dernières pages.

Mon mari a dévoré tout le cahier. Il a dit qu'Amaury de Rochetorte n'avait certainement jamais rien écrit de plus absurde. Mais il a ajouté que le "fol bibliomane" lui-même n'avait jamais rien lu d'aussi délicieux.

Puis il m'a embrassée. Et nous avons cherché un titre pour l'histoire.

— Je propose: *La Feuille d'automne et le Poète*, ai-je dit.

— Pourquoi pas: *La Poupée et le Hibou*! a-t-il répliqué.

Je lui ai donné une tape sur les doigts.

Alors, il a lu les mots que, tout d'abord j'avais griffonnés en tête du manuscrit: *La simple histoire de Frijoline!* et il a déclaré que, décidément, les titres les moins compliqués étaient les meilleurs.

Seulement, il a tiré une grosse ligne sur *Simple* et, au-dessous il a écrit: *Folle*. Puis il m'a donné un baiser encore et même plusieurs.

Ainsi finit ma romanesque aventure. Elle n'a pas été contée en vers, elle ne sera point revêtue d'une reliure somptueuse, pareille à celle dont Séverin Jouvenel couvrit, pour me l'offrir, le livre de Félicien Chanterève. Mais elle parle d'amour, et je l'aime!

Mon mari, seul, la lira, et je ne m'efforcerais pas d'en imaginer jamais de plus belles.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire; les jeunes femmes heureuses n'en écrivent pas.

FIN

### Choses et autres

L'instruction est, pour l'homme ou la femme, ce qu'est le coup de rabot pour la planche. Cela polit la surface sans changer l'essence du bois.

### VIEUX DICTONS

Hommes à deux visages  
N'agrée en villes ni villages.

N'étends tes pieds que selon la longueur du drap.

Ville gagnée, château perdu.

La pluie du dimanche dure souvent la semaine.

S'irriter contre la faiblesse, c'est prouver qu'on n'est pas fort.

### PENSEES SAUVAGES

La brutalité est la franchise des imbéciles.

Projet de blason pour nouveaux riches: *d'argent sur fonds d'autrui*.

La démangeaison de parler fait plus de traîtres que la perfidie.

### PENSEES SAUVAGES

Pensées d'un pédicure:  
Que de femmes ont souhaité me voir à leurs pieds!

Que d'hommes m'ont réclamé à cors et à cris!

Je n'appartiens pas aux pompes funèbres, et pourtant je fais sans cesse la levée des cors.

### PENSEES

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable: la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

LA BRUYERE

Le temps est le rivage de l'esprit.  
Tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

RIVAROL.

### PROVERBES ET DICTONS

La vie d'un vieillard ressemble à la flamme d'une bougie dans un courant d'air.

Proverbe japonais.

L'envie est toujours à jeun.  
Ne réponds jamais aux lettres quand tu es en colère.

### UN GARÇON QUI PROMET

Le Père.— Quel petit curieux tu fais, Jacques! A ton âge, j'en'importunais pas mes parents d'une foule de questions saugrenues.

Le Fils.— Ca se voit. Autrement tu serais moins en peine de répondre aux miennes.

## PROFITEZ DE LA BAISSÉ TEMPORAIRE DU FRANC!

Comment doubler la valeur de son argent sans risque et retirer de 5 à 10 p. c. d'intérêt sur son placement.

CREDIT NATIONAL, 6%, 1921 (Français) NOUVEL EMPRUNT A PRIME.

Placement de six millions de Bons 6%, de 500 francs, pour un capital nominal de trois milliards de francs, remboursables en quinze ans, au maximum, soit à 500 francs, soit par lots; intérêts payables par moitié les 1er mai et 1er novembre de chaque année, le premier coupon étant à échéance du 1er mai 1922.

Ces obligations sont exemptes de tout impôt français présent et futur, portant sur les coupons et sur les lots.

La liste des lots annuels comprendra:—

2	Bons remboursés par	500,000 francs,	soit	1,000,000	de francs
24	"	"	"	100,000	" "
24	"	"	"	50,000	" "
96	"	"	"	10,000	" "
96	"	"	"	5,000	" "
6,960	"	"	"	1,000	" "
				6,960,000	" "

Ensemble: 7,202 lots par AN pour un total de 13,000,000 de francs.

Les tirages auront lieu les 1er décembre, 1er mars, 1er juin, 1er septembre.

Nos prix sont les plus bas sur le marché canadien.

Nous pouvons vendre ces émissions au comptant et par versements.

Nous sommes en mesure de vous fournir toutes les obligations, qui existent sur le marché mondial.

## Fairbanks, Gosselin et Co

COURTIERS ET AGENTS DE CHANGE

Département des Obligations WILBROD LANGLAIS,

Gérant.

Tel: Main 4090

103 OUEST NOTRE DAME - - - MONTREAL.

MM. FAIRBANKS, GOSSELIN ET CO  
103 NOTRE-DAME OUEST MONTREAL.

Messieurs:—

Sans m'obliger en rien, veuillez m'envoyer les informations concernant émission que vous annoncez.

Nom.....

Adresse.....

## LETTRES INTIMES — LE LIEN

Mes chères lectrices,

J'ai longuement cherché le lien qui nous attacherait plus intimement les unes aux autres, qui ferait de la Revue Moderne, une famille vraiment unie, se connaissant, se cherchant, s'aimant, s'entraïdant, et je l'emprunte ce moyen tant cherché à une revue plus ancienne, française, attractive et familiale: les *Annales Politiques et Littéraires*. Cette grande revue a institué des Cercles dits des *Annales* et où se groupent les lecteurs et lectrices de ce journal, dans un but littéraire social, et charitable. Voilà tout le programme qui convient aux Cercles de la *Revue Moderne*.

Ainsi donc, mes chères lectrices, et je pourrais aussi écrire, mes chers lecteurs, nos Cercles devront faire avant tout œuvre utile à tous les points de vue. Ils seront des centres d'éducation, où toutes les grandes questions du jour se verront posées; ils seront charitables, car ils s'efforceront d'aider les œuvres paroissiales, d'aider les prêtres et les religieuses dans leur active charité; ils seront littéraires et artistiques car le but de ces réunions sera de cultiver le beau sous toutes ses formes, et de propager l'amour des lettres et des arts. Pas n'est besoin d'une fondation nouvelle, un cercle tout créé peut très-bien s'affilier à la *Revue Moderne*, et devenir ainsi membre de notre grande famille. Nous ouvrons à nos Cercles les colonnes de la revue, et dans chaque numéro nous donnerons les comptes-rendus qui nous seront adressés des séances des cercles. Tous les membres de ces cercles deviendront des cousins et des cousines. Ils pourront échanger entr'eux, des vues, se faire part de leurs intérêts, s'aider de leurs conseils ou de leur expérience, se tendre la main quand il s'agira de faire monter le prestige de la grande famille canadienne. Des concours seront institués annuellement dans tous les cercles, concours littéraires et artistiques qui seront couronnés de prix. Chaque mois, nous adresserons à nos Cercles une *Question* sur un sujet quelconque; un jury décidera de la meilleure réponse de chaque cercle, cette réponse sera publiée, et nous demanderons à tous nos lecteurs de juger quelle réponse mérite le prix offert par la *Revue Moderne*. De plus nous instituerons au bénéfice de nos Cercles, une bibliothèque ambulante afin de favoriser l'échange de livres entre les membres de ces différents cercles. Il sera bien entendu que le président ou la présidente des Cercles de la *Revue Moderne* verront eux-mêmes à la distribution des livres, afin d'empêcher qu'une œuvre écrite pour les gens mariés ou assez âgés, tombe entre les mains d'une jeune fille ou d'un enfant. Nous essaierons également de procurer de la lecture enfantine à nos Cercles, afin que les mamans puissent offrir

ce plaisir à leur petits, et aussi pour préparer l'éducation des futurs membres des Cercles de la *Revue Moderne*.

Et pour mieux cimenter l'union charmante dont nous rêvons, les Cercles seront chaque année visités, soit par la Directrice, soit par un représentant ou une représentante de la *Revue Moderne*. A cette occasion une conférence sera donnée, et chaque Cercle fera son rapport annuel qui apparaîtra ensuite dans nos colonnes. Nous apprendrons ainsi que dans le plus petit village, comme dans la plus grande ville de notre pays, des gens intelligents, instruits, charitables, passionnés pour le bien, accomplissent une tâche d'action sociale vraiment belle, digne d'être connue. Et rapidement, si la réponse que nous espérons est digne de l'effort que nous voulons tenter, rapidement nous pourrions augmenter le bien accompli par chacun de ces cercles, dont nous recevrons les confidences, dont nous saurons les besoins et les ambitions. Lorsque je parle de *famille*, c'est dans l'intention que notre groupement soit une entr'aide forte et sincère. Chaque année, nous pourrions inscrire au programme des Cercles, outre les buts qu'ils se seront eux-mêmes tracés, une grande idée à faire triompher ou un but sacré à atteindre. Ce programme sera soumis à l'appréciation des Cercles, et accepté ou refusé suivant le vote de la majorité. Nous n'exigerons de nos groupements aucun appui financier, nous bornant à leur réclamer leur influence morale, en leur offrant en retour les avantages ci-haut énumérés, et qui ne feront qu'augmenter à mesure que le succès de la *Revue Moderne* grandira.

N'est-ce pas, lectrices et lecteurs que l'idée est jolie, aimable et qu'elle tente tous les esprits comme les cœurs? N'est-ce pas que nous serons heureux de nous rapprocher pour mieux nous entendre et nous parler? N'est-ce pas que nous trouverons dans cet échange de pensées, de livres, dans ces rencontres annuelles, dans ces correspondances fréquentes, un plaisir d'intelligence, et aussi un plaisir du cœur?

MADELEINE.

NOTE—Les Cercles de la *Revue Moderne* peuvent être présidés par un homme ou une femme indifféremment, et compter des membres des deux sexes, où être simplement masculins ou simplement féminins. L'on peut dès maintenant nous écrire et nous nous ferons un devoir d'adresser tous les détails et renseignements concernant nos Cercles à tous ceux qui en feront la demande. Et vite à l'œuvre et que ces fondations ou ces affiliations nous donnent bien vite tout le plaisir que nous en espérons.

MAD.

### Ondulation permanente Nestlé!

Mesdames, essayez notre nouvelle machine à onduler les cheveux, la meilleure au Canada.

Ce modèle perfectionné vous donnera satisfaction.

Téléphonez pour votre appointment.

**PUNDE & BOEHM**

182 rue Peel  
Tél. Up. 3161

262 S.-Catherine Est  
MONTREAL Tél. Est 6320



### Le Docteur Noisieux

472 PARC LAFONTAINE

a transporté ses bureaux chez le Dr. Jos. N. Chaussé, 708 Parc Lafontaine avec qui il s'associe afin de donner le plus de Satisfaction possible à ses clients. Des nouveaux bureaux seront aménagés à tous points de vue.  
Medecine, Chirurgie, Electricité Médicale et Radiologie.

# A PROPOS DE SUFFRAGE

Par HENRIETTE TASSE

On ne remonte pas un courant, on le descend. Le suffrage féminin est la conséquence logique du suffrage universel, et si on le refuse aux femmes sous prétexte qu'en général elles ne peuvent émettre un vote éclairé, — ce qui est loin d'être prouvé — il faut aussi le refuser aux illettrés, aux incapables de tous genres, car il n'y a pas un électeur sur mille dont le vote soit raisonné, et ne l'accorder qu'à l'intelligence et aux intérêts.

Le suffrage universel est absurde puisqu'il suppose que chaque électeur a les qualités morales et intellectuelles requises: c'est une perfection irréalisable dans l'état actuel de la société. Carlyle dans *"Past and Present"* a mis le doigt sur la plaie du suffrage universel lorsqu'il a dit que seul le vote intelligent est nécessaire et que le gouvernement de tous exige la capacité de tous. — Correspondance 3em Vol. — Taine pense que le suffrage universel est une injustice profonde. Etre gouverné par des sages tel était le rêve que caressait Renan. L'évolution morale et intellectuelle est bien lente et l'évolution morale ne suit pas nécessairement l'évolution intellectuelle. Bernard Shaw dans *"Man and Superman,"* dit que si le moindre esprit pouvait mesurer le plus grand, comme une règle peut mesurer une pyramide, il y aurait finalité dans le suffrage universel. Comme il est, le problème politique reste sans solution.

En 1848, toutes les barrières tombent, la puissance politique est dévolue à la masse des citoyens sans qu'il ne soit plus question de rang, de richesse ou d'autres conditions restrictives; on s'aperçut bientôt que le suffrage universel donnait des résultats singuliers.

Emile Faguet dans son petit traité sur le *"Féminisme"* dit: Pour mon compte je suis persuadé que le suffrage des femmes serait une moralisation, un assainissement et aussi un excellent antidote au suffrage universel.

M. Raymond Poincaré, l'éminent homme d'Etat, a déclaré récemment: "Que c'est faire injure aux femmes françaises que de les tenir pour inaptes à l'exercice d'un droit que possèdent toutes les femmes du monde civilisé et dont toutes les femmes belges, notamment, font usage avec tant de tact et de clairvoyance."

"En Angleterre, dit encore Emile Faguet, Gladstone a constaté que les femmes ont exercé le suffrage municipal sans détriment et avec beaucoup d'avantages."

"En Norvège, la femme a tout simplement aboli l'alcoolisme."

"Aux Etats-Unis dans les Etats où elles ont le droit de vote, le règne des marchands

de politique a fléchi et la moralité s'est accrue. Au Wyoming où les femmes votent depuis au-delà de quarante ans le nombre des divorcés est descendu de soixante-quinze pour cent."

"En Nouvelle Zélande, où les femmes possèdent les droits politiques depuis plusieurs années le nombre des divorcés a également baissé de soixante-quinze pour cent."

"Partout où les femmes sont admises à participer au gouvernement le *"Sweating System"* fléchit."

M. Jean Finot dans *"Le Préjugé et Problème des Sexes"* prétend que le vote de la femme fera triompher les lois de protection sociale de l'enfant, de la femme, de la race menacée par l'alcoolisme et par ce que Michelet appelait la grande maladie du XIXe siècle. "Les progrès réalisés par la femme de nos jours, dit-il, permettent de concevoir sur son avenir les espérances les plus radieuses."

La puissance du mouvement en faveur du suffrage féminin est prouvé par l'attention respectueuse qu'il reçoit maintenant des politiciens, comparé à leur dédain dans le passé, et par son adoption dans presque tous les pays.

Des membres éminents du clergé comme le cardinal Vaughan, Mgr. Ireland, le Rév. Père Sertilanges et même le Saint-Père sont en faveur du vote féminin.

M. l'abbé Perrin, dans une lettre adressée à M. l'abbé Elie Auclair, répond à ceux qui craignent que la femme néglige son foyer: "Est-ce que la participation des femmes à la vie publique a entraîné les perturbations domestiques que l'on redoute tant? Au témoignage de nombreux publicistes qui ont suivi attentivement le mouvement social en Europe, en Asie, en Amérique, non, ni dans le passé, ni dans le présent."

L'honorable sénateur David a proposé au sénat de ne donner le suffrage qu'aux femmes âgées de trente ans. Il avait raison alors de vouloir limiter le vote féminin,

c'était une mesure bien sage, mais injuste maintenant pour notre province, puisque toutes les femmes âgées de vingt et un ans ont le droit de voter dans les autres provinces et au fédéral. Aucun système de politique n'est parfait, comme tout ce qui est humain: il faut en prendre son parti.

Les conditions économiques modernes forcent les jeunes filles et beaucoup de femmes mariées à gagner leur subsistance en dehors de leur foyer. Un grand nombre d'entre-elles ne rentrent à la maison que pour manger et dormir, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, car les théâtres, les cafés dansants, les théâtres, les cinémas prennent leur soirée après leur journée de travail: voilà ce qui désagrège la famille; c'est un danger plus grave que de voter tous les quatre ans et de lire chez soi des journaux et revues pour se renseigner sur les questions sociales, économiques et politiques, ou d'en causer avec ses parents ou son mari. L'homme et la femme se comprenant mieux, ils s'aimeront mieux et le foyer aura tout à y gagner.

Durant la session on doit encore demander le vote provincial, nous espérons que les ministres et les députés prendront ces réflexions en considération et donneront enfin le vote aux femmes, que les grandes organisations féminines sollicitent depuis plusieurs années. Les Canadiennes françaises ont voté en grand nombre à la récente élection, cela prouve assez qu'elles veulent le vote.

HENRIETTE TASSE.

## LE CITATEUR

Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir.  
J. J. ROUSSEAU.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.  
VAUVENARGUES.

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.

André CHENIER.

## MORENCY FRÈRES LTÉE.

DORURES - ENCADREMENTS

TABLEAUX - RESTAURATION - OBJETS D'ART

Tél. Est 3202

346 STE-CATHERINE Est

# LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

## RAIE FRITE

Nettoyer les raies, les mettre dans un plat contenant suffisamment de vinaigre pour les bien recouvrir, ajouter sel, poivre, 1 oignon tranché, un peu de persil, et le jus d'une moitié de citron, et laisser le poisson tremper dans cette marinade pendant 1½ heure. Bien égoutter, recouvrir de farine ou de mie de pain et d'œufs, et faire frire dans de la graisse bien chaude jusqu'à belle coloration brune. On peut servir avec ou sans sauce. La raie trop fraîche n'est pas aussi bonne; il vaut mieux la garder une journée avant de la préparer.

## "COTELETTES" DE SAUMON

Couper des tranches de saumon de 1 pouce d'épaisseur, poivrer et saler. Beurrer des feuilles de papier blanc, envelopper chaque tranche de poisson séparément, et tortiller les bouts du papier pour le bien maintenir; faire cuire lentement sur un feu vif; servir avec de la sauce d'anchois ou de câpres.

## HUITRES FRITES

Faire blanchir une douzaine d'huitres dans leur eau, les passer avant qu'elles ne commencent à bouillir, et les bien assécher. Ajouter à la pâte à friture 1½ cuillerée à thé de persil et ¼ cuillerée à sel de râpure d'écorce de citron. Plonger chaque huitre dans la pâte à friture; frire dans de la graisse jusqu'à ce qu'elles soient légèrement brunies; bien égoutter et servir.

## Confitures d'Oranges

Après avoir bien essuyé les oranges, il faut les mettre entières, et sans les peler, à tremper dans l'eau froide pendant 24 heures. Ensuite, faire bouillir les oranges dans une nouvelle eau jusqu'à ce qu'elles deviennent molles au toucher. Les retirer du feu et les mettre à tremper dans l'eau froide pendant encore 24 heures. Faire un sirop de sucre au "petit boulé," couper les oranges en tranches, enlever les pépins et jeter les tranches dans le sirop; les y laisser jusqu'à ce que les tranches d'oranges deviennent transparentes, c'est-à-dire pendant ¾ d'heure ou une heure. Avoir soin de ne pas abîmer les tranches d'oranges et les mettre en pots en les superposant. Recouvrir de sirop, en mettre une bonne quantité dans chaque pot, car les tranches en absorbent beaucoup. Cette confiture demande une livre de sucre par livre d'oranges.

## PASTILLES AU MIEL

Faire fondre au bain-marie 50 grammes de gélatine dans 100 grammes d'eau. Remuer pour amener la gélatine à l'état de pâte très molle, et y verser 400 grammes de miel chauffé préalablement au bain-marie et continuer à remuer. Retirer du feu, ajouter une cuillerée à café d'essence de citron ou de fleur d'oranger. Verser ensuite dans un moule légèrement graissé. Deux heures après, découper la pâte en carrés ou en losanges.

## COLLE POUR ETIQUETTES DE BOITES EN METAL

Deux cuillerées à potage d'amidon, un quart de litre d'eau, une cuillerée à café de colle de poisson, une demi-cuillerée à café "cristaux" alcali de potasse et de soude servant à la lessive liquéfiés dans de l'eau. Cuire jusqu'à épaississement en remuant constamment pour éviter les grumeaux. Si le mélange ne prend pas assez de consistance, ajouter un peu plus de lessive. Cette pâte n'aigrit pas et ne sent pas.

## Nettoyage des Brosses à cheveux

Ne pas tremper les brosses neuves dans de l'eau qui détériorerait le dos, surtout s'il est en bois verni ou en ivoire. Mettre une cuillerée à café d'ammoniaque dans un litre d'eau chaude. Retourner la brosse, verser un peu d'eau sur les crins, sans mouiller le dos; rincer en ne trempant que les crins. Secouer la brosse et la bien sécher ensuite.

## Moyen Economique de Nettoyer les Vitres et les Glaces.

On se sert habituellement, dans ce but, soit de blanc d'Espagne, soit d'argile blanche moulée, parfois vendue colorée en rose; mais il existe un moyen beaucoup plus simple qui n'oblige pas à passer beaucoup de temps pour enlever dans les coins le blanc restant. Il suffit de tremper un vieux journal dans de l'eau vinaigrée (une cuillerée à bouche de vinaigre pour un demi-litre d'eau) et de frotter la vitre ou la glace avec cette éponge d'un nouveau genre. On est surpris de voir la facilité avec laquelle toutes les souillures adhérentes sont enlevées.

Comme elles sont surtout dues à des dépôts de nature calcaire, l'acide acétique du vinaigre les transforme en acétates très solubles.

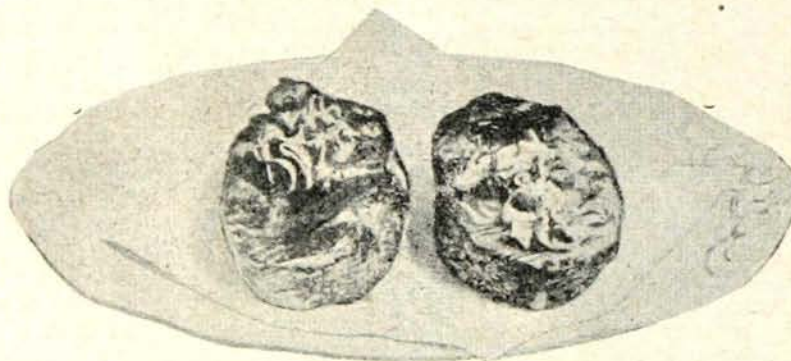
Pour terminer on prend un autre journal propre, non mouillé et l'on essuie la vitre; nul besoin de chiffons, le papier suffit, il n'y a pas de peluche et la vitre sort resplendissante de netteté de ce traitement peu coûteux et pratique. (La Nature.)

## NETTOYAGE DE CARPETTES

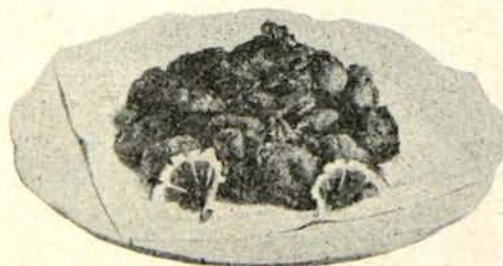
En hiver, pour raviver leurs couleurs, il suffit, après les avoir bien brossées, de les traîner dans la neige ou de les brosser après y avoir jeté de la neige. Cette opération ne peut naturellement se faire que dehors. Les tapis ainsi traités reprennent tout l'éclat de leurs couleurs. En été, on brosse soigneusement les carpettes, puis on les secoue au dehors, on les étend sur le parquet et on les couvre de feuilles de thé humectées et ayant servi (les conserver pour cet usage); on balaie ensuite. Les couleurs seront ravivées.



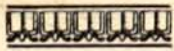
RAIE FRITE



COTELETTES DE SAUMON



HUITRES FRITES



MANTEAU DU SOIR

## Robe du soir

La perle s'emploiera beaucoup pour les robes de jour, mais surtout pour les robes du soir. On en fera de délicates broderies, des broderies aux tons chatoyants qui se détacheront en relief sur la matité des tulles et l'éclat des velours.

Les ceintures aussi vont revivre, plus sur les robes que sur les jaquettes cependant. Celles-ci, lorsqu'elles sont accompagnées de cet ornement, ont une forme spéciale, assez ajustée, les basques longues et la ceinture se pose très bas sur les hanches.

Il n'est pas rare que cette ceinture, assez large, ait l'aspect d'un bijou byzantin et soit recouverte de belles broderies de soie ou de perles, incrustée de cabochons de jais, de pierres de couleur, ou même de motifs de cuir découpé.

Pour les robes du soir, la ceinture devient un véritable joyau où entrent des perles, de l'or, de l'argent, des cabochons de strass, de corail et des pierres fines. Tout le luxe oriental se retrouve dans ces toilettes destinées à l'éclat des lumières, et les formes elles-mêmes rappellent le costume des fées de notre enfance.

D'ailleurs, depuis plusieurs années l'Orient a inspiré beaucoup nos grands couturiers; ils lui ont emprunté des idées charmantes: ici, un turban, là une aigrette; là encore, une draperie, une

broderie, là un dessin et leur goût inventif a su l'accommoder au goût moderne, tout en lui conservant son cachet particulier.

Cette année encore, les robes du soir auront l'enroulement, les voiles flottants, les broderies ruisselantes des costumes des almées qui donnent à la femme, jeune et mince, tant de grâce et de charme.

C'est assez dire qu'on a renoncé presque définitivement aux essais de ballonnement, d'élargissement que l'on tente sans succès à chaque changement de saison, modes adoptées seulement des femmes qui se font une loi d'accepter, les yeux fermés, tout ce qui paraît de nouveau, tout ce qui revêt un cachet d'excentricité absurde.

La ligne droite et souple est, en effet, presque générale dans la maison de couture, d'autant plus gracieuse qu'elle est très sensiblement allongée et s'enveloppe de panneaux, de flots de tulle ou de dentelle, de longues franges qui s'envelopent au vent de la marche et font autour d'un corps un froufroutement très gracieux.

Les velours reparaitront aussi cette année. Le côté lui-même servira aux tailleurs qui retrouveront une nouvelle jeunesse.

Ornés de fourrure claire ou foncée, selon le ton général de l'étoffe, ils seront plus habillés



ROBE DE SOIRÉE

que le tailleur de laine, et conviendront mieux aux sorties de l'après-midi.

Le velours s'emploiera également beaucoup pour les chapeaux, cet hiver. Grandes capelines, toques, petites et grandes en seront faites, garnies très discrètement de couteaux de plumes défrisées et glycélinées, de crosses, de Paradis et de ruban. Toutes les garnitures tombantes, plus que jamais, mais sans draperies sur l'épaule pourtant. D'ailleurs, le velours, par sa qualité, les rendrait difficiles, et puis on a vraiment un peu trop abusé. Des voilettes retombantes sur les chapeaux en dentelle souple, mais aussi en dentelle cirée qui devient très à la mode et qu'on verra tout autant sur les robes.

Des rubans aussi, entrecroisés et formant, par leur arrangement, une sorte de tissu quadrillé. Des cocardes de ruban ciré sur les petites tricornes de feutre ou de panne. La panne se portera encore beaucoup pour les trotteurs du matin.

En un mot, le chic pour les chapeaux, sera, comme toujours, la grande sobriété des garnitures, pourvu qu'elles soient posées avec art et originalité. C'est à cela qu'on reconnaît, d'ailleurs, une véritable élégante.

## L'entre Nous

**SOLO MIO.**—Vos souhaits si aimables m'ont causé un sensible plaisir et je vous remercie de me garder une amitié que j'apprécie si complètement. Votre jolie nouvelle sera publiée le plus tôt possible; l'encombrement de la copie en retardera seule la publication. Puisse l'année nouvelle vous apporter tous les bonheurs.

**MME ETIENNE B.**—Notre revue était un peu en retard à cause de toutes les fêtes de décembre et janvier. Je crois qu'au moment où je lisais votre lettre, vous deviez déjà l'avoir recue. Je vous remercie de la sympathie que vous nous accordez et qui nous est fort précieuse.

**CHRYSANTHEME.**—Je suis contente de vous entendre parler ainsi de MARJOLAINE qui en effet mérite toutes les affections comme tous les respects. Exceptionnellement douée du côté du talent, elle possède un cœur généreux, vibrant et sincère. L'amitié qu'elle me porte m'est on ne peut plus précieuse, croyez-le bien, et je serai toujours contente de me voir confondre avec cette femme d'une si grande valeur morale, dans l'estime de mes correspondants.

**CHANT DE CAILLE.**—Vos souhaits sont jolis, charmants comme l'esprit de notre amie "Chant de Caille", et je souhaite à cette "petite ancienne" tout le bonheur qu'elle peut convoiter dans la vie.

**LILAS DES CHAMPS.**—L'éloge que vous me faites de la REVUE MODERNE me va naturellement au cœur, et je vous remercie de me l'offrir aussi spontanément. Il m'est agréable de savoir que ma correspondante est une grande amie de la terre, et que c'est dans une coquette ferme, au coin d'un bon feu que la REVUE MODERNE vient mettre sa note littéraire et distraire pendant quelques moments les amis qui la lisent. C'est avec joie que je vous accorde l'amitié que vous réclamez si gentiment.

**MCNOELA.**—A vous aussi, j'offre les souhaits que suggère une profonde et vieille amitié.

**MARGUERITE O.**—Je vous remercie pour toutes les aimables choses que contenait votre lettre, et surtout pour l'amitié sincère qu'elle révèle.

**JEANNE F.**—Toute ma gratitude à la fidèle lectrice qui sait si bien me dire les mots qui encouragent et réconfortent.

**JOYEUSE REVEUSE.**—Votre sourire si tendre et si doux m'est devenu nécessaire. Merci.

**LOVE.**—Votre manuscrit est en ce moment entre les mains du comité de lecture qui, je le souhaite vivement, l'aura pour agréable, ce qui me permettra de le publier dans les colonnes de la REVUE MODERNE. Tous mes remerciements pour votre aimable sympathie.

**GILLETTE.**—Pourquoi ne feriez-vous pas partie de notre famille de correspondants? Vous y seriez sûrement la bienvenue, et votre attachante personnalité aurait tôt fait de conquérir toutes les sympathies.

**GERMAINE P.**—Le comité de lecture ne m'a pas encore fait rapport au sujet de votre article, de sorte que je ne puis vous en promettre tout de suite la publication. Soyez tout de même assurée que je serais ravie d'être agréable à une correspondante aussi gentille.

**ROMANCE.**—J'espère que votre insertion dans la Petite Poste vous a valu autant de réponses qu'à votre amie, et que vous vous délectez maintenant dans les plaisirs de la correspondance. Puisse un intéressant roman se dérouler encore par l'entremise de la REVUE MODERNE, et vous apporter cette fois, une réalité bien entourée d'illusions, car les illusions, vous savez...

**CARMEN DES PALMIERS.**—Je ferai de mon mieux pour remplir le vœu de ma fidèle petite amie.

**QUI GROS VOUS AIME.**—Votre si juste appréciation m'a fait sourire. Ce n'est pas vous que l'on pourrait tromper, et à qui l'on pourrait servir des sentiments falsifiés. Vous avez l'intuition de la sincérité, et c'est un don qui doit singulièrement vous bien servir dans la vie. Votre dernier billet m'a enchantée et je désire en recevoir très souvent comme celui-là.

**MYRIELLE.**—Si vous voulez m'envoyer votre adresse personnelle, je pourrai vous mettre en communication avec Rachel D. qui, en effet, pourra beaucoup vous aider dans votre carrière. Je comprends que vous aimiez ce genre de vie qui demande des aptitudes spéciales et un dévouement extrême. N'y a-t-il rien de meilleur dans la vie que de se dévouer?

**MME ALICE BIRON.**—La distraction intellectuelle que vous apporte la REVUE MODERNE m'a procuré une satisfaction intense. En effet c'est bien vers les isolés, vers ceux qui manquent de contact intelligent, vers les exilés que je voudrais adresser plus particulièrement cette revue qui leur donnerait l'illusion de vivre avec nous. D'apprendre que j'atteins ce but avec vous ne peut donc que me rendre heureuse.

**LA MAMAN DE CLAIRE.**—Que devient cette petite maman oubliée?

**LINETTE.**—Merci.

**BETY.**—Ne mariez jamais un homme que vous n'aimez pas. Seulement il faut s'entendre; les grands mariages d'amour ne donnent pas toujours ce qu'ils promettent. L'union doit reposer non seulement sur les sentiments, mais encore sur des qualités solides, et s'il y a de la bonté des deux côtés, du raisonnement, de l'esprit de justice, les époux peuvent arriver à faire une vie beaucoup plus aimable et beaucoup plus unie que lorsque la passion seule a dicté le choix. Quand je dis ne pas aimer, cela suppose non pas de l'aversion, mais en tout cas de l'éloignement.—**GENEVE** est une femme que j'apprécie le plus, c'est assez vous dire comme je suis heureuse que vous me disiez qu'elle aussi m'aime beaucoup.

**ANNE MARIE H.**—J'espère que tout est réparé et que la Revue que vous aimez vous arrive avec la plus grande régularité?

**LAURHENGERE.**—L'effort de mémoire a été vite fait, et j'ai retrouvé la brebis perdue avec la plus grande allégresse. Vous avez une façon persuasive de chasser les "papillons noirs". Il m'arrive à moi-même après beaucoup de travail, de me faire croire que je ne suis pas fatiguée et les résultats sont vraiment merveilleux. Nous continuerons d'employer ces procédés modernes qui ne nous feront peut-être pas vivre plus longtemps, mais qui nous feront vivre plus heureusement.

**BOIS BLANC.**—Oui, cette MAGALI qui vient de remporter avec tant d'honneur le prix de l'Action Française est bien la même femme charmante et spirituelle qui chroniquait autrefois au "Courrier de l'Ouest". Elle habite maintenant Genève. Pierre Coulvain est en effet un auteur fort agréable et j'ai très bien su son véritable nom, mais je n'arrive pas à me rappeler. Tout ce que je peux vous dire c'est que c'est une femme, et je ne crois pas qu'elle ait rien publié sous le nom de Jean Noël.

Ses livres ne sont sûrement pas tous écrits pour les toutes jeunes filles, mais ils peuvent être mis entre beaucoup de mains. Mille mercis pour votre gracieux accueil à la REVUE MODERNE qui est toute heureuse de compter des lectrices aussi intelligentes que sympathiques.

**TOUJOURS FIDELE.**—Votre amitié est si constante et si vraie qu'elle est un bien pour celle qui la reçoit. Puisse cette nouvelle année vous apporter de grands bonheurs.

**LINETTE.**—Je vais devenir jalouse de la REVUE MODERNE si mes correspondantes continuent à lui dire de si jolies choses, et vous avez bien raison de

Pour toutes les ménagères

LES SAUCISSES DE

**CONTANT**

(porc frais exclusivement)

sont exquis

Essayez - les !

dire que malgré toutes ses qualités, la dite revue suscite des critiques. D'ailleurs une oeuvre qui n'en susciterait pas ne mériterait pas de vivre puisqu'elle n'éveillerait aucun intérêt. Les ennemis nous sont aussi nécessaires que les amis, et on se sent vraiment la force de lutter, quand on sent la méchanceté, l'envie, vous frôler dans l'ombre et quelquefois aussi vous atteindre en pleine lumière. C'est cela la vie, et ceux qui refusent de se battre ne méritent pas d'être défendus. Il faudra revenir plus souvent petite amie d'en bas de Québec dont l'amitié me devient de plus en plus chère.

**AMI DE L'ACADIE.**—Vous avez bien raison de l'aimer cette petite terre martyre et sublime. Vos souhaits m'ont fait plaisir de même que l'expression de la joie que vous manifestez au sujet du dernier triomphe libéral. Voir les autres contents me fait toujours plaisir et tout particulièrement lorsque "ces autres" sont des amis intelligents et compréhensifs.

**MME STEP.**—Je vous assure pourtant que Gyp n'est pas considéré comme un auteur pour "petits enfants". Je crois même qu'on l'interdit généralement aux jeunes filles. Je suis désolée tout de même que "Mon Ami Pierrot" vous ait déplu, car c'est une oeuvre fraîche et spirituelle qui a bien ses mérites, mais enfin les goûts ne sont pas à discuter et j'espère que les romans qui suivront seront plus conformes au genre que vous préférez. Je ne crois pas que le mécontentement comme vous le dites, ait été général, car ce numéro s'est particulièrement enlevé et j'ai reçu l'expression de nombreuses satisfactions. Mais encore une fois, je ne vous blâme pas de penser autrement et je souhaite que la lectrice assidue de la REVUE MODERNE soit dorénavant toujours contente du choix des romans.

**TOMAHAWK.**—Je suis contente de découvrir dans une petite payse un si gracieux talent, et j'espère avoir souvent l'occasion de l'encourager.

**VIOLETTE D'ALSACE.**—Les souhaits que vous n'avez pas pu me dire, je les ai bien devinés, ils sont de ceux que l'amitié sincère seule peut offrir. Je les accepte avec gratitude et j'espère que la nouvelle année vous apportera à vous-même joie et contentement.

**LA DAME AUX CAMELIAS.**—Je comprends que vous ayez regretté que la grande figure de Laurier se soit effacée avant la victoire que son immense talent avait d'ailleurs préparée. Mais de là-haut, il a pu contempler son oeuvre et se réjouir avec tous ceux qui l'ont fidèlement aimé. Voulez-vous s'il vous plaît, nous adresser une seconde demande au sujet de la Revue, en mentionnant les numéros et en donnant votre adresse. Merci pour la caresse de vos deux petits qui doivent être bien gracieux et bien bons, gardez-les ainsi, et vous ne pourrez jamais être malheureuse avec la consolation de ces petits bras autour de votre cou. A bientôt, et que le bonheur vous soit donné.

**ROSE DES HAIES.**—Dix ans déjà! Il me semble pourtant que votre écriture m'est apparue hier, et on a quelquefois d'extraordinaire souvenance. La plupart de nos abonnés font relier les numéros de leur revue, et je vous conseillerais d'attendre à plus tard, alors que les éditions complètes seront devenues rares pour vendre ces deux volumes. J'espère que je vous lirai quelquefois.

**V. L. JODOIN.**—Savoir bien aimer est une qualité d'une culture plutôt rare. Je vous félicite d'autant plus de la posséder que j'en bénéficie largement moi-même.

**MADELON.**—Il serait un peu tard maintenant pour vous parler des costumes de la guignolée, ces costumes sont un peu ceux d'une mascarade d'ailleurs. Celui des raquetteurs est fréquemment utilisé.

Suite page 61

Voulez-vous connaître ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes,  
de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m.  
Dimanché excepté.

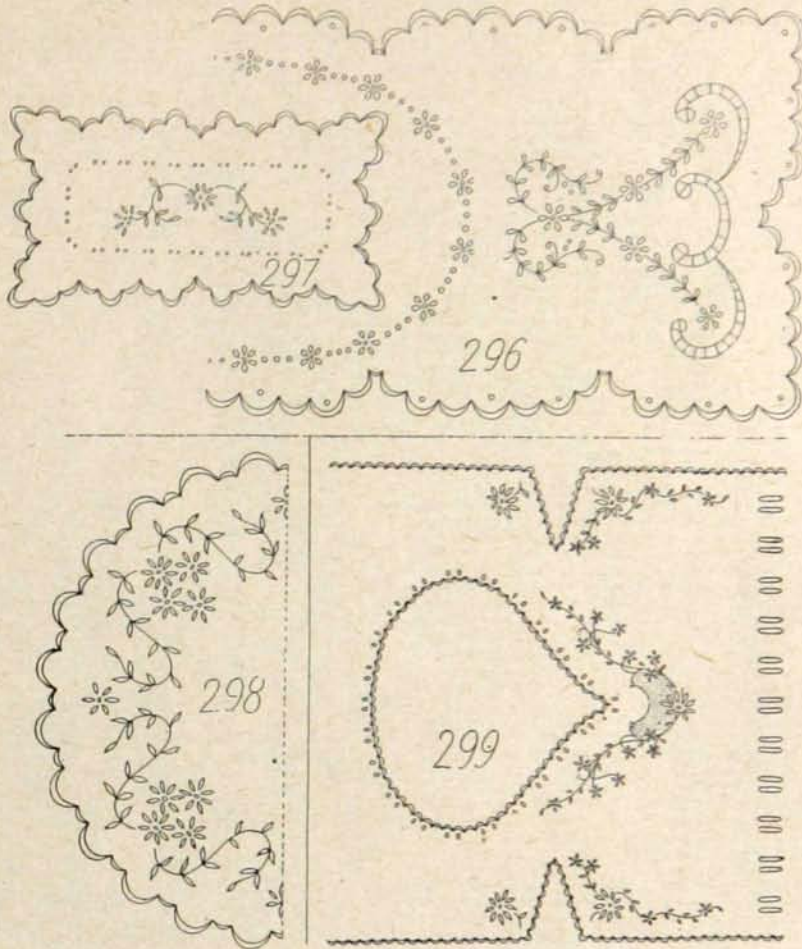
Téléphone: Est 1242

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

**LE PASSÉ!!  
LE PRESENT!!  
L'AVENIR!!**

148 St-Denis

Les Patrons de la Revue Moderne



296—Dessus de bureau, grandeur 52 x 18. Patron 20 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: 98 cts  
 297—Coussin à épingle grandeur 16 x 8½. Patron 15 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: 35 cent.  
 298—Centre, grandeur 22 pouces de diamètre. Patron 20 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: 69 cents.  
 299—Chemise de nuit. Patron 20 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: \$1.98.

Dans le prochain numéro "PAS BANALE"

Par Roger Dombre (au complet)

UN HOMME D'HONNEUR par

M. Gaillard de Champris

L'ENTRE NOUS

Suite de la page 60

CATHERINE D.—Vous avez la plus délicate manière de remercier qui se puisse rencontrer, et d'être remerciés par vous nous hausse dans notre propre estime.

Mlle A. R.—Votre manuscrit est entre les mains du comité de lecture dont la réponse vous sera remise dans notre prochain numéro.

Suite page 62



Speak English

Créez-vous une SITUATION ENVIABLE dans le monde des affaires en sachant l'anglais.

Quelques heures d'études, chez vous, suffisent pour vous assurer une connaissance parfaite de cette langue en peu de mois.

DIPLÔME DE COMPÉTENCE donné à nos élèves. Bureau de placement GRATUIT.

Envoyez-nous le coupon ci-dessous avec votre nom et recevez notre brochure: "Comment apprendre l'anglais"

LA CIE CANADIENNE DES COURS PAR CORRESPONDANCE Liée, 323 Ave. Viger, Montréal

Nom .....  
 Adresse .....  
 Ville .....  
 P.M.-1

MADAME MARIER,

Professeur de Français, Anglais, Musique,

1365 rue CHABOT

Tél: Saint-Louis 10003

Reçoit chez elle, ou se rend à domicile.

Dentiste GASTON DEMERS

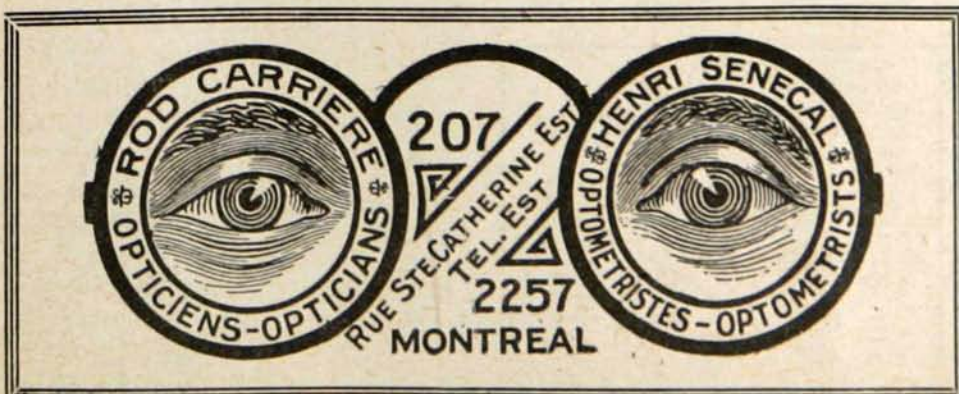
Spécialité:

Extraction des Dents sans Douleur

1150 St-Hubert

St-Louis 679

Ouvert le soir



## L'ENTRE NOUS

Suite de la page 61

J'AIME LE ROYAUME.—J'imagine que ces souhaits du nouveau an ont été adressés, et c'était une façon très gracieuse d'entretenir..... l'amitié.

SONIA.—Est-ce bien le roman de "Evangile" dont vous parlez? Je vous avoue que je ne comprends pas très bien.

MME ISRAEL P.—Tout est bien qui finit bien et vous me voyez toute ravie de vous avoir été utile.

PETITE JOYEUSE.—Certes, je veux vous garder parmi mes petites amies, et je serais même désolée si vous désertiez le foyer. Continuez de travailler et le succès récompensera vos efforts. Il faut toujours avoir confiance. La récompense vient à son heure.

RIVERIN.—Voici le renseignement que vous me demandez: vous trouverez à la librairie Granger, 43 Ouest, rue Notre-Dame, à Montréal, un traité de philosophie de Bordenet au prix de \$3.60 et un autre par Laure au prix de \$8.00. Je vous remercie de l'appréciation que vous donnez sur la Revue que vous déclarez la meilleure oeuvre canadienne que vous ayez jamais lue. J'espère qu'elle méritera toujours un tel compliment.

UN'ABONNE.—Comme vous avez raison de trouver ces élocubrations fausses, injustes et radoteuses. Créer une langue canadienne! Quelle riche idée! et je me demande pourquoi nous nous mettrions en mal d'inventer des mots qui nous éloigneraient de la langue que nous possédons et qui est la plus riche et la plus belle au monde. Certaines gens ont la manie évidente de la fondation, ils s'imaginent tout bêtement qu'ils sont capables d'enrichir et de dépasser la langue française. Quant à une littérature canadienne, je crois qu'elle peut très-bien s'élargir sans qu'il ne soit nécessaire d'inventer des mots pour la traduire et le répertoire français doit servir à exprimer les beautés, les moeurs, les usages, à traduire en un mot l'âme canadienne. En tout cas, ce n'est toujours pas celui que vous citez qui n'a jamais su écrire son français de sa vie qui peut nous donner une orientation. Comment les écrivains de cette espèce ont-ils pu se faire une réputation, je n'en sais rien et vous non plus. A l'heure qu'il est, nous pouvons écouter leur radotage avec déférence, sans leur attribuer autrement d'attention. En tout cas, nous n'avons pas raison d'avoir aucune crainte sur l'avenir qui s'annonce de plus en plus intéressant. La culture s'affine de plus en plus, et tous ceux qui veulent développer leurs talents savent très bien de quel côté il faut se tourner pour trouver la vérité. D'ailleurs vous pouvez constater que notre peuple se tourne plus vers la France et que notre jeunesse lui demande de plus en plus assistance, et que de mieux en mieux s'affirme le besoin de communier avec sa grande âme. Le rapprochement se fait très étroit et l'union se cimenter. Il faut avoir foi dans le développement et l'anoblissement intellectuels de la famille française du Canada, croyons-le bien.

MADELEINE

**Mademoiselle Y. SIMARD**Brevet d'enseignement de l'Académie de  
Musique de Québec.

Professeur de piano et de théorie.

Tél. Est 3280 396, rue St. Denis

Spécialité, Traitement du  
Cuir chevelu  
Rayons Viol etc  
Shampooing  
Massage  
Ondulations**Institut Capillaire (Dames)**  
Mme R. Borremans 212 Rue Cherrier, près St-Denis  
Tél. Est 330donner Satisfaction par un  
travail soigné a des  
prix modestes.

Les jours se suivent...

**Pendant le diner**

- LUI.— Comment, tu as encore envie d'aller à l'Opéra ce soir?
- ELLE.— Oui, pourquoi pas?
- LUI.— Mais voyons, chérie, tu sais bien les ennuis que nous avons eus la dernière fois?
- ELLE.— Quels ennuis? Les billets?
- LUI.— Mais non, pas cela! je veux parler du mal que nous avons eu à avoir une voiture pour rentrer.
- ELLE.— Oh! ce n'est rien cela..
- LUI.— Comment rien? c'est-à-dire que si les Dulac ne nous avaient pas offert une place avec eux nous serions restés là-bas!
- ELLE.— Mais non voyons, ce n'est plus la même chose aujourd'hui.
- LUI.— (railleur) Non les Dulac ne risqueront pas de nous ramener, ils sont à New York c'est cela que tu veux dire?
- ELLE.— Tu es stupide tiens! Tu ne lis donc rien dans les journaux?
- LUI.— (étonné) Si, mais je ne vois pas le rapport?
- ELLE.— Le rapport? C'est que maintenant avec la nouvelle Cie. qui vient de se former on est toujours sûr d'avoir un taxi.
- LUI.— (pris d'une idée) Plateau 1? Le numero le plus facile à retenir?
- ELLE.— Enfin tu as trouvé!
- LUI.— C'est évident je n'y pensais pas! Alors tu t'habilles?
- ELLE.— Je serai prête à 8 heures.
- LUI.— C'est entendu—je téléphone tout de suite.



VOS robes dureront plus longtemps et vous iront mieux avec un Corset D & A Practical Front.

Pourquoi? Pour la simple raison que le plastron élastique et le devant avec crochets pour le laçage—opération si vite renouvelée chaque jour, maintiennent les lignes de votre taille dans toute leur pureté.

Corsets

**D & A**  
**Practical Front**  
BREVETÉ EN CANADA ET À L'ÉTRANGER

Ne craignant ni les plis ni les déformations que l'on voit dans nombre de corsets, le D & A Practical Front communique sa grâce à votre robe.

Il y a encore de nombreuses et importantes raisons pour que les femmes portent le D & A Practical Front, et si votre corsetière connaît vraiment son métier, elle doit être capable de vous dire pourquoi les ennuis que vous cause votre corset pourraient prendre fin si vous portiez un corset D & A Practical Front.

DOMINION CORSET CO

MONTREAL

QUEBEC

TORONTO

Mrs. aussi des corsets "D & A",  
"La Diva", "Goddess", etc.

5

## Ne laissez pas la peau vous torturer

Alors que des milliers de personnes, qui autrefois ont souffert de la peau, sont de nouveau heureuses après avoir été débarrassées de leurs tortures et de leurs nuits de souffrances, pourquoi vous laissez-vous torturer? Ecrivez-nous pour recevoir une bouteille d'essai de la célèbre ordonnance du Dr. Dennis, connue sous le nom de:

### D.D.D.

La lotion pour les maladies de la peau

Cette lotion éclaircissante et adoucissante a été employée depuis 25 ans dans les cas d'eczéma, de psoriasis et de toutes les maladies de la peau—bénignes ou violentes. Ses remarquables succès sont établis par des milliers de lettres de patients reconnaissants. Lisez simplement les lettres qui suivent et jugez par vous-même.

#### Pas de sommeil — Jours malheureux — Visage défiguré

Ma figure n'était qu'une plaie, très enflée et suppurant constamment. Mon sommeil était intermittent et mes jours étaient misérables. Je restai sous les soins du médecin jusqu'au premier mai. Je me procurai alors une bouteille d'essai de D. D. D. Lorsque je l'eus utilisée, j'en fis venir une de une plaie. Je n'en ai employé que la moitié. Je suis parfaitement bien depuis lors.

Mme. ORANGE HARVEY, Danville, P. Q.

#### Le médecin traite, mais le D. D. D. donna les résultats

Depuis deux mois mon bébé était atteint d'eczéma. J'avais tout essayé pour le soulager. Je fis aussi venir le médecin mais sans aucun succès. Finalement je fis l'essai d'une petite bouteille de D. D. D. En moins d'une semaine, je me rendis compte que ce remède allait lui faire du bien. Aujourd'hui il est parfaitement bien.

JAMES McLEOD

R. F. D. No. 1; Hampshire, Ile du P. E.

#### Il l'eut 7 ans. Il avait abandonné tout espoir

Pendant 7 ans je fus atteint d'eczéma de la face et des mains. Je ne pus rien trouver qui me fit du bien. Je me fis traiter par tous les médecins et je pris tous les remèdes brevetés imaginables. Tout cela sans résultat. On me conseilla d'essayer le D. D. D. Après une ou deux applications je me rendis compte qu'il me faisait du bien. Aujourd'hui je suis parfaitement bien.

Brent A. SMITH.

260 Euston St., Charlottetown, Ile du P. E.

## Bouteille d'Essai expédiée sur demande

Envoyez-nous votre nom et votre adresse pour recevoir sans frais une généreuse bouteille d'essai de l'Ordonnance D. D. D. La première application de D. D. D. vous procurera un soulagement immédiat.

Ecrivez aujourd'hui même. Ajoutez 10c pour les frais d'emballage et d'expédition.

**D. D. D. Co** Dépt 30, Toronto, Ont.  
27 Lyall Street.

## Etudes Graphologiques

CONDITIONS.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement: \$1.00.

**COQUELICOT.**—Elle est très énergique. Made-moiselle Coquelicot, résolue et autoritaire, elle devient dure devant la contradiction ou l'opposition. Ses idées sont arrêtées et absolues, elle contredit et elle discute vivement. Elle est impulsive et ne réfléchit pas toujours assez avant de se prononcer si carrément. Le cœur est très bon et dévoué, et ce dévouement, soutenu par tant de volonté, est capable de grandes choses. L'orgueil et la satisfaction de soi donnent de l'assurance. Elle a de l'initiative, de l'activité, le don d'influencer les autres et le goût de les conduire. Elle est loyale et franche. Elle manque de douceur, de souplesse et elle est plus faite pour imposer sa volonté que pour s'incliner devant celle des autres.

**PAQUERETTE.**—C'est une jeune fille pratique, positive, sensée, qui dédaigne toutes les sentimentalités. Le cœur est bon et capable d'affections; le dévouement est un peu gêné par de l'égoïsme qui la tire en arrière, mais elle lutte contre cette tendance, surtout quand il s'agit de ceux qu'elle aime. Sincère et d'une franchise un peu naïve, quelquefois imprudente, et qu'elle regrette. La volonté est égale, précise et ferme. L'activité est persévérante et courageuse. L'orgueil est susceptible et elle n'oublie pas facilement les offenses petites ou grandes. Qualités pratiques développées. Elle est vive, gaie, aimable quand elle est de bonne humeur, mais elle ne l'est pas toujours.

**FROU-FROU.**—Délicate, imaginative, très sensible, elle n'a pas un jugement très sûr, car l'imagination domine la raison et Frou-frou vit dans un monde chimérique qu'elle veut croire le monde réel. Tout ce qu'on lui enseigne de solide à ce propos n'est pas écouté; et elle croit ferme à ses illusions et à ses rêves. Elle est vive, enjouée, gracieuse, tendre et remuante. Elle est encore un enfant dont elle a l'étourderie et l'inconséquence. La volonté est impulsive, active, souple et assez ferme quelquefois. Elle est bienveillante et aveugle sur les défauts de ceux qui lui plaisent. Sympathies et antipathies vives et soudaines. Elle a de la bonté, du tact, et le dévouement, poussé par les grandes affections se développera en beauté. Du goût, de la grâce et du charme. L'humeur est capricieuse et elle est inconstante et fantasque. Quel gentil Frou-frou!

**BRUNETTE (Buckingham).**—Cette indication afin de la distinguer d'une autre Brunette. Sensée et assez pratique quoique peu réfléchie et peu sérieuse. Elle a une jolie nature affectueuse, douce et conciliante. Bonne et dévouée mais peu persévérante et se laissant vite décourager par les difficultés. L'humeur est variable. La volonté a plus de vivacité que de force; elle est souple et se renouvelle sans cesse; un peu d'obstination, mais trop grande facilité à être dominée et entraînée. L'activité est capricieuse comme l'humeur et le travail laisse souvent à désirer. Besoin d'affection et de s'appuyer sur les autres, car, au fond, elle manque d'énergie.

Suite page 64

## Le Bovril réduit vos dépenses domestiques

On peut dire sans exagération que le Bovril paie lui-même son prix d'achat par le surcroît de nutrition qu'il donne aux autres aliments que vous achetez. Car Bovril a le don remarquable de faire profiter des éléments nutritifs des autres aliments qui sans son aide auraient été perdus.

Mais il y a là un gain bien plus important que l'argent. Le fait certain que vous êtes mieux nourri par vos aliments est une preuve que vous êtes plus fort, que votre vitalité est plus grande et que votre santé est meilleure à tous points de vue.

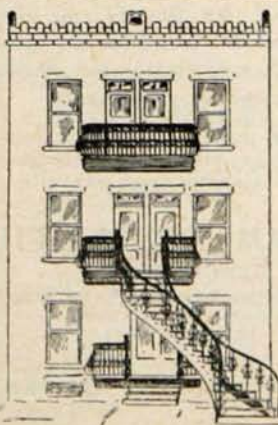
**BOVRIL**

Il n'y a pas de meilleure économie alimentaire que l'usage du Bovril.

### LA SCIENCE DE LA VIE

Les sourds n'ont pas de physionomie, parce que la physionomie est le premier mot d'une réponse.

F. SAUVAGE.



C. Mauborgne,  
Tél. Calumet 52 W.

J. Labelle

## Vulcan Steel and Iron Works

1698 RUE ST-DENIS MONTREAL, - TEL. ST-LOUIS 8328

FORGE GÉNÉRALE

Entreprise de travaux en fer forgé.

Spécialité d'escaliers, balcons, clôtures, marquises, échelles de sauvetage, grilles, entourages d'élévateurs, etc.

Ouvrage garanti.

Commandes promptement exécutées.

Toussez-vous beaucoup ces jours-ci ? Souffrez-vous de la gorge ou des poumons ? Vous feriez bien de prendre

**I'Ayer's Cherry Pectoral**  
qui guérit les rhumes depuis 80 ans.

Se vend en bouteilles de trois grandeurs différentes.



L'huile essentielle des feuilles d'Eucalyptus a des propriétés curatives.

## Ne Souffrez pas du Rhume de Cerveau

Les rhumes de cerveau empêchent vos enfants de dormir, les rendent inattentifs et de mauvaise humeur — ils retardent tout, et vous causent beaucoup d'ennuis.

Ne laissez pas s'attacher un rhume. En reniflant un peu de "Vaseline" à la gelée d'Eucalyptus et de Pétrole, et en en frottant sur l'extérieur du nez, vous guérirez un rhume bien vite.

Gardez-en toujours un tube sur votre bureau, et faites comprendre aux mères l'importance qu'il y a à enrayer un rhume dès son début.

Nous vous enverrons un échantillon avec plaisir.

CHESEBROUGH MANUFACTURING COMPANY  
(Consolidated)  
1880 Chabot Ave. Montreal

**Vaseline**  
Trade Mark  
**EUCALYPTOL**  
PETROLEUM JELLY

## Etudes Graphologiques

Suite de la page 63

**AME CRAINTIVE.**—Elle a une imagination vive portée aux exagérations, mais à côté, un sens pratique qui corrige les écarts et remet les choses au point, car elle a du bon sens et de la réflexion. La vanité est coquette et friante d'admiration. Sensible, délicate, et très susceptible. Elle a de l'ordre et certaines minuties, elle est active et ambitieuse. Sincère et très fermée, sa réserve est grande. Elle est portée à critiquer et cela nuit à la bienveillance. Active et soigneuse, elle devrait faire une bonne maîtresse de maison. Une tendresse délicate, muette et un peu exigeante. De la bonté que gêne un peu d'égoïsme pour se manifester toujours.

**SANS L'AIMER.**—C'est un délicat et un sensible; il a une imagination vive, un cœur tendre; il est porté à la rêverie et il manque absolument de sens pratique. Tout simple, modeste, je ne vois dans son écriture aucunes traces de vanité. L'orgueil est un peu fier et accentue la réserve naturelle. La volonté est vive, impulsive, active et elle est trop gouvernée par l'impressionnabilité pour être constante et très forte. L'humeur est capricieuse comme celle des jeunes filles. Quand il est de mauvaise humeur il est soit entêté, soit un peu boudeur. Un peu de susceptibilité. Il est bon, sincère, généreux, assez enthousiaste. Souvent attristé sans motif. Il est charmant et il a de jolies délicatesses d'esprit et de cœur.

**IL M'AIME, MAIS...**—Avec l'air de parler beaucoup et de n'avoir pas de secrets, c'est au contraire un homme qui se surveille, se livre peu, et qui, au besoin, est capable de dissimulation. Positif et pratique, il ne s'égare dans aucunes subtilités sentimentales et il ne les comprend pas. L'orgueil est susceptible. Il a bon cœur. La sensibilité est très modérée. L'activité est assez égale, il est ambitieux et très courageux. C'est un homme qui a de l'initiative, une volonté résolue et forte. Je le vois, cependant, peu capable de résister à certains entraînements et subissant l'influence des autres assez facilement.

**PETITE INCONSTANTE.**—Elle est légère et inconséquente et l'imagination porte à bien des exagérations qui nuisent au jugement. Aussi ne pense-t-on jamais à elle comme à une personne sérieuse et je me demande si jamais elle le sera. Elle est gaie, elle aime le plaisir, l'imprévu, toutes les fantaisies. Elle a un cœur bon et dévoué, elle est très franche, avec une nuance de naïveté. La volonté est forte: résolue, autoritaire, assez tenace et très active. Elle est positive. Nombreux signes d'impatience et parfois d'emportement. L'humeur est variable, et quand le vent est du mauvais côté, elle est franchement désagréable. Elle semble habituée à dire ce qui lui passe par la tête, et à faire ce qui lui chante sans s'occuper des conséquences. Elle a souvent l'occasion de regretter ses paroles et ses actions, et en vieillissant cela deviendra plus grave et plus irréparable.

**E. MATHIEU.**—Si c'est un homme, il écrit comme une femme. Il est un peu étourdi, animé, de bonne humeur et optimiste. Il a une imagination vive mais du bon sens, beaucoup de bonté et de bienveillance, une droiture et une franchise parfaites. La volonté manque de décision et de persévérance. Il est impulsif et il lui arrive d'être ferme, mais plus souvent encore, il est mou, irrésolu, facilement influencé et de volonté variable. Très affectueux avec un grand besoin d'amitié et de confiance. L'orgueil est un peu susceptible; il est délicat et il ressent vivement les froissements. Mais il est si bienveillant, si peu exigeant qu'il pardonne et oublie vite les offenses. L'activité est très inégale.

**PETITE LOUISE.**—Jolie petite âme délicate, sensible, tendre et généreuse. L'esprit est enjoué et se laisse facilement distraire et amuser. Elle est très fermée et elle se confie difficilement. Bonne, modeste, indépendante, un peu timide, fière, elle doit aimer la stricte intimité et fuir la vie mondaine. L'activité est persévérante, c'est une personne consciencieuse et soigneuse qui fait très bien les choses. Fine et délicate, elle a du tact. Elle est perspicace et devine bien plus les autres qu'elle ne leur permet de la connaître. Il y a chez elle une tendresse qui ne s'est pas épanouie, et elle a besoin d'affection plus encore qu'elle ne le sait. La volonté est précise, énergique, autoritaire et active. Elle est courageuse et son sens pratique aidant elle est pleine de ressources, et elle saura toujours se tirer d'affaire.

**HAI-SABLE.**—Il est intelligent, d'un esprit cultivé, réfléchi, sérieux et logique. Il doit cependant se défier d'une tendance à exagérer qui nuit quelquefois à la sûreté du jugement. Dans le calme et la réflexion, il voit juste. L'orgueil est orand; il a de la confiance en lui et de l'assurance et il est assez exigeant et susceptible. Il est actif, ambitieux, travailleur et persévérant. La volonté est forte et c'est un autoritaire; ce qu'il a résolu se fait, et au besoin il est dur. Il a des emportements, quelques intolences courtes et de la susceptibilité. Il est bon, sensible, capable d'affections passionnées où il entre de la jalousie. C'est un homme positif qui apprécie les jouissances positives. Idées absolues qu'il discute avec chaleur; tendance à contredire.

**JAEGER**  
*Fine Pure Wool*

Reconnue partout  
pour sa qualité

La qualité est l'essentiel de tout vêtement Jaeger, et c'est par la qualité que la réputation de la laine Jaeger s'est faite par tout l'Empire Britannique. Une

des autorités anglaises les plus compétentes en fait de tissus, consacre tout son temps et toute son attention à maintenir la haute qualité de la laine Jaeger.

En vente aux magasins  
Jaeger et leurs agences  
dans tout le Canada.

Un catalogue illustré  
vous sera envoyé  
sur demande.



**The JAEGER CO., Limited**

TORONTO MONTREAL WINNIPEG

## LA HERNIE

Les bébés et les adultes sont soulagés des inconvénients d'une hernie, quelle qu'en soit la durée ou le volume.

Sept brevets ont été accordés par le gouvernement du Canada aux appareils Armstrong.

Pas de pression sur la colonne vertébrale, les hanches, ou d'autres os; pas de courroies ou de harnais.

L'expérience pratique acquise durant les 39 dernières années est mise à votre service.

Des centaines de certificats nous ont été donnés par des personnes des provinces de Québec et Ontario qui ont été guéries d'une manière permanente.

Venez nous voir, ou écrivez-nous pour avoir des renseignements. Consultation gratuite.

**J. L. ARMSTRONG & FILS**  
SPÉCIALISTES

311 Coronation Building, 121, rue Bishop  
(Coin Ste-Catherine, Ouest)  
Montréal, P.Q.

et  
9, Bank Street Chambers, - 102, rue Bank  
(Coin rue Albert)  
Ottawa, Ont.

LES DRAGÉES  
**Zanagra**  
du LABORATOIRE JOU... de 2141.  
rendent en quelques jours la sveltesse et la grâce des Tanagras Antiques  
E les amaigrissent sans débiliter  
La boîte \$2.00.  
La cure complète 6 boîtes \$11.00  
Envoi franco contre mandat poste au dépôt général pour le CANADA  
**THE FOREIGN AGENCY**  
P.O. Box 221 Montréal

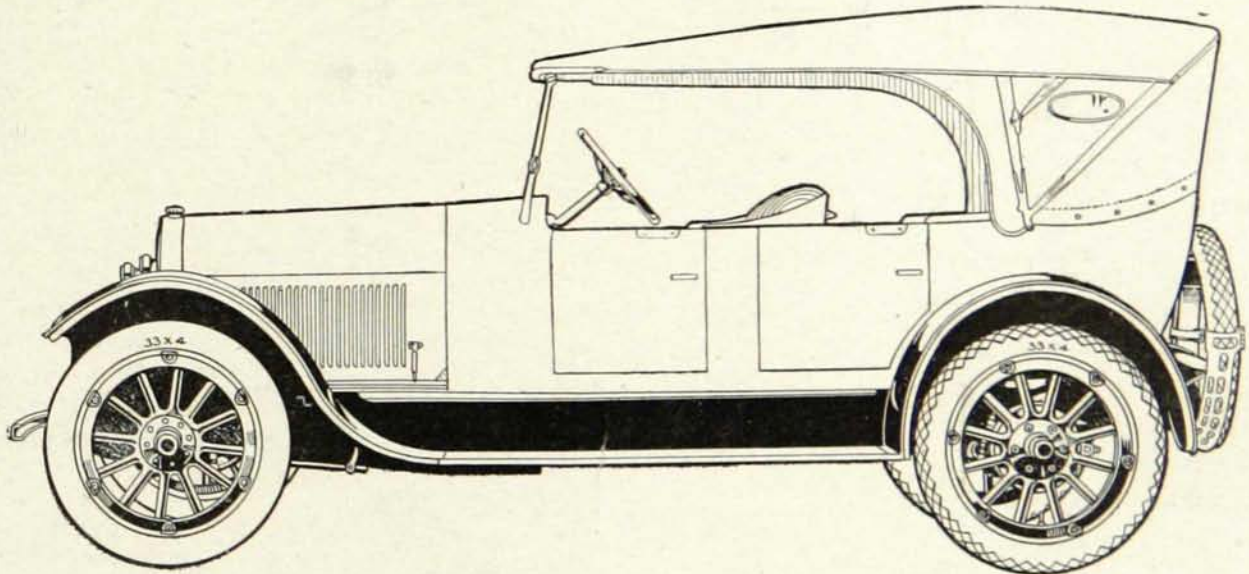
# LA REINE DES AUTOMOBILES

## La Superbe Voiture McLaughlin

Dans tous les modèles: Routière, Sedan, Voiture de Tourisme, etc.,  
à deux, quatre, cinq et sept places.

Mesdames, demandez à votre  
mari d'acheter une **Voiture**  
**McLaughlin** parce que vous  
pourrez sans fatigue la  
chauffer vous-mêmes.

La plus souple,  
La plus élégante,  
La plus économique,  
La plus agréable à conduire;  
résistable sur les grandes routes.



Le modèle de 1922-45 nous présente la plus belle machine sur le marché offerte  
à un prix raisonnable.

POUR DÉMONSTRATION, ADRESSEZ-VOUS À L'AGENT DES VENTES

### M. Edgar Fleury

à la MAISON McLAUGHLIN  
664-ouest, rue Sainte-Catherine  
TÉLÉPHONE: UPTOWN 7980

*Prière de prendre un  
engagement par lettre ou  
par téléphone.*

ADRESSE PRIVÉE:  
192a, rue Marquette  
TÉLÉPHONE: ST-LOUIS 4344W

Une attention toute spéciale sera réservée aux clients qui  
mentionneront l'annonce de LA REVUE MODERNE.

Catalogue envoyé sur demande



## LES SPORTS D'HIVER à QUEBEC

**L**A SAISON des sports d'hiver bat actuellement son plein dans la vieille capitale, et à chaque fin de semaine, la pittoresque et historique cité voit affluer dans ses murs, de nombreux adeptes des sports qui font de plus en plus apprécier nos hivers canadiens, non seulement par les étrangers, mais aussi, disons-le, par notre propre population.

### Le Ski, la raquette, le patin

le toboggan, le curling, le hockey, tous les amusements sont en vogue et entretiennent l'enthousiasme parmi les visiteurs.

Le saut de ski de la Côte de la Citadelle, la triple glissoire de la Terrasse Dufferin, la patinoire du Château, sont peut-être les attractions les plus populaires, mais les marches en raquettes, les promenades en traineau, le curling, ont aussi leurs fervents.

### Expert skieur suisse, Chiens esquimaux

Deux innovations au programme des sports d'hiver à Québec pour la saison actuelle, méritent encore d'être signalées: l'une est la mise à la disposition de ceux qui veulent se perfectionner dans l'art du ski, d'un expert de nationalité suisse, réputé à Chamonix et à St-Moritz, qui leur enseignera comment exécuter les sauts hardis, tout en conservant l'équilibre essentiel aux atterrissages; l'autre est un attelage de chiens esquimaux, amenés des lointaines régions du Nord, pour promener ceux qui aiment les courses rapides sur la neige.

### Le Château Frontenac

le grand hôtel du Pacifique Canadien, assure à tous, le confort et des services parfaits. Chambres attrayantes et cuisine hors pair. Réunions intimes et événements sociaux dans l'atmosphère bienveillante et courtoise de la luxueuse hôtellerie.

*Billets et Renseignements aux bureaux du*

# PACIFIQUE CANADIEN